

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, JANVIER 1927

N° 5

Grave affaire

LA presse de la province s'entretient depuis quelques mois d'un événement considérable qui s'est produit dans la région du Lac St-Jean.

Une compagnie privée qui veut produire de l'électricité dans un but commercial,— celui de vendre dans la région et à l'extérieur,— a construit un barrage à la décharge du Lac St-Jean. Avec ce barrage elle entend emmagasiner l'eau pendant les périodes d'abondance pour que le débit soit régulièrement le même pendant tous les mois de l'année. Pour être plus certaine de son affaire, elle a décidé de construire ce barrage très haut.

Les uns prétendent qu'elle a obtenu, avant de commencer l'entreprise en question, la permission nécessaire des pouvoirs publics ; d'autres affirment que cette permission n'est venue qu'après le fait accompli.

Tout ce qu'il importe pour le moment de savoir c'est que cette permission a été obtenue et que le barrage a été construit.

Il importe aussi de savoir, pour bien juger de la question, que la construction de ce barrage a produit une élévation prévue du lac, et que cette élévation du niveau de l'eau a produit une inondation des terres avoisinant le lac, de même que des terres voisines des petits ruisseaux d'autrefois qui se jetaient dans le lac et qui sont aujourd'hui des rivières.

Des dommages considérables ont été produits, dommages qu'il est bien difficile d'évaluer exactement.

En effet, non seulement des récoltes ont été perdues, des terres inondées cette année, mais

ces terres sont à jamais perdues pour l'agriculture.

Il importe encore de ne pas oublier que ceci ne s'est pas fait en vertu d'accords réguliers, mais que les cultivateurs affectés n'ont pas été consultés avant l'inondation. Il faut savoir que la première nouvelle officielle que les cultivateurs intéressés ont reçue de la surélévation du lac s'est présentée sous la forme d'une inondation de leurs terres.

Il importe toujours de savoir que cet événement va modifier la situation des paroisses entourant le Lac St-Jean d'une manière considérable ; que ces paroisses vont se trouver dans des limites amoindries, des terres impossibles en moins grand nombre, et donc des obligations municipales, de fabrique, d'école qui retomberont sur un plus petit nombre de têtes, et donc qui seront d'autant plus lourdes.

Il importe d'apprendre encore que la compagnie, une fois les terres inondées, s'est approché des citoyens dont les terres avaient été envahies sans permission et a payé largement aux individus les dommages actuels causés.

Cette compagnie n'a pas encore payé et ne paiera peut-être jamais à l'agriculture, à la province, à la société les dommages causés par ce barrage apparemment trop élevé pour répondre aux besoins réels de la communauté.

*

* *

Le barrage n'est pas en lui-même une industrie ; mais une usine pour fabriquer du pouvoir moteur. Il est ce qu'est, en somme, une mine de charbon, une forêt, qui en étant consumée, changent l'eau en vapeur, donc en pouvoir moteur.

L'électricité qui sera produite sera sans doute utile comme l'est le charbon et le bois, comme l'est même le vent quand on veut l'utiliser. Elle sera vendue probablement à tel prix qu'elle rapportera des profits, pas à la province, mais à la compagnie.

Le barrage construit ne peut être assimilé à une entreprise d'utilité publique comme un chemin de fer. On pouvait en effet le construire à un niveau moins élevé, et pour obtenir la même somme de chevaux-électriques, construire deux barrages au lieu d'un seul.

Rien n'obligeait d'inonder des terres en cultures en aussi grand nombre pour produire de l'électricité ; car si l'électricité nous est utile elle ne nous est pas encore nécessaire à ce point.

Le développement de notre industrie n'exigeait pas que l'on cause tant de dommages à l'agriculture. Il aurait pu se produire d'une manière plus normale.

*

* *

Voilà des faits qu'il ne faut pas oublier pour bien comprendre l'affaire du Lac St-Jean.

Les cultivateurs affectés sont bien payés. Il y a là certainement un bon point qu'il faut noter ; mais il ne suffit pas à satisfaire la société qui voit une de ses industries grandir aux dépens de la première de toutes les industries, l'agriculture.

Il n'est pas établi, en effet que l'agriculture ne sera pas la grande perdante, en territoire comme en bras pour la cultiver.

L'expérience nous apprend qu'il n'est pas bon pour la cause agricole, pour la société toute entière, de déraciner les cultivateurs même en leur donnant des poignées d'argent. Un exemple assez récent encore nous apprend en effet que sur la presque totalité des cultivateurs d'une paroisse ainsi disparue sous l'eau il n'est resté en définitive qu'une couple de cultivateurs qui sont retournés à la terre.

Les autres sont tombés dans la classe des manoeuvres et des journaliers.

C'est causer de grands dommages à la société que de transformer des cultivateurs propriétaires comme chez nous en journaliers.

La discussion se continuera sans doute autour de cette affaire qui ne sera jamais réparée à sa

valeur. Rappelons-nous ces quelques éléments du problème qu'il pose.

Cela nous aidera à porter un jugement plus certain et nous avertira de nous mieux surveiller à l'avenir.

Thomas POULIN.

Le mariage de "Soleil d'or"

"Soleil d'Or" est une petite fille de douze ans. La scène se passe au Choa, au cœur de la tribu des Abbitchoux en Abyssinie.

Invité par le chef de la tribu, je dus assister à la noce ; c'était une rude corvée ! Mais, en mission, il faut savoir tout faire, même ça ! D'avance on met tout "dans le programme" et, alors, rien ne nous surprend.

*

* *

Les préparatifs d'une noce, ici comme partout, sont assez sérieux ; les goûts changent, la mode aussi, mais c'est une affaire à laquelle il faut penser plus d'un mois à l'avance.

Il s'agit surtout du dîner ! Le reste ? . . . C'est bien peu de chose. L'enfant n'a jamais vu celui à qui on la destine, cela importe peu ! Les parents ont tout arrangé, la petite ne peut même pas dire non ! Quant à son bonheur, cela la regarde : si elle ne peut pas vivre avec son mari, on lui en cherchera un autre et tout sera dit. La lune de miel ? . . . Elle n'existe pas au ciel des petites Abyssines.

Pendant un mois ce fut une course dans tous les villages où l'on se disputait les grandes amphores destinées à la bière. Comme l'année a été bonne, chacun en profite et les noces abondent. Le chef a tout de même pu en récolter soixante. Et tout cela est bien peu quand on songe qu'un homme arrive, dans sa journée, à vider une amphore de soixante litres. Et les femmes, les esclaves, les amies de la maison se sont mises à moudre l'orge et à préparer la bière.

Dans une cabane construite pour la circonstance les soixante amphores sont alignées, lavées, préparées, bouchées avec un enduit de bouse de vache . . . Elles attendent le grand jour ! Quatre gros bœufs sont arrivés et rôdent, mélancoliques, soupçonnant vaguement quelque chose. Des piles de galettes d'orge (600) seront préparées la veille. Voilà pour le menu.

Le reste aussi a été prévu. Des invitations ont été lancées ; diverses choses achetées à la ville attendent dans les peaux de chèvre l'heure

solennelle où elles devront paraître. Deux huttes nouvelles se dressent, le sol est couvert d'un tapis d'herbes sèches. Un ajoupa bâti à la hâte servira de salle à manger.

Le jour arrive. Escorté de quelques enfants, je me rends à la noce, emportant divers petits cadeaux pour le chef et la mariée. L'usage des cadeaux de noce doit remonter à la plus haute antiquité... Ici, c'est sacré ! Personne ne peut venir les mains vides. Les uns apportent des pains, de la bière, des bouses de vaches, du bois (chose plus rare) ; d'autres, plus fortunés, présentent un mouton, un bouc, un bœuf ; quelques rares privilégiées offrent un peu d'argent.

Mais tout cela doit être connu ! Près de la porte d'entrée, un scribe prend note de tout ; et après le brouhaha de la fête, on relira, dans le calme, la liste des dons apportés.

Quand on arrive près du petit village formé par les huit cabanes du chef, le son du tambour se fait entendre. On approche. Un groupe de vingt à trente jeunes filles chantent, depuis le matin, des refrains monotones qu'elles continueront jusqu'à la nuit. Je passe. J'entre. On m'introduit dans la salle de réception. Je m'assieds sur une peau de vache, et immédiatement, un verre de bière m'est servi. C'est une boisson amère qui ne rappelle en rien celle du nord ou de l'est de la France. Je bois une gorgée, le reste est gardé précieusement ; car, à peine le verre est-il vide, qu'un échanson doit le remplir !

Après quelques paroles de politesse échangées avec les personnages, je m'isole un peu pour mieux voir. C'est un va-et-vient d'hommes affairés qui se bousculent, se croisent, s'appellent, se frappent ; des gens se cherchent sans pouvoir se trouver... Deux tentes sont installées : l'une est réservée aux prêtres monophysites (il en viendra une vingtaine ; leur rôle consistera à boire, à manger, à commencer des airs d'église pour finir par des chansons) ; dans l'autre, on empile les galettes d'orge qui arrivent. Un grand pannetier, le bâton à la main, compte et surveille. Dans un autre réduit, la viande est pendue, saignante ; c'est ainsi qu'on la mangera.

Mais on annonce l'arrivée de l'époux. Ses cinquante cavaliers ont bonne allure. Je leur cède la salle de réception. Il est temps d'aller offrir mes cadeaux à la fiancée.

La petite est au fond d'une cabane, bien fermée, entourée des dames de céans ! Chacune de lui donner des conseils, de s'occuper de ses atours ! Et l'enfant se laisse faire, indifférente ; elle dort ! On apporte bientôt ses parures. Un

"ami de l'époux" arrive, et face à tout le monde, déploie le trousseau :

Une chemise aux bords brodés de soie.

Un pantalon pour aller à cheval.

Une toge assez fine.

Une paire de chaussettes.

Un chapeau de feutre mou.

Une ombrelle.

Une ceinture en mousseline aux deux pans de laquelle sont attachées une croix d'argent et une boucle d'oreille.

Une bande de mousseline qui lui couvrira le front.

Le tout est enfoncé, au furet à mesure, dans une peau de bouc. On ficelle, et la peau est déposée dans un coin.

Un peu plus tard, l'ami de l'époux revient apportant soixante thalers noués dans un pan de sa toge. C'est le prix qu'on offre pour avoir "Soleil d'or" ! Elle trouve que c'est assez pour elle. Une matrone prend l'argent et s'offre à le garder.

Je sors enfin, et j'assiste à une autre cérémonie. Tous les parents sont là : le futur entre, leur baise les pieds et leur offre à tous une chemise et une toge, ainsi qu'un anneau d'argent qu'ils se mettront au cou.

*

* *

Tous ces préliminaires achevés, il faut passer à table. Des tables ? il y en a partout. Tables de roseaux, tables faites de larges paniers supportant les galettes et autour desquelles douze personnes peuvent s'asseoir. Il y eut cinq services ; plus de trois cents personnes purent manger en une heure.

Le premier service comprenait une sauce fortement pimentée, où nageaient quelques rares morceaux de viande. Un cuisinier d'occasion y trempe des tranches de galettes, les pétrit un instant et les étale en face des convives, qui s'y jettent avec appétit.

Bientôt arrivent les "porteurs de viande" chargés d'un immense quartier de bœuf cru. Chacun d'eux se place en face d'un invité, lequel taille un morceau de son choix et l'avale avec un bruit de mâchoires formidable. Les os et les morceaux qui ne plaisent pas sont cachés sous les piles de galettes et feront peut-être le bonheur de ceux qui suivront. C'est là le plat de résistance. Le soir, les quatre gros bœufs avaient disparu.

Pour arroser ces pantagruéliques agapes, des serviteurs versent la bière. Chaque convive en reçoit trois fois. Comme hanap, tout est utilisé : quelques rares verres, des carafons au col évasé, des cornes de buffle, des coupes en terre, des bouteilles cassées, des boîtes de conserve ; on regarde moins le contenant que le contenu.

Enfin, suprême gâterie, on sert à chacun un petit verre d'un alcool grossier, qui finit par allumer dans tous les regards une petite flamme de joie.

Le tout se passe dans le plus grand silence. "Le veau ne parle pas quand il tète", dit un proverbe abyssin. Il faut faire sérieusement les choses sérieuses.

*

* *

Il est deux heures. On songe enfin à moi et on m'apporte une purée de pois chiches (nous sommes dans le Carême latin), et à mes hommes un quartier de viande.

Me prenant alors par la main, le chef me ramène chez les "dames":

— Vous allez rire, me dit-il.

Je vois arriver un ami de l'époux, tout affairé. Il cherche l'épouse, tellement voilée qu'on ne la distingue pas. Avertie, elle se réveille, se lève et monte sur le dos de son porteur. Autour d'elle, au-devant d'elle et par côté, des toges se tendent... Le mauvais œil!... Elle traverse ainsi plusieurs cabanes et se rend près de son futur, qui la verra pour la première fois. L'étiquette exige alors qu'il lui donne à manger. Première rencontre! Elle dure à peine cinq minutes, car la petite n'a guère faim aujourd'hui.

Toujours avec le même mode de locomotion, elle retourne à sa place primitive, où elle continuera à attendre les événements. Ils vont se précipiter.

Les chevaux et les mulets sont harnachés. Les prêtres chantent, et bientôt hurleront près de nous; les "vierges sages" chantent de leur côté; les malins rôdent autour de la "maison de la bière", on sent que la cérémonie va finir.

Une vieille femme, fendant la foule d'un air superbe, arrive, cachant sous sa toge quelque chose qui doit être bien précieux, à voir les précautions qu'elle multiplie. C'est une espèce de polenta, dont le milieu est garni de beurre.

Alors, de nouveau, des toges se tendent. La mère approche, donne quelques "becquées" à "Soleil d'or"; après quoi, lui découvrant le haut de la gorge, elle y fait trois onctions successives, accompagnées de diverses formules dont je ne puis saisir le sens, reste de superstition, sans doute. Le futur arrive à son tour, accompagné des amis de l'époux. Eux aussi reçoivent sur la tête, quelques gouttes de beurre, ce qui n'a pas l'air de leur déplaire. C'est fini.

*

* *

Le silence règne. La petite pleure. Les parents aussi. Que sera l'inconnu qui s'ouvre pour leur enfant?... Enfin, il faut partir.

Trois longues heures de marche sont à faire, et en février la nuit vient vite.

"Soleil d'or" se lève, elle sanglote, se blottit derrière la porte comme si elle ne voulait pas quitter la maison de son enfance. Mais elle cède; toujours protégée des regards par une tenture mouvante, elle sort et arrive près de la jument qui doit la transporter. On la hisse alors sur la bête, que tant de bruit apeure; elle est vcilée complètement. Un ami de l'époux monte derrière elle, la prend par la taille pour l'empêcher de tomber. Un homme tient la bête par la bride, et au milieu des cris de joie, du chant des prêtres, du glapissement des ménestrels, du bruit confus d'une multitude énervée, la jeune fiancée, au milieu d'une escorte de cent cavaliers, part pour le pays de son époux. Le soleil décline à l'horizon. "Soleil d'or" s'en va.

Que sera demain? Nul n'y songe, pas même elle.

Au loin, dans la plaine, du haut des plateaux, on entendit longtemps les chants de son escorte. La nuit tomba. "Soleil d'or" était mariée

Joseph BÆHMAN,
missionnaire Lazariste en Abyssinie,

Le charivari au Canada

LE Français "né malin" a dû créer le charivari, car on en retrace l'existence jusqu'au moyen âge, dans notre ancienne mère patrie. Au onzième siècle, le charivari traversa la Manche avec les barons normands qui l'acclimatèrent en Angleterre en lui retenant son nom(1). Beaucoup plus tard, il accompagna les Français et les Anglais allant fonder des colonies en Amérique.

Cependant dans les divers pays où le charivari a régné sa forme la plus ordinaire et celle qui a pu constituer l'origine de la coutume, c'est "le tumulte" qui se fait en dérision des gens qui se marient étant d'âge fort inégal, ou encore, en moquerie des veufs et des veuves qui convolent trop peu de temps après le décès de leurs conjoints.

A toutes les époques, ces charivaris ont donné lieu à des scènes regrettables et déjà, au XVI^e siècle, le concile de Trente les avait défendus sous peine d'excommunication. Mais certaines pratiques tiennent par des racines si profondes dans l'âme populaire que les inter-

(1) En quelques endroits des États-Unis on écrit maintenant et on prononce : *Shiverse*, corruption évidente du mot français.

dictions n'exercent sur elles qu'un refrènement transitoire.

*

* *

En quelle année le charivari fit-il son apparition en la Nouvelle-France ?

Tant que les "colonnes"(2) furent peu nombreuses il ne put être question de narguer les personnes qui n'observaient pas un délai de viduité jugé suffisant, ou qui s'épousaient sans égard à la disparité de leurs âges. Nécessité passe loi et coutume. Aussi bien, comment organiser une manifestation antipathique dans une ville ou un village d'une centaine d'habitants forcés de se retirer à bonne heure, et même de se barricader de crainte d'une visite des Iroquois ? Les pionniers ne pouvaient donc pas charivariser. Il en fut autrement dès que les filles à marier furent en nombre quelconque et que l'ennemi se tint éloigné.

Alors, la coutume renaquit et c'est à Québec que l'on paraît avoir donné le premier charivari "de conséquence".

Il dura au moins six jours et mérita un mandement du premier évêque du Canada, Mgr de Montmorency de Laval.

Voyons quelle fut la cause probable du désordre qui troubla la capitale de l'Amérique française. Le 7 juin 1683, on inhumait à Québec, François Vézier dit Laverdure. Il laissait une veuve âgée de 25 ans qui, exactement trois semaines plus tard, le 28 juin, épousait Claude Bourget, bourgeois, âgé de 30 ans.

Trois semaines de veuvage semblèrent courtes, peut-être, à la population québécoise ? Toujours est-il qu'un grand tapage en résultat et que le sieur Bourget ne sut pas le calmer. Le dérèglement régnait depuis une semaine lorsque l'autorité religieuse résolut de sévir avec rigueur. Relisons ce document plus que deux fois centenaire :

"Ayant été informé qu'en conséquence du mariage célébré dans cette ville de Québec depuis six jours, grand nombre de personnes de l'un et l'autre sexe se seraient assemblées toutes les nuits sous le nom de charivari et auraient dans leurs désordres et libertés scandaleuses, comme il arrive ordinairement, commis des actions très impies et qui vont à une entière dérision de nos mystères et des vérités de la Religion chrétienne et des plus saines cérémonies de l'Église(3), ce qui nous aurait obligé de recourir au bras séculier pour faire

(2) Le mot est de Mgr Labelle.

(3) Sans doute on faisait alors comme plus tard, c'est-à-dire que des mauvais plaisants chantaient le *Libera*, prononçaient de prétendus sermons avec textes latins équivoques, produisaient même le fantôme du défunt et demandaient des messes pour le repos de son âme, etc. (Voir J.-J. Grignon, *Le Vieux Temps*, p. 64).

cesser ces sortes d'assemblées, lequel aurait employé son autorité pour les réprimer nonobstant quoi nous avons appris que non seulement ils continuent, mais encore qu'ils vont augmentant de jour en jour, ce qui nous oblige par le devoir de notre charge de joindre l'autorité de l'Église à celle du bras séculier et de nous opposer de tout notre pouvoir à ces sortes d'impiétés et à de telles assemblées expressément défendues à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe et même par les ordonnances civiles comme n'ayant rien de plus préjudiciables à la religion, aux bonnes mœurs, au bien public et au repos de toutes les familles. Nous pour ces causes et pour apporter un remède convenable à un grand mal qui ne pourrait avoir que des suites et des conséquences très funestes, faisons très expresses inhibitions et défenses à tous les fidèles de l'un ou l'autre sexe de notre diocèse de se trouver à l'avenir à aucune des dites assemblées qualifiées du nom de charivari, aux pères et mères d'y envoyer ou permettre que leurs enfants y aillent, aux maîtres et maîtresses d'y envoyer leurs domestiques ou permettre volontairement qu'ils y aillent le tout sur peine d'excommunication. Et afin que personne n'en prétende cause d'ignorance nous voulons que notre présente ordonnance soit lue et publiée au prône de l'église paroissiale de Québec et autres lieux de notre diocèse et affichée à la porte des églises.

Donné à Québec le 3e juillet mil six cent quatre-vingt-trois.

FRANÇOIS,
évêque de Québec(4).

Après cet événement nous manquons de renseignements sur les agissements des charivasseurs qui, pourtant, n'ont pas dû cesser de faire des frasques ici et là.

Toujours est-il que dans l'état de nos notes, nous passons aux années 1817 et 1818 pour atteindre deux autres affaires. Celles-ci sont signalées dans *l'Essai de bibliographie canadienne* de feu Philéas Gagnon, vol. I.

En premier lieu, citons un extrait d'une lettre de Henry Richard Symes de Québec, en date du 27 octobre 1817 :

"There has been a fine chellevare (charivari) for Mr. Bellette who married his servant maid. They were all masked and had lanthorns (lanternes) tied up to big poles. The soldiers went out to try to pacify them, but they could not, for the next night they done it again and they promised that they would do it all winter if he did not give them 25 guineas for the poor. He was obliged to give it to them". (p. 646).

Ailleurs, (p. 553) le regretté bibliophile s'exprime ainsi :

(4) Mgr Têtu, *Mandements des Evêques de Québec*, vol. I, p. 114.

“ Peter Brehaut, marchand, établit en 1816, à Québec, une grande brasserie qui portait le nom de *Cape Diamond brewery*. Il était député à la Chambre d'Assemblée quand il se noya en mai 1817.

“ Sa femme se remaria avec un M. Sheppard en novembre 1818 et ce mariage donna lieu à un charivari qui était de mode à cette époque dans notre ville.”

A propos de ce mariage le jeune Symes, déjà nommé, ajoute un détail qui vaut : “ Nov. 10, 1818. . . Mrs Brehaut is married to Mr Sheppard they had a fine chalavarey (charivari). Mr Sheppard gave them a supper and L25 for the poor ”.

*

* *

Trois ans après, un Anglais qui voyageait en notre pays, fut témoin d'un charivari si extraordinaire qu'il en a copieusement noté toutes les phases dans son journal. Il a même agrémenté son récit de réflexions qui ne sont pas sans saveur. Donnons donc la parole à cet étranger et apprenons comment on charivarisait à Montréal, il y a plus d'un siècle :

“ Un autre usage, quelquefois très déplaisant pour les uns, et fort amusant pour les autres, est encore en vigueur dans le Bas-Canada ; c'est ce qu'on appelle le *charivari*. Quand un jeune homme épouse une veuve ou un veuf une jeune fille, les habitants du quartier se réunissent ; et armés de cornes, de vieilles chaudières, de trompettes et d'autres instruments de musique ou de guerre aussi bruyants, (5) ils se dirigent vers la maison du nouveau couple, et demandent le paiement de la taxe imposée par un antique usage. Le taux en est fixé d'après l'état de la fortune des parties qui doivent l'acquitter. Si on ne paie pas de suite, la maison est étroitement bloquée, et exposée pendant plusieurs heures à un feu continuel de brocards, bien scandaleux. Pendant tout ce temps la bande anti-harmonieuse fait entendre la *Marche du coucou* et autres également offensantes arrangés pour la circonstance. Si la somme demandée n'est pas payée à cette première sommation, la même cérémonie se renouvelle le lendemain et les nuits suivantes, jusqu'à ce qu'enfin les assiégés fatigués de ces hostilités se déterminent à capituler. (6)

(5) D'après Louis Schneider, journaliste connu, un orchestre de charivari se compose de chaudrons, casseroles, lèchefrites, pelles, pincettes, grelots, sonnettes, sifflets, cris de goret, de cochons, aboiements de chiens, miaulement de chats, etc. . . et il prétend que c'est là l'origine du Jazz !

(6) C'est à Lyon, France, qu'on toléra le plus longtemps le charivari. Il durait jusqu'à ce que les nouveaux mariés eussent donné un bal au voisinage et du vin au peuple. (*Dictionnaire de la conversation*).

“ La somme demandée en ces occasions, s'élève quelquefois jusqu'à 100 livres sterling. Quoique les magistrats fassent tous leurs efforts pour empêcher les assemblées illégales, il est rare qu'ils y parviennent : les principaux personnages du pays en sont souvent les instigateurs et l'opposition qu'on y met, ne sert souvent qu'à les rendre plus nombreuses et plus opiniâtres. Les amendes arrachées aux nouveaux époux sont employées au profit des institutions charitables de la ville. Un tel état de choses prouve l'insuffisance et l'inefficacité de la police ; mais cette insuffisance est généralement sentie dans toute l'Amérique et plus spécialement dans le Canada. On doit l'attribuer en partie à ce que la civilisation est moins avancée dans les colonies que dans les vieux états de l'Europe ; et aussi à ces idées absurdes d'indépendance et de liberté, qui dominent toute la population blanche du nouveau continent.

“ Pendant mon séjour à Montréal, dans l'hiver de 1821, une veuve très riche, épousa un jeune homme employé au commissariat du département des colonies ; deux nuits après la célébration du mariage, on vint demander à l'époux, en la manière accoutumée, une somme de 100 livres sterling au profit de la société des dames charitables, société dont la nouvelle mariée était elle-même la présidente. Voici le récit de ce qui se passa en cette occasion.

“ Le soir des noces et le lendemain se passèrent d'une manière tranquille et fort décente ; mais le troisième jour, on vit se former devant la demeure de l'heureux couple, une nombreuse réunion d'amis et de connaissances, uniquement dans l'intention de féliciter les nouveaux mariés et de demander le présent d'usage en faveur des pauvres. Il n'est pas ordinaire qu'on se rende à la première sommation, et ç'eût été d'ailleurs montrer de la pusillanimité. La réunion investit donc la maison dans les formes ; et après quelques heures de blocus, on se retira. Le soir du jour suivant, les opérations furent reprises. Les assiégeants, considérablement renforcés, s'étaient donné rendez-vous au vieux marché. Il y avait parmi eux environ 40 masques vêtus en turcs, en persans ou dans d'autres costumes grotesques. (7) Après quelque temps donné aux dispositions, ces personnages se mirent en marche à la tête d'une colonne de plus de 500 personnes, au son harmonieux des cornes de vaches. Ils firent ainsi le tour d'une partie de la ville, et revinrent dans la rue Saint-Paul. Jusque-là, tout s'était passé assez paisiblement ; mais arrivé près du magasin d'habits du sieur Wragg, le cortège fut accueilli par le chef des constables, suivi de ses mirmi-

(7) Vers 1877, M. V.-F. de Repentigny, étant à Kingston, vit pendre un marié en effigie. Les charivaristes portaient des costumes en papier. Les uns étaient à pied, d'autres à cheval.

dons, et reçut l'injonction de se séparer. Le mot bâton énergiquement répété, fut la seule réponse à cette sommation. Découragés par cette parole très significative, les compagnons du constable s'ouvrirent à droite et à gauche, et laissèrent passer la menaçante colonne. Elle continua sa route par la rue St-François, jusqu'à l'hôtel de la banque du Canada(8), où le guet se présenta et somma de nouveau le cortège de se séparer ; il reçut la même réponse. Alors les gardiens de nuit se jetèrent au milieu de la foule et arrêtaient à droite et à gauche ceux qui leur tombèrent sous la main, il s'ensuivit un violent combat ; l'on joua de part et d'autre des bâtons ; les sabres de bois frappèrent les baguettes des constables, sans respect pour la marque royale ; les coups furent distribués avec profusion, et les cris des combattants retentirent au loin ; bientôt la supériorité du nombre décida la victoire. Les gardes de nuit, après une courageuse résistance, prirent la fuite : les uns se retirèrent prudemment dans leurs maisons ; les autres, plus courageux se replièrent sur leur corps-de-garde. Les vainqueurs les poursuivirent jusqu'à la porte de cette forteresse et ayant appris que quelques-uns des leurs pris en flanc par l'arrière-garde ennemie, avaient été amenés prisonniers, ils envoyèrent un parlementaire pour demander leur liberté. Mais la vaillante garnison qui avait repris courage dans sa citadelle, répondit par un refus, et se prépara à une vigoureuse résistance. Malheureusement, le chef constable, ce redoutable personnage, premier auteur de l'agression, qui était entré dans le corps-de-garde par une porterne, afin d'encourager sa troupe, ayant avancé la tête pour reconnaître ce qui se passait à l'extérieur fut reconnu par les assiégeants qui poussèrent à l'instant un cri effroyable d'hostilité. Aussitôt ils firent avancer une grosse poutre qu'ils employèrent en forme de bélier, pour enfoncer la porte : les morceaux de bois, les boules de neige et d'autres projectiles de la même nature, furent employés avec profusion pour seconder les efforts du bélier. La porte ne put résister à tant d'attaques, et fut bientôt mise en éclats. Les assiégés se replièrent dans une arrière cour ; poursuivis dans ce dernier asile, ils ne durent leur salut qu'à leur agilité à franchir un mur de palissades, qui les mit à l'abri de la poursuite des vainqueurs. Les prisonniers furent ramenés en triomphe, et les charivaristes, après avoir fait encore quelques tours dans la ville, se dispersèrent. Le lendemain de cette scène tumultueuse, il fut tenu une session spéciale de magistrats, qui fit publier une proclamation pour défendre les charivaris

(8) Le narrateur fait erreur, il veut parler de la banque de Montréal qui alors avait ses bureaux à l'angle nord-est des rues St-François et St-Jacques, précisément où s'élève maintenant l'Hôtel des postes.

et pour inviter toutes les personnes bien intentionnées à se joindre au corps municipal, et à l'aider à dissoudre le rassemblement, s'il se formait de nouveau. Cela n'empêcha pas une réunion plus nombreuse que celle du jour précédent, de se présenter sans rencontrer d'obstacles à la porte des époux. Peut-être serait-il arrivé quelque événement sérieux, si le nouveau marié n'eut sagement pris le parti de se montrer à une fenêtre et de capituler. Enfin, le cinquième jour, la société des dames bienfaitrices reçut 50 livres sterling, qui vinrent ajouter aux œuvres de charité que faisait chaque jour la veuve remariée. Ainsi se termina ce charivari ; il était composé principalement de marchands et d'artisans de diverses professions ; mais il fut ensuite grossi par une foule d'autres personnes, attirées par la nouveauté du spectacle et par le désir de s'amuser. Plusieurs individus furent néanmoins arrêtés".(9)

*

* *

Vers 1856, nous a raconté un vieillard, eut lieu à Saint-Timothée comté de Beauharnois, un charivari qui se termina tragiquement. Un nommé Dandurand dit Marcheterre avait épousé une jeune veuve et les gens du rang se rassemblèrent pour aller troubler la paix du nouveau ménage. Le charivarisé peu conciliant, avertit les charivariseurs qu'il était armé et qu'il tirerait si l'on osait entrer chez lui. Quelques minutes après, un des manifestants poussa les volets d'une fenêtre qui s'ouvrit et, *paf*, un coup de fusil retentit. Et notre vieillard ajoute que "l'infracteur" nommé Normand, fut blessé à mort. Ce qui donne couleur de vérité à ce racontage c'est qu'au registre de la paroisse se trouve, à la date du 26 juillet 1856, l'acte de sépulture de "Moïse Normand" âgé de 30 ans, décédé par accident, comme il appert par le verdict d'un corps de jurés"... Dandurand disparut dans la nuit, et, toujours d'après la tradition, il serait resté tellement affecté du dénouement de cette affaire qu'il vécut misérablement jusqu'à sa mort.

Mentionnons encore un charivari qui, à deux siècles de distance, rappelle celui dont nous avons parlé en premier lieu. Vers 1881, à Beauharnois, mourut un haut fonctionnaire public. Il laissait une jeune veuve qui épousa un médecin de Montréal. Les gens de Beauharnois et de la meilleure société "coururent" alors un charivari mémorable, car il dura près de dix jours. A tel point que l'évêque de Montréal dut se rendre dans la paroisse et faire une semonce sévère pour mettre fin au tapage.

(9) Talbot, *Cinq années de séjour au Canada*. Traduction Eyriès, II, 249 à 254.

Entre les autres sortes de charivaris il en est un qui annonce des perturbations politiques et qui se liquide par des outrages envers les candidats impopulaires et parfois même envers les fonctionnaires haut placés. Rappelons celui que signale l'hon. P.-J.-O. Chauveau dans une note annexée à son intéressant roman *Charles Guérin*.

“ Dans l'automne et l'hiver de 1832, l'opinion publique était très agitée par des discussions dans la presse et dans la législature sur la constitution du Conseil Législatif.

Ce Conseil commit alors la faute énorme de faire emprisonner M. Tracey, gérant et rédacteur du *Vindicator*, et M. Duvernay, propriétaire de la *Minerve*. Des assemblées publiques furent immédiatement convoquées sur plusieurs points du pays et principalement à Montréal et à Québec.

Dans cette dernière ville on adopta des résolutions très énergiques et à la sortie de l'assemblée, des jeunes gens guidés par quelques citoyens anciens et influents furent saluer à la prison les deux journalistes martyrs, parcoururent les rues le soir en chantant la *Parisienne* et la *Marseillaise*, et allèrent faire une espèce de charivari au juge en chef Sewell, orateur du Conseil Législatif.

“ Ce fut là le commencement d'une agitation politique qui ne cessa pas jusqu'aux insurrections de 1837 et de 1838, qui en furent les dernières conséquences.”

Et puisque nous sommes dans la période mouvementée qui précède la rébellion, on peut citer ici le charivari dramatique qui eut lieu à Saint-Denis, quelques mois avant le combat qui mit aux prises les Patriotes et les soldats anglais. C'est l'abbé A. Couillard-Després qui nous fournit le texte de l'événement.

“ A Saint-Denis, le 24 septembre 1837, les patriotes de l'endroit se réunirent devant la demeure de Mme veuve B. Cherrier qui venait de recevoir la visite de son gendre, M. Godefroy de Tonnancour, membre du Parlement, et firent, durant une heure, une scène des plus disgracieuses. Une troupe de la brasserie du Dr Woolfred Nelson pendirent en effigie lord Gosford, les seigneurs Debartzch, de Saint-Ours, de Bleury. Madame Saint-Jacques, belle-sœur de Cherrier, s'attira la colère des patriotes en cette occasion, en arrachant les inscriptions qui avaient été placées sur les effigies. Le 25 au soir les charivaristes se rendirent chez cette veuve et déclarèrent qu'ils voulaient la punir de son action anti-patriotique. Madame Saint-Jacques avait cinq enfants dont l'aînée, Rosalie, n'était âgée que de quinze ans. Les charivaristes firent tout le bruit possible durant une heure, puis enfoncèrent la porte de la maison, renversèrent une table et les vases qui s'y trouvaient. La jeune Rosalie ouvrit alors une fenêtre et leur cria

“ qu'il était infâme de se conduire ainsi, que si elle avait un fusil prêt, elle ne se ferait pas de scrupule de tirer sur eux”. Il était tard lorsque les patriotes s'éloignèrent.

“ Le lendemain, ces défenseurs de nos droits entourèrent de nouveau la maison de Madame Saint-Jacques et commencèrent à en injurier les habitants. Il était neuf heures du soir. Avertie qu'une nouvelle tentative serait faite contre elle, cette pauvre femme s'était préparée à recevoir nos patriotes en quête d'exploits. Un jeune Mitchell, qui courtoisait sa fille, lui avait procuré deux fusils chargés.

Madame Saint-Jacques ne voulut pas se servir de ces armes. Elle attendit, avec ses enfants, qu'on enfonça la contre-porte et qu'on arrachât le contrevent de la chambre où elle se trouvait. Alors le jeune Mitchell lui demanda s'il ne valait pas mieux tirer? Attendez, dit-elle, qu'ils attaquent la pièce où nous nous trouvons, peut-être s'arrêteront-ils. Sur les dix heures et demie ils forcèrent porte et contrevent. La jeune Rosalie s'écria: “ Si vous ne tirez pas, je vais tirer moi-même.” Madame Saint-Jacques ouvrit la croisée, et donna l'ordre de faire feu. Deux hommes tombèrent blessés. Les patriotes surpris de cette attaque à laquelle ils ne s'attendaient pas laissèrent échapper leurs victimes qui se mirent en sûreté. Ne les trouvant pas il revinrent attaquer la maison abandonnée; ils brisèrent les fenêtres, les meubles, tout ce qui leur tomba sous la main. Le lendemain ils eurent la joie d'arrêter la veuve Saint-Jacques, qui fut traînée en prison à Montréal. Le 10 octobre, elle fut remise en liberté, sous caution, et enfin reconnue non coupable au mois de mars suivant, par un verdict du grand jury.

Les blessés, un nommé Saint-Onge et Pierre Mondor, n'étaient que de simples spectateurs des exploits des patriotes. Mondor prit part à l'engagement de Saint-Denis.”(10)

*
* *

Parfois, le charivari s'est adressé aux apostats et aux prédicants trop zélés qui, dans leur zèle auraient voulu détacher leurs compatriotes du catholicisme. Une des plus fameuses manifestations de cette sorte est celle que

(10) Abbé A. Couillard-Després, *Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours*, vol. II, p. 251, et la *Gazette de Québec*, 3 octobre 1837. Les charivaris politiques ne sont pas disparus, il y a cinq ans, l'on gratifia d'un charivari macabre le candidat vaincu d'une des divisions électorales de Montréal. Un cercueil recouvert d'un drap portant le nom du politicien défait était juché au sommet d'un char traîné par des chevaux et entouré de porteurs masqués et munis de flambeaux. Le pseudo corbillard suivi d'une foule de charivarisseurs qui faisaient un vacarme énorme fut promené, entre onze heures et minuit, sur les principales rues du quartier où demeurait le politicien malheureux.

mentionne succinctement les *Mélanges religieux* du 19 septembre 1843.

“ On raconte que le docteur Côté(11) remue ciel et terre à Saint-Pie en compagnie de plusieurs apostats pour convertir la population catholique à la secte des Anabaptistes dont il est le missionnaire principal.

“ Afin de le guérir de sa manie on décida de lui faire un charivari, moyen qu'il avait déjà employé lui-même pour chasser jadis de la Grande-Ligne ses co-religionnaires d'aujourd'hui. On lui organisa donc un charivari, par mémoire, dans l'espérance qu'il serait aussi sage que ceux qu'il saluait autrefois de la sorte ; qu'il resterait définitivement chez lui ou s'en irait chercher fortune ailleurs.

“ Le régal ne plut pas apparemment ; il montra de la résistance, sa troupe se mit en grande colère, des injures et des menaces on en vint aux armes... Une maison même fut incendiée pendant la nuit de ces troubles... Les catholiques tout nombreux et forts qu'ils étaient se retirèrent. Le docteur Côté porta plainte au tribunal de Saint-Hyacinthe, quinze personnes furent admises à caution pour comparaître en temps et lieu sur les inculpations portées contre elles.”

Nous n'avons pas cherché à savoir comment se termina cette affaire, notre but n'étant ici que de signaler une manifestation charivarique envers “ des prédicants nomades.”

* .

* *

Tournons maintenant notre perquisition vers des charivaris moins graves. Il en est une variété que nous n'avons vu mentionner que rarement. Nous en cueillons les détails dans l'ouvrage d'un aimable octogénaire lequel a décrit la vie des cultivateurs d'Ontario, vers 1835 : A un dîner de noces, le père venait de bénir les époux lorsque *bang, bang, bang*, éclatèrent à la porte de la maison une série de coups de fusil accompagné d'un bruit énorme produit par des cornets, des sifflets, des casseroles, etc. Les convives furent abasourdis et des femmes se pamèrent. Les plus braves sortirent voir ce que cela signifiait. Il y avait là environ cinquante jeunes gens, aux habits grotesques, à la figure noircie qui demandèrent à saluer les nouveaux mariés. Ceux-ci se présentèrent, on les complimenta, puis les charivaristes disparurent.”(12)

Enfin, le plus anodin des charivaris et celui par lequel nous terminerons cette revue, consistait à la fin d'un repas à accompagner les chansons du dessert au son des fourchettes,

des couteaux, des verres et des assiettes. Il y avait même une chanson caractéristique sur le sujet et le plus agréables des folkloristes d'autrefois nous en a conservé le texte. Il se trouve dans les *Anciens Canadiens* que vous avez tous lu, mais que l'on nous pardonnera de remettre en mémoire, car ces couplets sont remplis d'une franche gaieté :

— 1 —

Dans cette petite fête,
L'on voit fort bien (bis)
Que monsieur qui est le maître
Nous reçoit bien (bis)
Puisqu'il permet qu'on fasse ici
Charivari ! Charivari ! Charivari !

— 2 —

Versez-moi, mon très cher hôte,
De ce bon vin (bis)
Pour saluer la maîtresse
De ce festin (bis)
Car elle permet qu'on fasse ici
Charivari, Charivari ! Charivari !

— 3 —

Si cette petite fête
Vous fait plaisir (bis)
Vous êtes messieurs, les maîtres,
D'y revenir, (bis)
Et je permets qu'on fasse ici
Charivari ! Charivari ! Charivari !

— 4 —

Sans un peu de jalousie
L'amour s'endort (bis)
Un peu de cette folie
Le rend plus fort (bis)
Bacchus et l'amour font ici
Charivari ! Charivari ! Charivari !

— 5 —

Dans cette petite fête,
L'on voit fort bien (bis)
Que monsieur qui est le maître,
Nous reçoit bien (bis)
Puisqu'il permet qu'on fasse ici
Charivari ! Charivari ! Charivari !

— 6 —

Versez-moi, mon très cher hôte,
De ce bon vin (bis)
Pous saluer la maîtresse
De ce festin (bis)
Car elle permet qu'on fasse ici
Charivari ! Charivari ! Charivari !

(11) On trouvera une notice biographique sur le sieur Côté dans le *B. R. H.* de 1923, p. 12.

(12) Canniff Haight, *Country life 50 years ago*, p. 74.

— 7 —

Si cette petite fête
 Vous fait plaisir (bis)
 Vous êtes, messieurs, les maîtres
 D'y revenir (bis)
 Et je permets qu'on fasse ici
 Charivari ! Charivari ! Charivari !

— 8 —

Sans un peu de jalousie
 L'amour s'endort (bis)
 Un peu de cette folie
 Le rend plus fort (bis)
 Bacchus et l'amour font ici
 Charivari ! Charivari ! Charivari ! (13)

E.-Z. MASSICOTTE.

(Le Bulletin des Recherches Historiques)

(13) P. A. de Gaspé, *Anciens Canadiens*, édition Beauchemin, p. 191.

LES SENTIMENTS D'UN APÔTRE

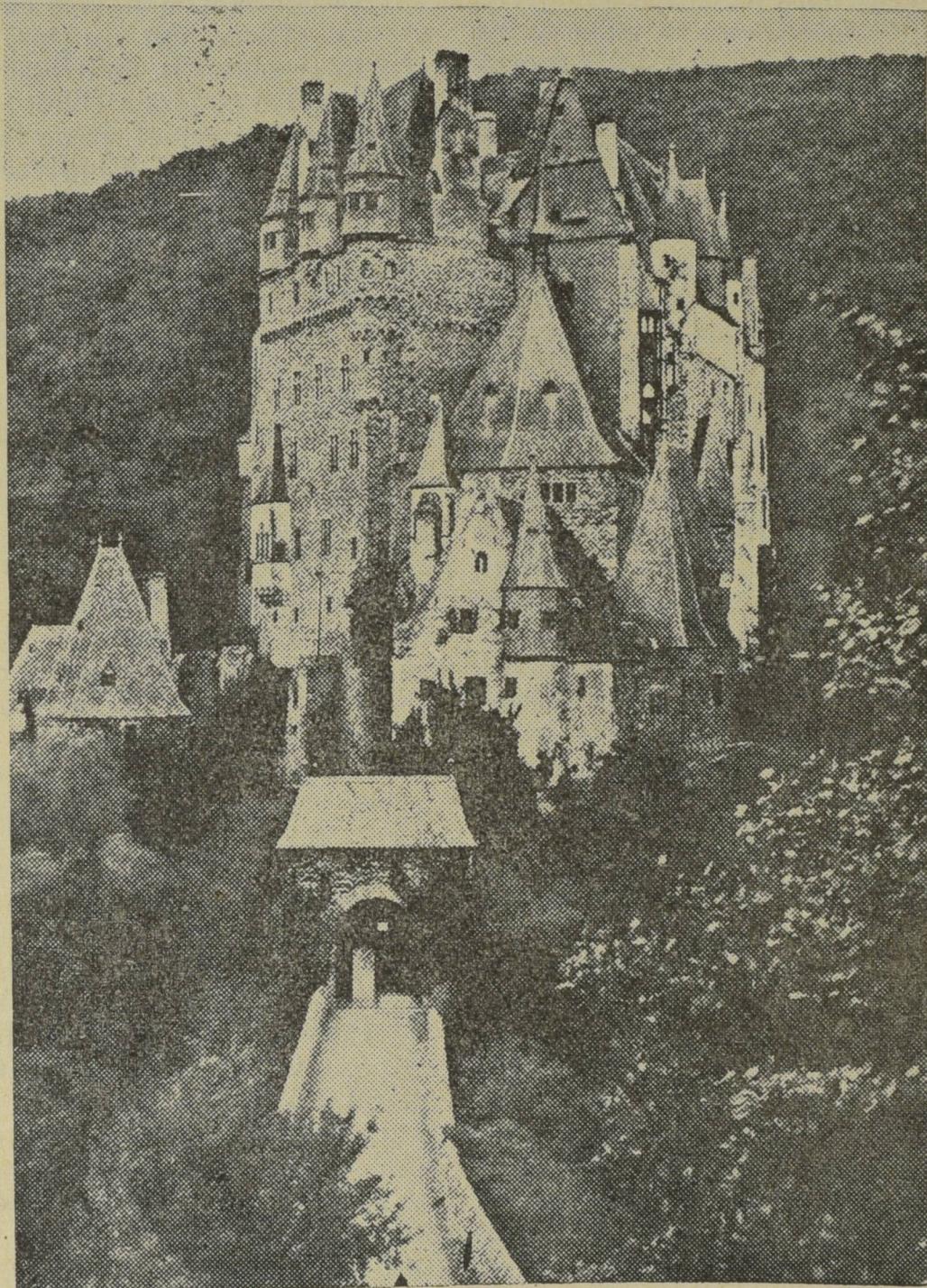
Faire le bien, mais sans le voir,
 Et vivre en saint sans le savoir
 C'est mon *devoir*.

Etre toujours dans la douleur,
 Avec Jésus mon doux Sauveur,
 C'est mon *bonheur*.

Aimer, travailler et souffrir,
 Et, quand Dieu le voudra, mourir,
 C'est mon *désir*.

Mourir, ô Jésus, et vous voir !
 O sort heureux qui va m'échoir !
 C'est mon *espoir* !

Père LIEVENS,
missionnaire au Bengale.



VUE DU CHÂTEAU D'ELTZ

C'est un des plus beaux spécimens des châteaux du XIIe siècle. Il est situé à vingt milles de Coblenz.

Qu'est-ce qu'un saint?

C'EST inouï la quantité d'idées fausses, biscornues, incomplètes qui circulent par le monde au sujet de la Sainteté catholique ! Il n'y a peut-être pas, dans toute la religion de Jésus-Christ, de notion plus déformée que celle-là. Il serait intéressant sans doute de rechercher qui a le plus contribué à répandre ces idées : l'ignorance, l'hérésie, l'esprit du siècle ? Tantôt l'une, tantôt l'autre, probablement. Pour aujourd'hui, qu'une demi-science religieuse ont accepté un peu trop les yeux fermés certaines définitions de la sainteté, pesons-les une à une, confondons-les d'un trait, et dégageons le vrai visage du Saint catholique, tel que Rome l'honore sur ses autels.

*

* *

Les uns pensent : *Un saint, c'est un homme qui fait des miracles.*

Quelle erreur ! Certes, pour être canonisé, c'est-à-dire déclaré saint, il faut, *après sa mort*, avoir fait des miracles, deux au moins, et des vrais. Mais il n'est pas du tout nécessaire d'en avoir fait pendant sa vie. Où sont les miracles de *saint Joseph* ? de *saint Jean Berchmans* ? du bon roi *saint Louis* ? Il y a des saints qui ont fait des miracles ; il y en a même un, saint Joseph de Cupertino, qui en faisait tellement que son supérieur inquiet lui avait défendu de continuer.

Mais que de saints n'en ont pas commis le plus petit !

*

* *

Non, disent les autres, *un saint, c'est un homme sans défauts.*

Oh ! là, là ! Où avez-vous pris ça ? Sans défauts, les saints ! Jamais de la vie ! Ils en ont traîné, comme vous et moi, jusqu'au terme de leur vie ; seulement, eux, ne les acceptaient jamais. Et la beauté de leur vie consiste précisément en ceci, qu'elle fut un corps-à-corps incessant avec le mal. Ils le tenaient à la gorge, et ne le lâchaient pas. Parfois, assez rarement, ils pliaient sous son étreinte, mais pour se redresser, la minute d'après, plus décidés à la vaincre.

Pas de défauts, les saints ! Mais si, ils en avaient. Pour deux ou trois innocences parfaites que l'Église offre à votre admiration, elle vous présente des centaines de convertis qui, au lendemain de leur conversion, sentaient les mêmes appétits méchants que l'avant-veille ; seulement voilà, après chaque rechute ils recommençaient la lutte, et à la fin ils jugu-

laient totalement l'esprit orgueilleux où la chair rebelle. Tandis que nous... Ah ! misère !

*

* *

Ce n'est pas cela, murmure un troisième groupe : *un saint, c'est un homme qui a fait de grandes œuvres qui ont émerveillé le monde*, comme saint Vincent de Paul, Jeanne d'Arc, Don Bosco.

Parfois, oui ; pas toujours cependant. Savez-vous ce que pensaient, à la mort de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, ses sœurs en religion ? "Qu'allons-nous mettre sur la notice biographique que, selon nos statuts, nous devons adresser à tous les Carmels : elle n'a rien fait, notre petite sœur". Elle n'a rien fait : vous avez entendu.

Et le bon *saint François de Sales*, savez-vous ce qu'en pensaient les chanoines de la cathédrale d'Annecy, ses chanoines, à qui l'on recommandait de ne rien égarer des souvenirs de leur évêque ? "Oh ! disaient-ils, non, M. de Sales ce n'est pas un saint. Sans doute c'est un évêque pieux, honnête, instruit et doux ; mais vraiment, non ce n'est pas un saint". Il ne faisait pas de grandes œuvres tapageuses : alors, pour eux, ce n'était pas un saint.

*

* *

Vous n'y êtes pas, coupe un plus malin que tout le monde : *un saint, c'est un homme ou une femme qui ont été canonisés par le Pape.*

Mauvaise réponse ! Pourquoi ont-ils été canonisés : voilà la question. Le Pape a dit : "Le curé d'Ars est un saint, J'engage dans cette affirmation toute mon infailibilité". Mais pourquoi a-t-il dit ça ? Voilà le *hic*.

Et puis il y a un tas de saints, connus de Dieu seul et de quelques âmes, qui ne seront jamais canonisés, et qui pourtant, au Paradis, seront au moins aussi haut que les saints canonisés. Ce n'est pas pour rien que saint Jean, dans sa vision du ciel, après les 144,000 élus des tribus d'Israël, clairement signalés comme saints, nous montre une foule immense d'inconnus, impossibles à dénombrer, mais aussi glorieux et bien placés que les précédents. *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat.*

*

* *

Ne dites pas non plus : *un saint, c'est un privilégié de Dieu que l'on a retrouvé intact dans sa tombe*, quand on est venu reconnaître ses restes.

Ce phénomène-là fait si peu partie de la sainteté, que le grand pape Benoît XIV, qui a posé les règles à suivre pour canoniser les saints,

défend de tenir le moindre compte de ce... détail-là. Il y a des saints, comme la petite *Rose de Viterbe* que la corruption n'a jamais atteint. Allez à Viterbe, vous pourrez voir son corps parfaitement conservé. Mais que d'autres, en retour, ont été cruellement anéantis dans le mystère de la tombe ! Si vous aviez vu le peu qui restait de cette charmante petite *Thérèse de l'Enfant-Jésus*, qui fait accourir à sa châsse les multitudes du monde entier.

*
* *

Idée plus répandue et non moins fausse : *un saint, c'est une tête triste, une figure allongée, des yeux obstinément baissés, un front qui boude à l'existence, un personnage qui ne sourit jamais et trouve tout mal. Saint Jérôme, par exemple, ou encore saint Louis de Gonzague qui ne fixait même pas sa mère.*

Ah ! le bon billet ! Tristes, boudeurs, grincheux les saints ! Où avez-vous déniché celle-là ? Il faut toujours en revenir au mot spirituel de saint François de Sales : *Un saint triste est un triste saint*. Rien n'est plus gai que le cœur d'un saint, qui nage dans la paix et le bonheur de Dieu même. *Saint Jean l'apôtre*, à quatre-vingt-dix ans passés, s'amusaient innocemment avec des tourterelles ; *saint Philippe de Neri* faisait de folles parties avec la jeunesse de Rome sur le Mont Janicule ; *sainte Thérèse* voulait toujours à ses religieuses un visage éclairé de gaieté ; *Don Bosco* n'avait qu'un mot à la bouche en traversant sa cour bruyante d'enfants : *Stammi allegro*, sois bien joyeux.— Il ne boudait pas à la vie le bon roi *saint Louis* quand, à la grande jalousie de Blanche de Castille, il s'isolait avec sa femme Marguerite de Provence, pour lui répéter sa tendresse ; ni cette exquise *Elisabeth de Hongrie* qui, dès qu'on lui annonçait le retour du roi son mari, se parait selon son rang et de son mieux,

disent les vieilles chroniques, pour lui plaire.— Les saints ! Mais ils sont en pleine vie. Seulement, voilà : cette vie pour eux n'est pas comme pour nous : *tout*. Elle est un tremplin permanent d'où leur cœur rebondit sans cesse jusqu'à son Auteur.

*
* *

Qu'est-ce donc alors qu'un saint, si ce n'est tout cela ? — Hélas ! Excusez du peu : *un saint, c'est un homme qui accomplit son devoir, tout son devoir, tous les jours.*

Quel devoir ? L'héroïque ? Oui, quand il se présente ; mais aussi l'obscur, le bon petit devoir quotidien, celui qui nous guette, nous encercle, nous tyrannise du matin au soir et du soir au matin.

Rien que cela ? Oui ; mais tout cela et *par amour du Bon Dieu*. Notez bien ça : *par amour du bon Dieu*.

Et c'est tout ? Mais oui. Et voilà pourquoi la sainteté est à la portée *de toutes les bourses*, du monarque puissant, comme du mendiant sur la route ; à la portée *de toutes les peaux*, du petit nègre de l'Ouganda, comme des magnifiques blancs que nous sommes ; à la portée *de tous les âges*, du petit mioche dont la raison éclôt, comme du vieux grand-père qui tremble sur son bâton ; à la portée *de toutes les conditions*, un monarque, comme vous et moi, peut se payer ce luxe-là ; à la portée *de toutes les professions* : un humble colporteur comme un premier ministre peuvent y prétendre.

Ce n'est pas malin, dites-vous !

Ce n'est pas malin ? Eh bien, essayez donc, je ne dis pas pendant un mois, ni une semaine mais pendant un jour, un pauvre petit jour de vingt-quatre heures. Essayez donc, et vous m'en direz des nouvelles.

(Le Bulletin Salésien.)

Vous devriez essayer le

**QUATADA
THÉ VERT
QUATADA**

Vous serez charmé de sa saveur.

Nos lecteurs nous rendraient un appréciable service en mentionnant "L'Apôtre" lorsqu'ils s'adressent à nos annonceurs.

La fauvette de Boisfleuri

Légende de l'Ile de France

VERS l'an 1094 de notre histoire, vivait, à l'orée de la forêt de Bondy, une fillette de treize ans, pure, laborieuse et sage entre toutes.

Elle s'appelait Alise. Orpheline depuis sa petite enfance, elle vivait seule dans une humble cabane de torchis, et gagnait sa vie en cherchant des simples et des "herbes à remèdes" pour le compte de l'apothicairerie de l'abbaye de Saint-Denis.

En ce temps-là, les détrousseurs de caravanes et les voleurs de grand chemin tenaient le pays en coupe réglée. Les voyageurs et les pèlerins étaient impitoyablement dévalisés, les châteaux incendiés ou pillés, les maisons bourgeoises démeublées de fond en comble. Les humbles demeures de paysans n'étaient pas toujours épargnées. Enfin, les habitants de la contrée frémissaient de terreur en songeant au sort que leur réservaient les malandrins.

La demeure d'Alise fut, comme les autres, l'objet de la convoitise des malfaiteurs. On la croyait de situation aisée. On connaissait son renom d'ordre, d'économie ; on savait sa piété, sa réserve, les besognes auxquelles elle s'employait, et l'on supposait qu'une nombreuse épargne dormait dans l'un de ses modestes coffres de noyer. Et, un beau matin, le sac de sa cabane fut décidé.

Or, ce jour-là, Alise partit dès l'aube pour la forêt.

Arrivée au carrefour du Boisfleuri, elle commença sa récolte, et bientôt une ample moisson de plantes s'entassa dans son corbillon. Elle allait regagner sa demeure, lorsqu'un oiselet, juché sur la plus haute branche d'un troène en fleurs, se mit à chanter.

Jamais Alise n'avait ouï pareilles roulades. Les notes légères et pures comme une voix céleste s'égrenaient dans l'air calme, merveilleusement harmonieuses et cadencées. En extase l'enfant s'arrêta, puis, tombant à genoux devant la fauvette gazouillante, elle murmura :

— Messire Jésus, et vous, benoïste Dame Marie, cet oiselle est sûrement un des anges de votre paradis . . . Je ne puis l'entendre sans être bouleversée par l'émotion... Permettez que je dise ma prière, tandis qu'elle continue sa chanson.

Et, les mains jointes, les yeux levés vers le ciel, elle se mit à réciter quelques *Ave* accompagnés par les trilles de l'oiseau.

— Je voudrais l'écouter pendant des siècles, dit-elle, et mourir en ouïssant sa voix bénie . . .
. . . Et les heures s'écoulèrent.

Toujours priant, la fillette se délectait des roulades cristallines de la fauvette.. si bien que oubliant tout, et les heures et sa besogne, et les lueurs d'incendie qui rougeoyaient à l'horizon, et sa chaumière déserte, elle ne vit pas la nuit venir et s'épaissir sous la hêtraie . . .

Perdue dans son admiration, elle sentit soudain une torpeur délicieuse l'envahir . . . Elle ferma les yeux . . .

* * *

Il faisait grand jour lorsqu'elle s'éveilla. Juchée sur son arbre, la fauvette gazouillait de plus belle, redoublant de virtuosité.

— Ciel ! s'écria la fillette. Qu'ai-je fait ? Je me suis endormie... J'ai passé la nuit à la belle étoile ; le P. Mathias me grondera fort . . . car je suis joliment en retard. Je lui avait promis mes herbes pour ce midi . . . Enfin, je lui confesserai ma faute. Il est bon ! Il m'excusera ! En courant un peu, j'arriverai vite . . . C'est la faute de cette douce fauvette ! Elle m'a enchantée !

Se redressant, elle mit un peu d'ordre à sa toilette, secoua les brindilles dont elle était couverte et s'élança vers la route. Mais ses jambes engourdies avaient peine à la porter. Elle avançait difficilement.

— Je suis lasse et maladroite, murmurait-elle tout en cheminant . . . et j'ai une faim ! Mais c'est tant pis pour moi. Je me passerai de dîner... Je souperai mieux ce soir !

Hâtant le pas, elle sortit du fourré. Un spectacle étourdissant l'attendait sur le chemin. Depuis la veille tout s'était modifié. Une double rangée de maisons coquettes bordaient l'allée. Des gens affairés, vêtus de leurs plus riches atours, couraient à qui mieux mieux. Des cavaliers drapés de brocart et de satin brillant, le chef orné de toquets emplumés, sillonnaient la plaine.

L'enfant crut rêver . . .

— Ce n'est pas possible, murmura-t-elle, j'ai la berlue . . . Je vois des choses invraisemblables . . .

Et, s'approchant d'une solide commère habillée de jaune et de bleu, plantée, les poings sur les hanches, au seuil de sa cabane, elle demanda :

— Pardon, bonne dame, comment se nomme ce village ?

— Bonby, ma belle . . .

— C'est impossible ! Je ne le reconnais pas. Tant de changements ne peuvent s'être opérés en quelques heures !

— Que radotez-vous là, fillette ? . . . Rien ne s'est modifié . . . Vous arrivez sans doute des pays barbaresques pour paraître pareillement étonnée . . . Votre accoutrement, d'ailleurs, est joliment bizarre . . .

— J'allais vous faire la même remarque, murmura l'enfant . . . Nous ne sommes point

aux jours de Carnaval, cependant, et vous êtes toute travestie.

— Insolente ! hurla la femme. Vous traitez mes habits de fête de mascarade... Attendez un peu . . . je vais vous faire voir . . .

Eperdue, la petite se sauva sans laisser à la furieuse le temps de mettre sa menace à exécution.

Cependant, comme elle doutait encore elle renouvela sa question auprès de plusieurs personnes. Partout elle fut traitée de démente.

Les paysans rirent de ses propos et les enfants la poursuivirent en l'accablant de huées et de quolibets.

Épouvantée, Alise poursuivit sa route.

— Le Seigneur m'a punie de ma paresse, répétait-elle à part soi . . . et c'est bien fait. Cela m'apprendra à remplir exactement ma tâche à l'avenir . . . Mais aussi . . . cette fauvette avait une voix si douce . . . si belle ! . . .

Tant bien que mal, se traînant plus qu'elle ne marchait, Alise parvint à l'abbaye. Là aussi l'aspect différait. Au lieu de l'humble chapelle qui existait la veille, une superbe basilique aux tours ciselées comme de la dentelle, au porche élégant . . . aux murailles redoutables, se dressait majestueuse et imposante au milieu de la plaine.

— C'est à devenir folle, murmura Alise ; l'église aussi a changé . . . Sûrement le bon Dieu veut éprouver ma patience !

Tremblante, elle frappa à la porte de chêne cloutée de fer du monastère. Le visage bienveillant d'un moine à barbe blanche apparut derrière un judas.

— Qui demandez-vous, pauvrette ? fit-il.

— Le Fr. Mathias, bon religieux, dit-elle. Je lui apporte les simples commandés pour la pharmacie . . . Je suis un peu en retard . . . Je me suis endormie.

Le portier écarquillait des yeux démesurés.

— Nous n'avons personne de ce nom ici, fit-il, vous devez vous tromper de maison.

Alise de dévisagea.

— C'est l'apothicaire du couvent, expliquait-elle . . .

Il la prit pour une folle, et ne voulant pas l'irriter :

— Je ne dis pas le contraire . . . fit-il, mais je ne l'ai jamais vu.

— Vous êtes donc nouvellement arrivé ?

— Voici trente ans . . . et plus que je fis profession dans notre chapelle.

— Seigneur ! s'écria la fillette en joignant les mains. Ayez pitié de lui . . . C'est un insensé ! . . .

Furieux d'être traité de façon aussi peu correcte, le portier allait clore son guichet, lorsqu'une troupe de seigneurs, richement vêtus, arriva devant la clôture.

Des prélats, mître en tête, crosse à la main, les accompagnaient.

La mine éplorée de l'enfant attira leur attention. Un gentilhomme au pourpoint de velours violet, au large feutre empanaché de blanc, s'avança.

— Qu'y a-t-il, petiote ? fit-il avec bonté.

— Oh ! Messire . . . Je ne puis vous expliquer . . . Je suis la chercheuse d'herbes du couvent. J'apporte des lichens et des lierres à l'apothicaire, Fr. Mathias, et personne ne veut le connaître céans . . . Cependant, je l'ai vu il y a deux jours . . . il m'a fait une commande !

— Vraiment ?

— Et puis . . . Je n'y comprends rien . . . Le monastère s'est agrandi. L'église n'est plus la même . . . Vous même, Monseigneur . . . Vous avez certes un bon visage, mais votre ajustement ne ressemble en rien à celui de nos suzerains d'hier . . . Votre langage même s'est modifié.

— Que dit-elle ? s'écria le gentilhomme.

Et, s'inclinant vers la fillette :

— Voyons, fit-il en posant sa main sur sa tête, raconte-moi ton histoire . . . Tu me parais calme et de bonne foi . . . Je tâcherai de la tirer au clair.

Sans se faire prier, Alice commença son récit. Autour d'elle, la foule des assistants s'étaient groupés ; les prêtres tendaient l'oreille . . . les chevaliers esquissaient des gestes d'incrédulité. Mais personne ne pouvait expliquer ce mystère, lorsque, soudain, un vieillard quasi centenaire manda la permission de s'approcher.

— Comment t'appelles-tu ? interrogea-t-il.

— Alise ; du hameau de Bondy.

— Je comprends ! Tu es la jeune herboriste disparue il y a bien longtemps.

Et, se tournant vers les gentilhommes :

— Mon bisaïeul m'a conté cette aventure, fit-il. Il la tenait de ses grands-parents. Un matin, il y a juste cinq cents ans, une jeune fille disparut le même jour que sa chaumine, incendiée par les malandrins, s'écroula. On crut l'enfant ensevelie sous les décombres. Chacun la pleura. Elle était bonne, charitable, et on la disait animée de l'esprit de Dieu.

— Ce ne peut être moi, balbutiait Alise . . . Je suis partie hier, à l'aube comme l'Angelus sonnait. Nous sommes bien en 1094, et c'est bien le roi Philippe, le premier du nom, qui règne sur nous ?

— Mais non, rispota le seigneur aux plumes blanches. Tu retardes de cinq cents ans. L'année 1594 est à moitié de sa course . . . Et c'est moi, Henri le quatrième, que le ciel désigna pour présider aux destinées de la France . . . Pauvrette ! tu as dormi cinq cents ans . . .

— Cinq cents ans ? . . . C'est impossible.

— Mais non, interrompt le prieur en s'approchant, Dieu voulut ce sommeil afin de te protéger contre les malandrins. Il t'a envoyé un de ses anges pour te tenir compagnie . . . Et sans

doute voulait-il te permettre d'assister à l'abjuration de notre sire, le roi Henri.

Mais sur le porche du couvent, une voix s'élevait pure, radieuse, cristalline . . .

— La fauvette du Boisfleuri ! . . . s'écria l'enfant . . . Je disais bien que sa voix ressemblait au chant des angelots . . .

Elle joignit les mains :

— Oh ! fit-elle, comme elle est douce ! Je voudrais l'entendre jusqu'à l'heure de ma mort !

Elle s'agenouilla. L'oiseau redoublait ses trilles. Alise extasiée, pria . . . Insensiblement, ses paupières s'abaissèrent. Elle poussa un soupir, inclina le front et s'endormit pour toujours.

Les moines l'emportèrent.

Elle fut ensevelie dans le jardin du cloître, sous un tertre fleuri, où chaque jour, pendant longtemps, l'oiseau céleste vint redire parmi les roses son chant miraculeux.

Jean ROSMER.

Histoire d'un portefaix

UN pauvre portefaix de Rome qui n'allait pas souvent à l'église, s'y trouvait par exception le jour de la Toussaint.

Sa mère était morte dans l'année et le portefaix avait voulu faire une prière pour sa mère.

De son vivant, la chère femme avait bien élevé son petit garçon, il avait su ses prières, fréquenté l'école et fait sa première communion.

Mais tout cela était bien vieux ; l'enfant devenu robuste gaillard avait oublié sa mère, le catéchisme, les leçons de l'école ; il était devenu portefaix.

Il maniait, transportait de lourdes charges pour quelques pièces de monnaie et dépensait le soir au cabaret, le gain de la journée.

Il n'alla point au cabaret le jour de la Toussaint, il se rendit à l'église, dans un coin, contre un pilier, il chercha même à retrouver dans sa tête, les prières que sa mère lui avait apprises au temps passé ; quelques mots revinrent, mais sans suite et sans ordre ; il les prononça à la manière des enfants qui connaissent deux ou trois repères dans la longue récitation du " Je crois en Dieu " . . .

Il en était là quand le prédicateur monta en chaire et se mit à parler sur la fête du jour.

Le prédicateur, c'était Philippe de Néri ; il parla de la nécessité d'acquérir la sainteté et répéta bien dix fois que pour mourir dans la sainteté, il fallait vivre dans la sainteté.

Notre pauvre portefaix, dans son coin, fut tout abasourdi ; les mots : " vivre dans la sainteté . . . , mourir dans la sainteté " lui tombaient sur les oreilles comme une grêle poussée par l'ouragan.

Il sortit le dernier de l'église ; il entendait toujours la même musique : " Il faut vivre dans la sainteté . . . , il faut mourir dans la sainteté " . . .

" Après tout, se dit-il, pourquoi ne pas apprendre le métier ? Je ne puis guère tomber plus mal ; il vaudra toujours bien mon emploi de portefaix ; devenons un saint et tentons gaiement l'aventure " . . .

*

* *

Le portefaix se met en route pour aller trouver son prédicateur ; Rome ne parlait que de ce grand serviteur de Dieu ; tout le monde le connaissait, même les portefaix, on l'appelait " le Saint " . . .

Notre homme va sonner au couvent de l'Oratoire.

Un frère vient ouvrir.

— Je voudrais voir le saint pour qu'il m'apprenne le métier.

— Quel saint voulez-vous voir, et quel métier voulez-vous apprendre ?

— Le saint que je veux voir, c'est le saint de votre maison, votre Philippe de Néri, je veux qu'il fasse mon affaire !

On le conduit à Philippe de Néri, et dès qu'il l'aperçoit :

— Bonjour mon saint, je viens pour être saint.

— On vous a trompé, mon ami, je ne suis pas un saint, mais un pauvre et misérable pécheur.

— Vous n'êtes pas le signor Philippe de Néri ?

— Maintenant, vous dites la vérité ; je m'appelle Philippe de Néri.

— Alors, vous êtes mon saint ; enseignez-moi le métier ; que faut-il que je fasse pour être un saint ?

Philippe de Néri se recueillit un instant et consulta le Seigneur ; puis il jeta un regard plein de bonté et d'attendrissement sur cette nature simple et grossière à la fois que la Providence lui envoyait.

— Mon ami, lui dit-il, savez-vous lire ?

— Si je sais lire . . . , si je sais lire . . . mon saint, je crois bien que oui ; autrefois, les maîtres me faisaient lire mes évangiles . . . et je regardais des images et des prières dans le livre de ma mère ; c'est sûr, mais c'est joliment vieux.

Philippe de Néri alla chercher un livre dans sa bibliothèque ; il l'ouvrit et le présenta au portefaix.

— Mon ami, vous lirez seulement ces quatre versets, mais bien posément, et vous viendrez me retrouver dans huit jours.

— Lire seulement ces quatre versets pour être un saint ! mais c'est une plaisanterie !

— Non, mon ami, c'est très sérieux ; mais vous les lirez avec grande attention.

— Mon saint, je vous le promets, et je revierdrai dans huit jours ; au revoir, mon saint.

Et le voilà parti avec son nouveau livre.

C'était un ancien troupier ; il disait " mon saint " comme les soldats disent " mon adjudant ".

*

* *

Au bout de huit jours, il revint.

— Bonjour, mon saint.

— Bonjour, mon ami, vous avez lu vos quatre versets ?

— Les quatre versets... les quatre versets... ce n'est pas déjà si facile à lire !

— Comment cela ?

— Les voici vos quatre versets : vous prierez Dieu... ; vous aimerez le prochain... ; vous ne jurerez pas... ; vous ne vous mettrez pas en ribote... Vous croyez que c'est bien facile à faire ?

— Et pourtant, vous l'avez fait ?

— Oui, je l'ai fait, mais par place, il fallait se tenir rudement.

— Eh bien, mon ami, vous êtes sur le chemin de la sainteté ; du courage, vous arriverez, mais vous devez encore apprendre quelques versets.

On causa quelques instants ; Philippe s'abandonnait à l'espérance. Les réparties naïves du portefaix présageaient le plus heureux succès.

Le moment du départ arrivé, le disciple reçoit ses quatre versets, souhaite le bonjour à son saint et promet de revenir dans huit jours.

*

* *

Les huit jours passent et le portefaix ne revient pas.

Philippe s'inquiète et prie pour son ami.

Huit jours, quinze jours s'ajoutent aux huit premiers et rien n'arrivait.

Philippe était désolé et n'espérait plus guère. Il se disait : le pauvre portefaix, dans un moment d'exaltation religieuse, avait commencé, mais il s'était découragé et, sans doute, il avait jeté aux oubliettes la leçon des quatre versets.

Tandis que Philippe de Néri faisait ces réflexions, on entendit les pas lourds et bien marqués d'un homme qui s'avavançait dans le corridor, et presque aussitôt on frappait à la porte.

— C'est lui, c'est lui, s'écrie Philippe, en bondissant vers la porte pour ouvrir !

C'était lui, en effet, mais dans quelle lamentable situation ?

Le pauvre portefaix s'appuyait sur un bâton. Une espèce de cravate lui passait sous le menton pour aller se nouer au sommet de la tête. Les joues étaient picotées de croûtes à demi cicatrisées, et qui s'élevaient à la hauteur du nez. Le nez lui-même était sillonné de deux ou trois raies bleuâtres qui cherchaient à guérir.

— Que vous est-il arrivé, mon cher ami, et qui peut vous avoir ainsi traité ?

— C'est vous, c'est vous, ne cherchez pas d'autres coupables.

— Comment, c'est moi, veuillez vous expliquer.

— Vous allez voir, et c'est bien simple. Je m'en allais avec ma hotte, sur la route d'Albano, porter des commissions. Je rencontre un carrosse à deux chevaux ; à la vue de ma hotte et des commissions, les bêtes se dressent, se cabrent, se jettent dans le fossé et brisent la voiture. Le jeune signor se dépêtre comme il peut de son équipage, s'élance sur moi et me roule dans la boue ; il me frappe sur la tête à coups de cravache, au moins dix minutes.

Ah ! mon saint, si j'avais voulu, j'aurais pu broyer ce beau signor, je l'aurais lancé sur ses bêtes ou sur son char fracturé ; voyez mes bras, tâtez ces muscles puissants. Est-ce que c'est ma faute, si ma hotte a fait peur à ses chevaux ? Est-ce que je puis me séparer de ma hotte ? c'est mon gagne-pain. Oui, mon saint, oui, je l'aurais broyé ; mais je venais de lire mes quatre versets ; ils disaient : " Faites du bien à ceux qui vous persécutent ; quand on vous frappe sur la joue droite, présentez encore la joue gauche ". Je n'ai pas eu besoin de rien présenter ; je me suis ramassé quand il a été parti. Est-ce comme cela qu'il fallait faire, mon saint ? Il y a quinze jours que je suis à l'hôpital, je l'ai quitté ce matin.

Philippe de Néri, ému jusqu'aux larmes, pressa le portefaix sur son cœur et embrassa à plusieurs reprises cette figure couverte de cicatrices rougeâtres.

Ces deux hommes ne se séparèrent plus. Le saint proposa au portefaix de se faire religieux et de rester avec lui.

Le brave homme tomba à genoux et se mit à pleurer, il n'aurait jamais cru qu'on pût lui faire une telle proposition.

Il devint un frère de la plus parfaite édification. C'était un modèle d'humilité, de prière et d'obéissance.

Il avait voulu devenir un saint ; il tint parole au bon Dieu.

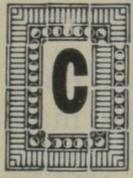
Au bout de vingt ans de religion, il mourait plein de jours et de bonnes œuvres.

Que faut-il pour devenir un saint ?

Il faut le vouloir.

Abonnez-vous à "l'Action Catholique"

Le Crapaud



Le soir, comme d'habitude, au coucher du soleil, c'était, dans la profondeur du bois, autour du petit étang tapi sous les feuillages, le babil des bêtes avant le sommeil. Car vous n'ignorez pas, je pense, qu'elles savent parfaitement bien se comprendre dans un langage que l'homme n'entend plus, malgré tous les grimoires des savants. Peut-être l'a-t-il su autrefois ; il a, depuis, appris tant de choses, qu'il l'a tout à fait oublié ; et je trouve que c'est bien fait.

Donc, comme chaque jour avant de s'endormir les bêtes causèrent. Et, tout comme il arrive parmi les assemblées des hommes, dans la paix radieuse et parfumée du soir, elles s'occupaient principalement de se plaindre et de se quereller.

En face de son compère Loup, Renard gémissait combien les poules se font rares. Ses petits n'étaient pas encore en état de travailler ; bien lourdes étaient ses charges de famille. Couché sur le gazon, Loup répondait amèrement que plus on a grand appétit, plus il est difficile de vivre. Et il regardait tristement ses flancs pelés et ses côtes en saillie.

Sous les branches des chênes et des sapins, Mésange, Fauvette, Chardonneret, Bouvreuil, Pie-grièche et tous les autres, discutaient aigrement. Il y avait des histoires de chenilles volées, de grains perdus, de nids détruits, des indiscretions, des commérages, des mauvais propos, qui revenaient chaque soir sur le tapis. Chacun critiquait sans pitié la toilette nouvelle du voisin, et se plaignait en même temps de la sienne. On se narguait et l'on se jalousait à la fois. Cela se finissait souvent par des brouilles, des coups de becs, des plumes arrachées, et d'affreuses criaileries aiguës et interminables.

Mécontent, Cerf ne cessait pas de grommeler contre sa biche et son faon. Malgré les avertissements, ils s'étaient trop approchés d'une chaumière, un chien les avait éventés. Biche sanglotait en léchant avec amour son petit dont les flancs haletaient encore.

Les paisibles lapins eux-mêmes se disputaient au sujet de la cueillette du thym. Il y avait eu des passe-droits et des injustices. Les petits nez ronds s'agitaient frénétiquement. On se bousculait à l'entrée des terriers. Sournoisement, on essayait de pincer l'oreille du voisin ou le petit bout blanc de la queue.

Taupe se plaignait que sa vue baissât. Hérisson n'avait plus le poil si soyeux que jadis. Tortue sentait ses jambes se rouiller. Colimaçon trouvait sa maison trop lourde et songeait à déménager. Corbeau était enrôlé et s'en désolait à grands cris rauques. Chouette et

Hibou déploraient l'interminable longueur des jours, si fatigants pour les yeux.

Enfin, tout autour de l'étang, c'était un concert de plaintes, de gémissements, d'aigres discussions, de reproches et de querelles. Les bêtes ne se lassaient pas de grogner, de se plaindre et de geindre. C'était comme une longue et bruyante malédiction qui s'élevait du bois feuillu vers le ciel où s'éteignaient les derniers feux du couchant et où les étoiles s'allumaient une à une.

Et tout à coup, on entendit un chant inharmonieux et grêle. Et les bêtes reconnurent la voix mélancolique du Crapaud. Et c'était lui, en effet, qui surgissait, rampant, hideux, boueux, difforme. Il avait eu une patte écrasée. Un de ses yeux était crevé. Il se traînait douloureusement dans la vase, laissant derrière lui une trace sanglante et visqueuse.

A son aspect lamentable, une sorte de satisfaction secrète saisit chacune des bêtes d'en trouver une plus misérable que soi-même. Et toutes ensemble, elles se mirent à crier :

“Crapaud, viens dire à ton tour tes malheurs et les nôtres, et combien toute chose est pénible, ennuyeuse et mal arrangée.”

Mais Crapaud parcourut l'assemblée de son œil unique, réfléchit, parut hésiter, et puis répondit doucement de sa voix au timbre mélancolique.

“Excusez-moi, mes frères : si vulgaire est mon esprit que je ne sens point comme vous dites ; au contraire, il me semble que tout être porte en soi quelque chose de rare et d'excellent. Loup, je t'admire pour ta forte mâchoire ; toi, Renard, pour ton intelligence subtile ; toi, Cerf, à cause de tes jarrets incomparables ; vous tous, les oiselets, à cause de l'agilité vertigineuse de vos ailes. Que tu es heureux, Colimaçon, de porter sur toi ta maison ! Tes piquants te protègent admirablement, Hérisson. Ton génie est merveilleux. Taupe, de cheminer ainsi sous la terre. J'ai beau chercher à vous comprendre, mes frères, pour chacun de vous, je vois un motif de joie particulière, et je ne saurais partager votre tristesse. Et moi qui n'ai ni mâchoire puissante, ni ruse, ni jambes agiles, ni ailes, ni maison, pour m'abriter, ni piquants pour me défendre, moi qui souffre de mon œil crevé et de ma patte écrasée, je remercie le Créateur qui m'a fait ce don précieux d'être crapaud.”

Un grand éclat de rire couvrit sa voix. La folie du malheureux faisait, pour quelques secondes, oublier à chacun ses misères. Ce fut à son adresse, une tempête de quolibets, de moqueries et d'insultes. Perché au bout de sa longue patte, Héron hésita un moment s'il ne romprait pas la trêve du soir, pour envoyer l'absurde discoureur être heureux dans son gésier. Mais il avait trop sommeil. La nuit descendait. Une à une les voix se taisaient.

Satisfait d'avoir ri, chacun s'endormait plus paisiblement.

Alors, le crapaud hideux reprit sa chanson, et son cri sonore s'éleva tout seul dans le soir. Et d'abord, il bénit le soleil radieux d'avoir créé la gloire du jour. Et puis il bénit la nuit d'offrir sa caresse reposante aux bêtes fatiguées. Il bénit l'herbe d'être moelleuse à son corps meurtri, les fleurs à cause de leur parfum, les eaux calmes à cause de leur fraîcheur délicieuse. Au milieu de tant de choses belles, douces et bonnes, il goûta une joie profonde et inexprimable. Tout entier, il s'abandonna à la volupté divine de vivre. Et avant de fermer les yeux, il bénit le grand enchanteur de lui avoir accordé ce bienfait suprême : que sa sottise et sa laideur eussent diverti ses frères qui, à cause de lui, dormiraient cette nuit d'un sommeil plus réparateur.

André LICHTENBERGER.

(*Les Jeunes*)

Le scorpion de frère Gomez

Il était une fois un Frère Mineur contemporain de saint François Solano (1549-1610). Il remplissait au couvent de Lima (Pérou) les fonctions d'infirmier. Les gens du peuple l'appelaient Frère Gomez, et Frère Gomez le nomment aussi les Chroniques conventuelles et la tradition populaire.

Frère Gomez faisait à Lima des miracles à foison, comme en se jouant sans s'en rendre compte et sans le faire exprès.

Un matin que Frère Gomez était dans sa cellule, en méditation, il entendit frapper à sa porte quelques coups discrets, cependant qu'une voix disait plaintivement :

— *Deo gratias !* Loué soit le Seigneur !

— Pour toujours et à jamais. *Amen.* Entre, frère.

Un individu déguenillé pénétra dans l'humble cellule. C'était un de ces hommes sur lesquels la misère s'acharna, mais son visage laissait deviner la droiture proverbiale de l'Espagnol.

— Asseyez-vous, mon ami, et dites-moi sans détour ce qui vous amène, dit Frère Gomez.

— Je suis un honnête homme, mon Père.

— Je le vois, mon ami. Persévérez dans cette voie et vous mériterez dans cette vie la paix du cœur, et dans l'autre la béatitude éternelle.

— Oui, mais je ne suis qu'un pauvre colporteur chargé de famille. Faute de moyens, mon commerce ne peut prospérer. Je n'épargne pourtant pas ma peine ni mes efforts.

— Ne désespère pas, mon frère. Dieu récompense ceux qui travaillent honnêtement.

— Oui, mais le Seigneur fait la sourde oreille et je trouve qu'il tarde beaucoup à me porter du secours.

— Ne désespère pas, mon frère, ne désespère jamais.

— J'ai déjà frappé à plusieurs portes pour demander un prêt de cinq cents douros ; mais les portes sont fermées à triple tour. Alors cette nuit j'ai réfléchi et je me suis dit : " Allons, courage, va-t-en demander cette somme à Frère Gomez. S'il le veut il trouvera bien un moyen de te sortir d'embarras. Et c'est pour quoi je suis venu. Je vous en prie, faites-moi crédit de cette somme pour six mois, et, vous pouvez m'en croire, je ne serai pas un ingrat.

— Comment as-tu pu penser, mon fils, que dans cette humble cellule tu allais trouver pareille somme ?

— Je ne puis vous répondre, en vérité, mais pourtant je suis sûr que vous ne me laisserez pas sortir sans aide.

— La foi te sauvera. Attends un instant.

Et jetant un regard sur les murs blancs et nus de sa cellule, il aperçut un scorpion qui montait tranquillement le long du cadre de la fenêtre. Frère Gomez arracha une page d'un vieux livre, saisit la bestiole et l'enveloppa dans le papier, et dit au vieil Espagnol :

— Tiens, brave, prends ce joyau et n'oublie pas de me le rapporter dans six mois.

Le colporteur se confondit en remerciements et prit congé de Frère Gomez. Il courut aussitôt chez un usurier.

Le bijou était splendide et digne de figurer pour le moins dans la parure d'une reine mauresque. C'était une broche de forme scorpion : le corps était une émeraude traversée d'un fil d'or, et la tête un gros diamant avec des yeux de rubis.

Le juif qui était connaisseur, regarda avec des yeux d'envie le magnifique joyau et offrit mille douros au pauvre homme. Celui-ci ne voulut accepter que cinq cents douros remboursables à six mois, moyennant un intérêt israélite, bien entendu. On signa des billets, et l'usurier caressait le secret espoir que le possesseur de la merveille viendrait lui demander un nouveau prêt, et que, les intérêts aidant, le prêteur d'argent se trouverait bientôt propriétaire du bijou précieux.

Mais, grâce à ce petit capital, les affaires du colporteur prospérèrent, si bien qu'à la fin du délai désigné il put retirer le bijou qu'il enveloppa dans le même papier et le reporta aussitôt à Frère Gomez.

Celui-ci le prit, le posa sur le rebord de la fenêtre et lui dit en le bénissant :

— Petite bête du bon Dieu, suis ton chemin.

Et le scorpion se mit à grimper tranquillement le long du mur.

Ricardo PALMA.

(*L'Alm. canadien du centenaire de S. F.*)

Dragut l'invincible

Le jeune Turc Dragut n'avait guère plus de quinze ans, lorsque sa haine contre les chrétiens le poussa à s'engager sur le navire que commandait le corsaire Hafiz, en qualité de domestique. Mais Dragut était orgueilleux ; il ne savait pas obéir, et un mois après son départ il était en mauvais termes avec son capitaine.

Un matin, sur l'ordre du farouche Hafiz, il fut amené au pied du grand mât et dépouillé d'une partie de ses vêtements.

— A genoux ! lui dit le corsaire, et demande pardon pendant qu'il en est temps encore, ou sinon, malheur à toi !

— Je ne m'agenouille même pas devant Dieu ! répondit Dragut, sur un ton de sourde colère.

— Prends garde ! reprit Hafiz, j'en ai maté de plus forts que toi !

L'équipage se taisait, et quelques marins frissonnaient.

Tous ces hommes, qu'avait domptés Hafiz, regardaient stupéfaits l'audacieux qui osait lui tenir tête.

— Ton orgueil te perdra ! dit le corsaire, je t'ai pris comme domestique et tu as tort de l'oublier !

— Je suis matelot ! ..

— Tu es ce que je veux ! entends-tu ? .. Qui donc commande ici ? ..

— C'est vous ! .. pour l'instant ! .. mais cela peut changer ! ..

— Misérable ! ..

— Il y a des navires ennemis dans ces parages, et un mauvais coup est vite attrapé ! ..

— Qu'en sais-tu ? .. Je ne crains pas les serviteurs du Christ, et quant à toi, je t'apprendrai à tenir ta langue ! .. Qu'on lui donne vingt coups d'étrivière ! ..

Un matelot s'approcha pour exécuter cet ordre, mais au même moment la vigie, en observation dans la mâture, cria :

— Navire en vue !

L'effet de ces paroles fut prodigieux.

— Tout le monde à son poste ! dit le capitaine, attachez Dragut au grand mât, l'exécution n'est que partie remise !

Le navire signalé s'avavançait, toutes voiles dehors, et ses intentions étaient claires ; il allait donner la chasse au corsaire.

— Le vent est pour lui ! grogna Hafiz, le mieux est de l'attendre, et lorsqu'il sera à bonne portée, je démasquerai ma batterie.

Le raisonnement était bon, mais le bâtiment de guerre flaira le piège et, à longue distance, il tira un coup à boulet.

Ce coup fut fatal au capitaine, qui, frappé en plein corps s'effondra à l'arrière.

— Malédiction ! cria-t-il.

Et il expira.

Il y eut, sur la navire, un moment de stupeur dont profita l'assaillant pour diminuer sa distance.

La manœuvre du corsaire s'était arrêtée et sa capture semblait certaine.

A ce moment, une voix de commandement vibra dans le silence.

— A vous, les gabiers ! .. Lofez ! .. Lofez un peu ! ..

Instinctivement les marins exécutèrent l'ordre, et l'ennemi, trompé sur leurs intentions, présenta son flanc.

— A bâbord ! .. Chargez ! .. reprit la voix qui venait du grand mât.

On obéit.

Un instant passa, puis Dragut, un éclair dans les yeux, commanda.

— Feu ! ..

Le vaisseau fut touché en plusieurs endroits, et sans lui laisser le temps de riposter, la voix impérieuse cria :

— Pare à virer !

Ce fut admirable ! le bâtiment prit les amures à tribord, et lorsque l'adversaire tira, il glissait sur les flots dans une direction opposée.

— Nous avons un maître ! déclara Ysouf, le timonier, notre ancien capitaine n'aurait pas fait mieux.

Le corsaire filait maintenant, vent arrière, et se perdait dans l'éloignement.

— Sauvés ! dit quelqu'un.

Les hommes se regardèrent, et Ysouf dit :

— Bravo ! Dragut.

Alors ce fut comme une trainée de poudre ; les acclamations éclatèrent de toutes parts !

— Il a manœuvré comme un ancien !

— C'est un chef !

— Vive Dragut !

— Vive notre capitaine !

— Déliez-le !

Aussi impassible à l'heure du triomphe qu'il l'avait été devant la danger, le jeune homme fit signe qu'il voulait parler.

Les marins, acquis d'avance à sa cause, se rangèrent autour de lui.

— Mes amis, dit Dragut, votre confiance m'honore et je serai fier de vous commander ! Ayez foi en moi ! .. Je vous conduirai à la fortune et à la gloire.

De formidables acclamations accueillirent ces paroles, et Dragut, devenu corsaire, Dragut le domestique, prit son commandement.

*

* *

Il se montra d'abord prudent, n'attaquant qu'après mûre réflexion des navires de faible tonnage, mais bientôt sa nature impétueuse reprit le dessus, et il entra en lutte avec l'Italie.

Il avait fait rendre les derniers honneurs à Hafiz, et cette conduite envers l'homme qui

l'avait traité en révolté lui assurait toutes les sympathies.

— Son orgueil le perdra ! murmurait Ysouf, et c'est grand dommage, car nous ne pourrions souhaiter un meilleur chef !

Cependant, Dragut étendait de plus en plus le champ de ses opérations, et jamais, au dire de tous, le navire n'avait manœuvré avec une dextérité semblable ; il obéissait, comme un coursier docile à la voix du maître en qui les matelots avaient une confiance aveugle.

L'audace du corsaire croissait, et il s'attaqua au royaume de Naples. Une nuit, il débarqua sur la rive et détruisa un village. Le coup réussit et il le renouvela. Dès que l'aube paraissait, il reprenait la mer, gagnait le large et demeurait introuvable.

— Son orgueil le perdra ! répétait Ysouf.

Mais l'équipage le croyait invincible, et il l'eût suivi jusqu'au bout du monde.

A la longue, pourtant, les dévastations du pirate émurent les Napolitains ; ils demandèrent le concours des Génois, et une véritable chasse fut organisée.

— Ils ne m'auront pas ! disait Dragut d'un ton de défi.

Et son bateau, bondissant sur les vagues, avait l'air d'un vaisseau fantôme.

— Quel marin ! songeaient ses hommes.

Et Ysouf n'osait plus rien dire.

La côte de Naples étant surveillée, Dragut fondit sur la Calabre et se heurta au capitaine André Doria, en qui il trouva un rude adversaire. Poursuivi par un navire plus puissant que le sien, il dut chercher un refuge dans une anse de l'île Zerbi, où Doria s'empressa de le bloquer.

— Il est prit, songea Ysouf ! mais il garda sa réflexion pour lui.

Or, Dragut n'était pas pris !

En pleine nuit, pendant un orage, bravant le vent du large et les flots déchaînés, il força la passe et gagna la pleine mer.

*

* *

Cette fois, son orgueil ne connut plus de bornes ! Au lieu de remercier le ciel, dont il n'était que l'instrument, il se crut invincible et alla offrir ses services au sultan.

— Prends garde ! dit pour la dernière fois Ysouf, le Dieu des chrétiens est puissant ! Tu le lasseras !

Mais Dragut le fit taire et haussa les épaules.

Or, les Turcs venaient de mettre le siège devant Malte, et le renom de Dragut était parvenu jusqu'au sultan. Il lui fit donner quinze galères et le nomma amiral. Dragut eut un habit brodé d'or et une épée au côté.

— Son ambition le perdra ! soupira encore le vieux Ysouf.

Et cette fois il avait raison.

Le siège de Malte devait lui être fatal.

Un matin de l'an 1565, comme il tentait une manœuvre audacieuse, un boulet l'atteignit, à son poste de commandement, et il tomba pour ne plus se relever.

C'est ainsi que mourut "Dragut l'invincible", victime de son orgueil et de son impiété.

LÉON LAMBRY.

Amis Canadiens Français

LISEZ

ET FAITES LIRE

"L'Action Catholique"

le vrai journal de famille et le meilleur médium de publicité, le mieux renseigné au point de vue catholique.

VOIX D'OUTRE-TOMBE :

"Vous m'avez dressé un tombeau somptueux et vous avez célébré de pompeuses funérailles. Mais je vous demande pour ma pauvre âme des secours plus utiles, les larmes et les prières qui partent du cœur, l'offrande du divin sacrifice qui purifie et qui rachète. Nous ne connaissons plus la vanité et ses calculs ; mais nous souffrons, et il dépend de vous d'abrèger cette épreuve."

Mgr BESSON.

OBLIGATIONS

Pour l'impression de vos



Certificats

Actions

Obligations

(Débentures)

Adressez-vous à

L'ACTION SOCIALE LTÉE

QUÉBEC

← CHRONIQUE LITTÉRAIRE →

“DISCOURS RELIGIEUX ET PATRIOTIQUES”

PAR S. G. MGR PAUL-EUGÈNE ROY

IL faut blâmer, vraiment, les éditeurs anonymes des discours de Mgr Paul-Eugène Roy ; ils ont été trop modestes de les présenter au public sous ce titre.

Il en pleut chez nous des recueils de discours. Il y a même de larges tomes de discours de la Saint-Jean-Baptiste, tous religieux et patriotiques. Seulement les paroles de Mgr Roy sont d'une autre coulée. Et il importait que le public indifférent ne pût s'y tromper.

Un professeur de Louvain appelé à publier un volume des discours du cardinal Mercier l'intitula avec intelligence : “ *Le christianisme dans la vie moderne* ”, pages choisies de S. E. le cardinal Mercier.

Il y a encore quelque marge, je le veux bien, entre la pensée du cardinal Mercier, un maître entre les maîtres, et celle de Mgr Roy. Cependant, ce dernier, fut, chez nous, un maître entre nos maîtres, un évêque parmi nos évêques. Sa vie représente l'un des beaux moments de l'histoire de notre Église canadienne. Nous eûmes, dans cette histoire des sommets : Mgr de Laval, Mgr Briand, Mgr Plessis, Mgr Bourget, Mgr Laffèche, Mgr Langevin. Il semble que sans témérité on peut inscrire Mgr Paul-Eugène Roy sur le même rang que ces vigoureux athlètes de la foi catholique et de la civilisation française. Et le recul nécessaire jettera probablement, un jour, une ardente lumière sur la figure du grand disparu. On pourra mesurer plus étroitement alors l'ombre bienfaisante et large projetée par sa haute taille sur toute une période de notre histoire et le nombre de ceux qui travaillèrent heureusement dans cette ombre pour leur foi et leur race, et la multitude des biens répandus sur la nation canadienne-française et que celle-ci n'aurait jamais possédés sans cette ombre immense et généreuse.

N'eut-il pas été plus habile — comme appel aux lecteurs —, plus équitable pour la pensée si substantielle de Mgr Roy, de présenter ses pages choisies sous une rubrique pleine de sens et de justesse, dans un ordre logique plutôt que chronologique ?

Il y eut fallu plus de peines, je pense. Mais encore ?

Ainsi, et on pouvait peut-être trouver mieux à la réflexion, on nous eut donné un volume intitulé bravement : “ *Action sociale, catholique et française* ”, pages choisies de Mgr Paul-Eugène Roy.

Sous la mention *action catholique*, on pouvait ranger les pages sur l'Eucharistie ; la défense et les remparts de notre foi : Que votre règne arrive. Et dans une subdivision de ce livre, ce qui concerne particulièrement l'Église : un pape, Léon XIII ; un évêque, Mgr Blais ; un saint, Vincent Ferrier ; un apôtre, Louis Veillot ; la maison de Dieu et de l'évêque, la cathédrale ; un territoire de l'Église, l'Ouest canadien, etc.

Au livre de l'*action sociale*, trouvait place naturellement les conférences sur l'Action Sociale Catholique ; sur la Tempérance ; sur l'Église et les ouvriers.

Un dernier livre de ce volume aurait groupé au titre d'*action française* les paroles prononcées à la Société du Parler français, au Congrès de la langue française, à l'Université Laval, à l'occasion de la remise des médailles commémoratives aux anciennes familles canadiennes-françaises qui occupent depuis deux siècles la terre ancestrale, etc.

Enfin, sinon cela, quelque chose de ce genre, qui eût attiré le lecteur demi-sérieux et favorisé une large diffusion des enseignements de celui que nous avons trop tôt perdu.

*

**

Mgr Roy était orateur ; l'un des mieux doués et plus puissants que nous ayons eu. Il détes-

tait, cependant, parler pour ne rien dire, — sentiment qui n'est pas commun à tous les orateurs doués. Et c'est avec la plus grande vérité que les éditeurs nous disent à la préface : “ L'éloquence de Mgr Roy, alors même qu'elle paraissait jaillir de l'improvisation calme ou ardente, avait toujours sa source dans une méditation laborieuse et patiente du sujet. Le plus souvent, et jusqu'aux dernières années de sa vie, l'orateur ou le prédicateur avait écrit le texte de son discours ; toujours il avait jeté sur le papier un plan méthodique, précis, jalonné de toutes les idées principales qui devaient être développées, et où l'expression forte, l'antithèse vigoureuse, l'image pittoresque et nécessaire étaient consignées . . . ”

Aussi bien, on le relit avec un plaisir renouvelé. Et la fermeté de sa pensée rappelle encore les accents si fermes de sa diction.

Ce n'est pas, toutefois, qu'il ne sache allier à la concision énergique une grâce piquante. Voyez l'allocution à la jeunesse catholique canadienne-française sur l'*Action Sociale Catholique*. Quelle délicieuse ironie ! On dirait le tour de Jules Lemaître.

Dans un autre genre, le discours sur la noblesse de la charrue forme certainement une page d'anthologie.

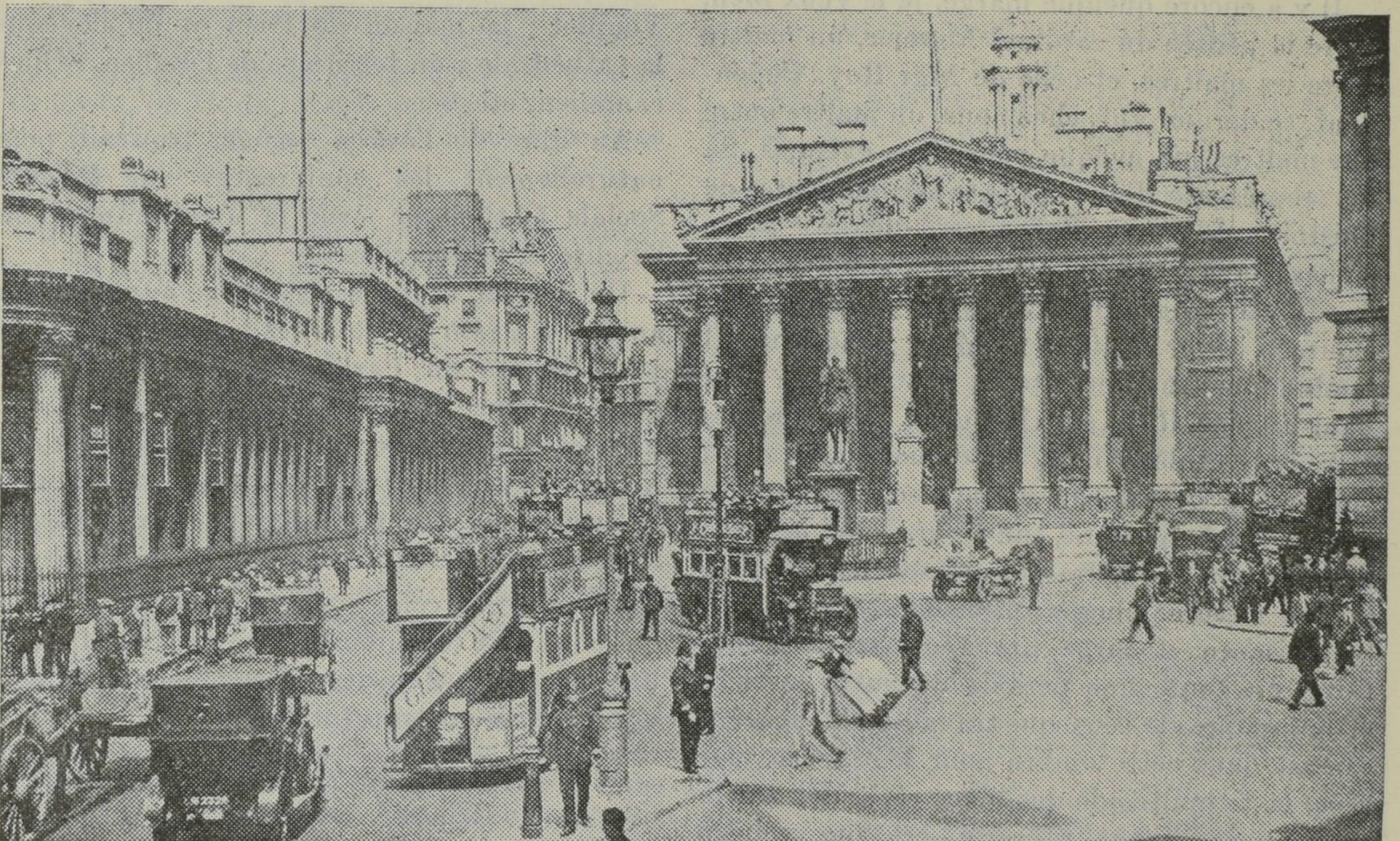
L'autre jour, M. Henry Bordeaux, ayant à faire l'éloge de Maurice Barrès et à montrer les répercussions de sa vie et de son œuvre sur toute une époque, reprenait un mot du dix-septième siècle et parlait d'*homme-abreuvoir*.

Chez nous, ce mot s'applique justement à Mgr Paul-Eugène Roy. Car on ne le fréquentera pas en vain. La foi et le patriotisme y trouveront à s'abreuver largement. L'intelligence et le caractère y puiseront les ressources qui permettent les longues montées vers les cimes.

Il faut donc remercier qui nous a fourni l'occasion de reprendre et d'étudier plus à fond la pensée de ce grand évêque, tout en regrettant qu'un peu plus de loisirs, probablement, n'aient donné aux éditeurs l'idée d'une présentation plus habile et mieux élaborée.

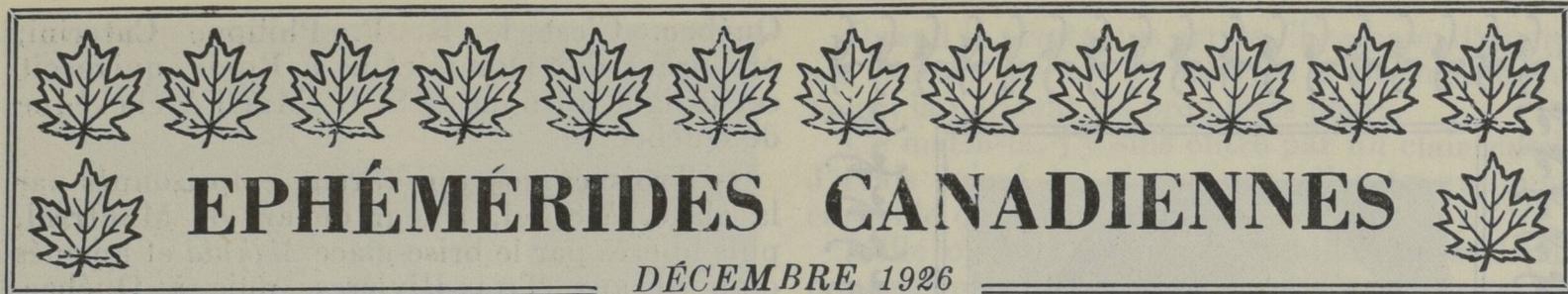
Ferdinand BÉLANGER.

Les Discours Religieux et Patriotiques sont en vente au Secrétariat des Oeuvres, 105 rue Ste Anne, Québec. Prix: 0.75.



ÉDIFICE DE LA BANQUE D'ANGLETERRE A LONDRES

Cette banque a été fondée en 1694.



EPHÉMÉRIDES CANADIENNES

DÉCEMBRE 1926

1 — Le R. P. Arsène Roy, du Couvent des Dominicains de Québec, est élu Prieur du Couvent du même Ordre, à Ottawa.

— Aux élections qui ont eu lieu aujourd'hui dans la Province d'Ontario, le gouvernement conservateur de M. Ferguson est maintenu au pouvoir par une forte majorité. Six Canadiens français, dont quatre libéraux et deux conservateurs, sont au nombre des élus.

4 — Il paraît assuré que le Pacifique Canadien va entreprendre bientôt la prolongation de son réseau dans la région du Lac Saint-Jean et de Chicoutimi.

5 — Deux puissants remorqueurs parviennent à descendre l'épave du *Montréal* de Sorel à Québec, mais elle sombre sur les batures de Lauzon. On ne peut la rendre à l'Anse Gilmour, où c'était l'intention des propriétaires de la faire échouer.

6 — L'hon. Alexandre Taschereau, premier ministre de la Province de Québec, arrive à Québec de retour d'un voyage de quelques semaines en Europe. Ses partisans lui font une chaleureuse réception.

— Le *Progrès du Saguenay*, journal bihebdomadaire de Chicoutimi, annonce qu'il paraîtra tous les jours à partir du 1er février 1927.

8 — Le T. H. M. Mackenzie King, premier ministre du Canada, et l'hon. M. Lapointe, ministre de la Justice, arrivent à Ottawa, de retour d'Angleterre où ils ont pris part à la dernière conférence impériale.

9 — A Montréal décède le R. Père J.-S. Garant, C.S.S.R., à l'âge de 48 ans.

— A Ottawa, à l'ouverture de la session fédérale, l'hon. Rodolphe Lemieux est réélu président de la Chambre des Communes.

— M. Thomas-Louis Bergeron, avocat, maire de Roberval et président de la Chambre de Commerce du Lac St-Jean, donne une conférence aux membres de la Chambre de Commerce de Québec. Il défend la compagnie Duke-Price, qui a inondé une partie des plus belles terres du Lac St-Jean, et déclare que ce qui se passe actuellement dans cette région est en somme un bienfait pour tous ses habitants.

10 — C'est cet après-midi qu'a lieu l'ouverture officielle de la première session du seizième parlement canadien. S. Ex. Lord Willingdon, gouverneur général du Canada, y prononce le discours du Trône. Son Excellence nous

apprend que Son Altesse Royale le Prince de Galles a accepté l'invitation de visiter le Canada en 1927 à l'occasion du soixantième anniversaire de la Confédération.

12 — La Ligue de l'Action Française de Montréal célèbre le dixième anniversaire de sa fondation.

— A l'église Notre-Dame de Montréal, ont lieu de belles démonstrations religieuses en l'honneur du Bienheureux André Grasset de Saint-Sauveur, martyr canadien, et des huit Bienheureux Sulpiciens béatifiés le 17 octobre dernier.

13 — On annonce que l'École Apostolique Notre-Dame vient d'acheter les immeubles de l'Hôtel-Dieu de Lévis. Les Sœurs Hospitalières qui dirigent cette dernière institution commenceront dès le printemps prochain la construction d'un nouvel hôpital sur le terrain qu'elles possèdent près des propriétés du Collège de Lévis, sur l'Avenue Mont-Marie.

— Les RR. Frères des Écoles Chrétiennes acceptent la direction de l'Œuvre du Refuge Don Bosco à la demande de S. G. Mgr l'Archevêque de Québec.

14 — Huit jeunes gens canadiens-français accompagnés des RR. Pères Joseph Lalande et Maurice Beaulieu, de la Société de Jésus, s'embarquent pour Rome, où ils vont représenter notre pays, aux grandes fêtes commémorant l'année aloysienne.

— Leurs Excellences le Vicomte Willingdon, gouverneur général du Canada, et Lady Willingdon, arrivent à Québec, où ils passeront quelques jours.

15 — On apprend que Mgr Alfred-Edmond Burke, qui fut le fondateur de la "Catholic Church Extension Society", au Canada, et longtemps directeur du journal *Catholic Register*, à Toronto, vient de mourir, à Rome, où il séjournait depuis quelques années. Il était originaire de l'Île du Prince-Édouard.

16 — La Commission des écoles publiques de Windsor, Ontario, décide que le parler français fera dorénavant partie de l'enseignement régulier, dans les classes de son ressort, pour peu que le Premier ministre Ferguson n'y fasse point objection.

18 — Le gouvernement du Canada fait les nominations suivantes : MM. Donat Raymond, de Montréal, l'hon. G.-P. Graham, et M. W. H. McGuire, de Toronto, sont faits sénateurs,



L'HON. W.-D. ROSS,
le nouveau lieutenant-gouverneur
de l'Ontario.

et M. W.-D. Ross, de Toronto, est nommé lieutenant-gouverneur de l'Ontario.

20 — On mande de Saskatoon, que les Frères des Écoles Chrétiennes, à la demande de S. G. Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert, doivent établir à Saskatoon même un collège catholique pour les jeunes Ruthènes, que l'on veut soustraire à l'atmosphère protestante.

— On apprend que S. G. Mgr R.-M. Rouleau, O.P., archevêque de Québec, est nommé par décret de la S. Congrégation de la Propagande, président du Conseil central de l'Union Missionnaire du Clergé au Canada. S. G. Mgr Rouleau, succède en cette qualité, au regretté cardinal Bégin.

— M. l'abbé Joseph-Alphonse d'Auteuil, ancien curé de St-André de Kamouraska et curé-fondateur de St-Alphonse de Thetford, décède à l'Hospice de Lévis à l'âge de 82 ans et deux mois.

22 — La population de Québec reçoit la visite des pèlerins de la "Survivance française" de l'Ouest canadien. Les pèlerins sont au nombre de 250.

23 — Au consistoire public tenu aujourd'hui à Rome, S. S. le Pape Pie XI décerne le pallium à S. G. Mgr Rouleau, O.P., archevêque de

Québec. C'est le R. P. Philippe Caterini, procureur des Dominicains à Rome, qui reçoit cet insigne au nom de S. G. Mgr l'Archevêque de Québec.

— Trois cargos qui furent emprisonnés par la glace, à Sorel, à leur départ de Montréal, puis libérés par le brise-glace *Mikula* et amenés d'abord aux Trois-Rivières, puis à Québec, quittent notre port en route pour la haute mer, et convoyés par deux brise-glace.

— Le cabinet fédéral du Canada vient d'étudier et d'approuver un premier traité du Canada avec une puissance étrangère, sous l'empire du nouveau status d'autonomie économique reconnu aux Dominions britanniques. C'est une entente commerciale avec la Tchéco-Slovaquie, et elle sera appliquée à compter du 1^{er} janvier 1927.

— Les cinq juges de la Cour d'Appel de Toronto renvoient l'appel des écoles séparées de l'Ontario. Il ressort de ce jugement que les écoles séparées de la province sœur n'ont pas le droit de participer aux octrois en argent du Gouvernement et qu'elles ne sont pas exemptées de payer les taxes nécessaires au maintien des "High Schools". Les catholiques vont porter ce jugement en appel devant le Conseil Privé.

24 — A Québec décède à l'âge de 85 ans et trois mois, le Colonel Charles-Edmond Rouleau, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, chevalier de l'Ordre de Pie IX, fondateur et commandant du corps des Zouaves canadiens. Feu le colonel Rouleau était un ancien zouave pontifical.

26 — A Ottawa décède M. le chanoine Jean-Antoine Plantin à l'âge de 77 ans. Feu le chanoine Plantin était français d'origine mais il était au Canada depuis l'année 1874.

— M. le Dr Jules Dorion, commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, chevalier de l'Ordre de Saint-Silvestre, directeur de *L'Action Catholique*, succède à feu le colonel Rouleau comme commandant du corps des Zouaves canadiens.

— M. le Dr A. Leclerc, de Québec, est nommé Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

27 — D'après des chiffres fournis à la Commission Scolaire de Québec, le nombre des élèves qui fréquentent actuellement les écoles de cette Commission est de 17,797.

28 — On annonce la mort de MM. les abbés T.-J. Allard, ancien curé de Montebello, au diocèse d'Ottawa, à l'âge de 77 ans, Alexandre Archambault, professeur au Séminaire de Philosophie de St-Sulpice à Montréal, à l'âge de 52 ans, et du R. P. Ignace Langlais, religieux de Ste-Croix, décédé à la Côte-des-Neiges, Montréal, à l'âge de 86 ans et trois mois.



FEU LE COLONEL C.-E. ROULEAU,
commandant du corps des Zouaves canadiens.

— Au cours du mois de novembre dernier, l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques (U. R. S. S.) de Russie, si l'on en croit son agent à Montréal, aurait placé, au Canada, pour \$300,000 de commandes d'instruments aratoires. Et elle se dispose à en donner de nouvelles.

30 — Le Bureau fédéral de la Statistique, à Ottawa, publie le tableau de la natalité, au Canada, pour le mois de juin dernier. La province de Québec y obtient, d'emblée, la palme, avec 6,751 naissances, sur les 18,889 enregistrées dans l'ensemble des neuf provinces canadiennes.

Une fleur du Colisée

Depuis quelques jours, je n'avais pas vu le Colisée ; depuis quelques jours, le printemps est venu à tire d'aile.

Quand le printemps arrive, il se pose d'abord au Colisée. Là où le martyr a premièrement fleuri, là naissent les premières fleurs.

Ce matin-là, j'y suis entré par un clair soleil. J'avais laissé la pierre nue, j'ai trouvé une corbeille de verdure embaumée.

Mille oiseaux chantaient, mille fleurs s'épanouissaient ; fleurs d'or, fleurs d'azur, fleurs de pourpre.

Quel hosanna disaient les oiseaux ! Quels parfums répandaient les fleurs ! que le soleil était doux ! que mon cœur était joyeux !

Un oiseau chantait sur la Croix. Au pied de la Croix, je vis une marguerite blanche tachetée de rouge.

Il y avait des violettes à l'entrée de ces gueules d'enfer par où s'élançaient les tigres et les lions.

J'eus une pensée ou plutôt une vision qui enivra mon âme. Je regardais au pied de la loge de César :

Au milieu d'une touffe d'herbe vigoureuse, j'y voyais briller comme une goutte de sang.

Et près de cette touffe d'herbe, je croyais voir un homme étendu, nu, pâle, blessé à mort.

Il me regardait ; ses lèvres blanchissantes s'entr'ouvraient pour un sourire qui n'a point la vie.

Et sur son visage, je retrouvais à la fois les traits de mon père, et ceux de mon frère et ceux de nos enfants.

Il me disait : " J'ai été amené captif du fond des Gaules, pour être livré aux bêtes et au peuple romain.

" La Clémence du Christ m'a visité dans ma prison : il m'a envoyé son Pontife ; j'ai reçu le baptême.

" César m'a offert la vie si je voulais abjurer le Christ ; préférant le don du Christ, j'ai choisi de mourir.

" Je suis mort pour le Christ, je suis mort pour le Christ ! Que le Christ soit béni, Qu'il règne à jamais !

" J'ai laissé des fils dans ma pauvre cabane des Gaules. O Christ ! que ton baptême descende sur eux !

" O Christ, je suis mort pour toi. O Christ ! que ta foi ne s'éteigne pas dans la race de tes martyrs ! "

Et ce corps, ou cette forme, comme un reflet de lumière qui se déplace, monta vers la loge de César et disparut.

Il ne resta que la touffe d'herbe, au milieu de laquelle brillait cette chose qui semblait une goutte de sang.

Je m'approchai pour baiser la place où était tombé le martyr amené des Gaules, aux pieds de César.

Ce que j'avais vu comme une goutte de sang était une fleur de l'herbe ; je l'emportai sur mon cœur.

Pierre, fils de mon frère, cette fleur est pour toi.

Louis VEUILLOT.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LE FAUX CROUP

VOICI une maladie qui est fausse, ainsi que l'indique son nom, mais qui, malgré cette fausseté réelle, n'en cause pas moins beaucoup d'effroi aux jeunes parents encore inexpérimentés. Et il faut avouer qu'il y a de quoi.

* * *

L'enfant a été la veille légèrement indisposé ; il était un peu fiévreux, rechigneux, enchifrené, et même avec une légère toux ; mais les " petits soins " ordinaires ont eu raison de tout cela. Il s'est couché à peu près comme d'habitude, et n'a pas tardé à s'endormir d'un sommeil paisible qui a enlevé aux jeunes parents toute appréhension. Et voilà que tout à coup, au milieu du silence de la nuit, éclate le drame : Les parents sont réveillés en sursaut par une toux particulière, rauque, aboyante, qui imite à s'y méprendre le cri d'un chien. La figure du petit est angoissée ; il s'agite dans les bras qui le retiennent, se tord et glisse ici et là ; la respiration est sifflante, il cherche de l'air.

* * *

Que faut-il de plus pour alarmer les parents ?

Ce qu'ils ont pris hier pour une affection bénigne était de la diphtérie, et leur enfant est actuellement suffoqué par le croup ! Ils s'affolent, se font des reproches amers, appellent en hâte le médecin.

Celui-ci, s'il a de l'expérience, a vite fait de découvrir la nature réelle du mal ; il prescrit des enveloppements chauds de la gorge ; et voilà que la crise s'amende ; l'air angoissé du petit malade disparaît rapidement pour faire place à une quiétude visible, et bientôt il reprend son paisible sommeil si bruyamment interrompu.

Les parents s'empresent autour du médecin : Cela va-t-il reprendre, docteur ? — Ce n'est pas

problabe ; mais si par hasard cela arrivait, vous n'auriez qu'à faire de nouveau ce que vous m'avez vu faire, et le résultat sera le même.

* * *

On vient d'assister à une attaque de faux croup, avec toute sa bruyante mise en scène.

Mais d'où vient le faux croup ? Qui l'occasionne ?

Tous ceux qui ont eu un rhume de cerveau un peu fort, — et qui n'en a pas eu ? — ont éprouvé ce malaise particulier qui les éveille au milieu de la nuit, parce que leur langue paraît se racornir sur un palais et une gorge desséchés.

Le nez bouché par le gonflement des muqueuses, ne laissant plus passer d'air, le pauvre enchifrené a dû ouvrir la bouche pour respirer, avec le résultat que le courant d'air continu a réduit la bouche et la gorge à cet état.

Ce petit exemple est le meilleur qu'on puisse apporter pour expliquer le mécanisme du faux croup.

La muqueuse du larynx, pas plus que celle de la bouche, de la langue ou de la gorge, ne se dessèche impunément. La légère indisposition de la veille chez l'enfant, s'accompagnait d'un peu de laryngite ; sous l'influence du sommeil prolongé, la muqueuse de l'arrière gorge, celle du larynx, et celle des cordes vocales, se sont desséchées ; et lorsque cette siccité a atteint un certain degré, la respiration s'est soudain faite difficile, l'enfant s'est éveillé avec la sensation d'être étouffé, et il s'est mis à tousser sur le ton qui a mis toute la maison en émoi.

Il faut donc savoir ce que c'est que le faux croup.

Mais le sachant, il ne faut pas non plus négliger la précaution élémentaire d'examiner,

ou de faire examiner la gorge d'un enfant chaque fois qu'on y soupçonne la moindre inflammation, ou même chaque fois que l'enfant fait ce qu'on appelle un bouillon de fièvre ; car la gorge, qui nourrit toujours des colonies de microbes variés, est une des grandes portes d'entrée de la maladie.

Chaque fois surtout qu'on y voit des taches blanches, il faut recourir au médecin pour qu'il en reconnaisse la nature exacte ; car s'il est bon de ne pas s'alarmer inutilement, il est encore mieux de ne pas s'endormir dans une fausse sécurité. Il est certes beaucoup plus pratique d'appeler le médecin pour une affection légère, que de l'appeler trop tard pour une affection grave.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les maladies de l'enfance

RACHITISME

Le rachitisme n'est pas une maladie due à une cause toujours identique, c'est ce que l'on appelle en médecine un syndrome, c'est-à-dire l'aboutissant de causes nombreuses qui toutes agissent en troublant gravement le développement de l'enfant. Ce n'est pas seulement une *maladie des os*, comme on le croit souvent, c'est une maladie générale qui atteint à la fois les os, les ganglions lymphatiques, le système musculaire, le sang.

Elle tuméfie les ganglions, elle altère le système musculaire (les muscles sont mous, atrophiés, pâles et flasques), elle diminue le nombre des globules rouges et la quantité d'hémoglobine (anémie), enfin elle ramollit les os qu'elle déforme d'une façon souvent définitive.

SES CAUSES

Toutes les infections ou intoxications chroniques qui atteignent le jeune enfant durant les premières années de la vie peuvent provoquer le rachitisme. C'est généralement entre trois mois et deux ans que le rachitisme fait son apparition.

Il est très rarement congénital, c'est-à-dire existant à la naissance. Il est quelquefois tardif et peut se montrer chez les grands enfants et même durant l'adolescence. La scoliose, le *genu valgum*, le pied plat ont été rattachés au rachitisme tardif ; mais on peut dire que, d'une façon générale, si à deux ans l'enfant ne

présente aucun symptôme de rachitisme, il a de grandes chances d'y échapper.

Cette prédilection du rachitisme pour les deux premières années de la vie s'explique par ce fait qu'à cet âge l'accroissement du système osseux est particulièrement rapide, et l'activité médullaire (moelle des os) très intense.

A l'époque de la puberté, le système osseux subit à nouveau une prodigieuse poussée de croissance qui explique la réapparition du rachitisme.

De toutes les causes capables de produire le rachitisme, il en est une qui prime toutes les autres, ce sont les troubles digestifs.

L'allaitement au biberon mal réglé, voilà un des facteurs essentiels du rachitisme, parce qu'il entraîne rapidement des troubles digestifs chroniques (diarrhée surtout).

Le lait pur donné trop tôt, en trop grande quantité, à de trop fréquents intervalles, le sevrage intempestif ; l'administration de bouillies trop épaisses, de panades, de soupes, d'aliments grossiers sont autant de causes du rachitisme. Ce rachitisme d'origine digestive produit bien vite ce "gros ventre" étalé et flasque qui inquiète à juste titre les mères.

On n'a jamais observé de rachitisme chez l'enfant nourri correctement au sein et dont la mère est bien portante, voilà une des multiples raisons pour lesquelles le médecin conseille si ardemment l'allaitement maternel.

L'infection trépanémique du sang, la tuberculose, les pyodermites chroniques (abcès sous-cutanés multiples, de reproduction incessante) les broncho-pneumonies prolongées sont également des causes fréquentes.

Un os rachitique est un os tuméfié gorgé de sang ; le périoste est épaissi, riche en vaisseaux sanguins ; le tissu spongieux de la moelle des os est rempli par un tissu rougeâtre ; de plus, l'os est plus léger qu'à l'état normal, car il s'est décalcifié, et ceci explique la facilité des fractures chez les rachitiques.

COMMENT IL SE MANIFESTE

Le retard de l'éruption dentaire et le retard de la marche attirent en premier lieu l'attention. Au lieu de sortir vers six mois, l'incisive inférieure médiane ne fait son apparition qu'au commencement ou au milieu de la seconde année. A un an et demi et même deux ans quelquefois, l'enfant n'arrive pas encore à se tenir debout ; il s'effondre.

L'ordre d'apparition des dents est souvent modifié, elles chevauchent les unes sur les autres, la voûte palatine, au lieu d'être régulièrement arquée, devient ogivale ; le maxillaire inférieur est lui-même déformé et il peut en résulter du prognathisme. Cette implantation vicieuse des dents, résultant d'un vice de con

formation du maxillaire, peut avoir plus tard des conséquences fâcheuses sur la mastication.

Contrairement à ce que l'on croyait autrefois, si la voûte palatine est ogivale, ce n'est pas parce qu'il existe des végétations adénoïdes, c'est parce que le rachitisme a marqué son empreinte sur les os de la face comme partout ailleurs. Les végétations adénoïdes, augmentation de volume des ganglions lymphatiques du rhinopharynx, font partie, d'ailleurs, du syndrome rachitique.

Si le rachitisme a débuté précocement, le crâne est alors pris en premier. Il présente des zones d'amincissement et de ramollissement voisinant avec un épaissement des bosses frontales et pariétales.

Les fontanelles se ferment plus tard et ne s'ossifient que vers deux ans ; les bords des sutures sont ramollis.

Les déformations rachitiques sont bien marquées au niveau du *tronc* : la colonne vertébrale présente une convexité postérieure exagérée (cyphose) ; la lordose et la scoliose s'observent à un âge plus avancé.

Le thorax est rétréci à sa partie supérieure, évasé à sa partie inférieure, aplati latéralement en même temps que le sternum est projeté en avant (poitrine de poulet). Au point de jonction des côtes et du cartilage costal on observe un gonflement analogue à celui qui existe sur les membres et qui dessine une ligne oblique connue sous le nom de *chapelet costal rachitique*.

Les déformations du bassin chez la fillette (bassin rétréci) sont plutôt tardives et quelquefois persistantes ; leur gravité est grande pour l'avenir de la future mère.

Les déformations des *membres* sont souvent considérables et attirent d'abord l'attention de la famille. Les épiphyses sont tuméfiées (nouures, membres noués), principalement le poignet et le cou-de-pied. Les membres supérieurs et inférieurs surtout peuvent être déformés : fémurs en parenthèse, tibias incurvés latéralement.

Les muscles sont extrêmement atrophiés, le ventre est gros, mou, flasque, étalé latéralement, la tête grosse ; tous ces symptômes donnent à l'enfant une physionomie très particulière immédiatement reconnaissable. Le fonctionnement de l'appareil digestif est le plus souvent défectueux, (constipation, diarrhée, etc.) ; l'enfant est silencieux pâle, apathique ; il a perdu sa vivacité et son entrain, on sent qu'il souffre ; il ne marche pas.

Vers quatre ans, le rachitisme cesse en général de progresser. Pour peu que l'enfant ait été soumis à une hygiène convenable, les os cessent de se ramollir et se consolident peu à peu. On est même surpris de voir se redresser des déformations que l'on pouvait craindre définitives.

Les enfants extrêmement déformés que n'a pu améliorer un traitement médical même bien conduit sont justiciables de la chirurgie vers cinq à six ans, c'est-à-dire à un âge où l'on est sûr que la période active du rachitisme est terminée.

On essaye alors par des ostéotomies cunéiformes de redresser l'axe du membre.

LE TRAITEMENT MÉDICAL

Le traitement médical du rachitisme doit viser d'abord les causes qui lui ont donné naissance : alimentation défectueuse, mauvaises conditions hygiéniques. Il faut recommander aux parents de faire vivre l'enfant le plus possible à l'air et au soleil, car le rachitisme est trop souvent la maladie des taudis obscurs.

L'air, la lumière, le soleil, le vent, le séjour au bord de la mer sont les plus précieux adjuvants du traitement. Les bains de mer chauds en baignoire pour les tout petits, froids pour les plus grands, l'inhalation quotidienne d'air marin à la fois salé et iodé, comptent parmi ce que l'on peut faire de mieux. De même les bains salés dans les stations chlorurées sodiques (Salies-de-Béarn), ou tout simplement le bain ordinaire en baignoire, dans lequel on ajoute un kilo de sel gris, sont excellents.

L'huile de foie de morue, ce vieux médicament français qu'ont bu des générations entières est un remède excellent remis en honneur actuellement par les médecins américains. Les préparations calciques, phosphorées, adrénalinées, les rayons ultra-violets (irradiations sous des lampes de quartz à vapeurs de mercure) complètent très heureusement les bains salés.

On ne manquera pas non plus de veiller à l'alimentation si souvent exagérée au point de vue de la quantité du lait absorbé. Chaque matin, une friction alcoolisée sera faite à l'enfant.

Lorsque ce traitement a été institué de bonne heure, et qu'il ne s'agit pas évidemment de déformations par trop considérables, on est étonné de la transformation réellement stupéfiante que peut subir l'état de l'enfant en moins de six mois, et c'est là un résultat fort apprécié du médecin... et de la famille.

Dr PIERVAL.

(La Maison.)

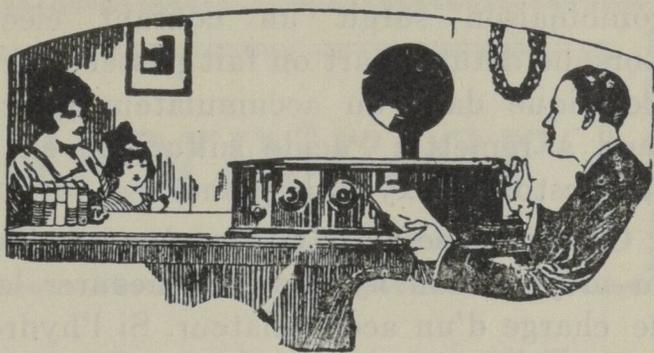
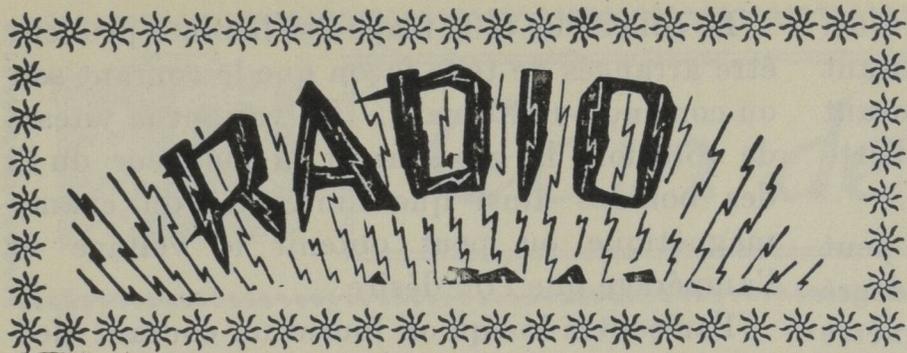
BON MOT

— Bonjour, Bébé. Ton papa est-il là ?

— Non, Monsieur, papa est allé chez le dentiste pour faire arranger les dents de maman.

— Ah !

— Mais maman est là.



LES GÉNÉRATEURS D'ÉLECTRICITÉ

Il y a deux moyens de produire l'électricité : moyen chimique et le moyen physique. Le moyen chimique utilise la propriété que possèdent certains corps lorsqu'ils se décomposent d'engendrer un courant électrique dans un fil conducteur relié à chacun de ces deux corps : c'est la pile électrique sèche ou humide. Le moyen physique consiste à transformer en électricité la force mécanique déployée pour faire tourner une bobine conductrice dans un champ de lignes de forces magnétiques : c'est la machine dynamo.

La pile électrique se compose en principe d'une plaque de zinc et d'une plaque de cuivre plongeant d'une part dans un bain d'eau acidulée, et d'autre part reliées par un fil conducteur. La plaque de cuivre n'est pas même nécessaire, l'acide suffit. Ainsi dans les piles commerciales on a remplacé le cuivre par le carbone. On constate que le zinc est chargé négativement et l'autre élément : positivement. Lorsqu'on réunit ensemble deux ou plusieurs piles on obtient ce qu'on appelle une batterie de piles ou tout simplement une batterie. On peut réunir deux piles de façon à ce que les plaques semblables soient ensemble, on fait alors une connexion "en parallèle" ou encore de façon à ce que les plaques dissemblables soient ensemble par exemple un zinc avec un carbone, un autre zinc et un autre carbone. Lorsqu'on connecte deux piles en parallèle le voltage total est celui d'une seule pile mais l'ampérage est deux fois celui d'une seule pile. En série, c'est le voltage qui double, l'ampérage restant celui d'une seule pile. Ainsi lorsqu'on connecte en parallèle deux piles à cloche de un volt trente ampères, on obtient une batterie de 1 volt 60 ampères. Si on les connecte en série, on obtient une batterie de 2 volts 30 ampères.

Les piles sèches que l'on utilise pour le radio fonctionnent sur le même principe que les piles humides. Au reste, ces piles ne sont sèches que relativement puisqu'elles se composent d'un élément zinc et d'un élément carbone séparés l'un de l'autre par un coton imbibé d'eau acidulée. Ces piles ont l'avantage sur les piles humides de pouvoir être transportées plus facilement. Ces piles donnent un rendement meilleur que les piles humides, et ne deviennent hors d'usage que lorsqu'elles sont réellement sèches. La pile humide plus que la pile sèche a une tendance prononcée à se polariser. C'est-à-dire que l'électrode négative en se décomposant au contact de l'acide dégage un gaz qui se dépose sur sa paroi et finit par obstruer le passage du courant.

C'est pour cela que l'usage des piles primaires humides n'est guère pratique dans le radio. On les utilise de préférence pour les travaux intermittents tels que sonneries électriques ou télégraphie. La pile sèche est au contraire admirablement adapté au travail du radio. Ce qu'il faut en radio c'est un courant pas nécessairement très puissant mais régulier et constant. Or la pile sèche est construite pour faire ce travail.

Outre les piles primaires, il y a aussi ce qu'on appelle les piles secondaires ou plus communément accumulateurs. Les premières fournissent un courant électrique par simple décomposition chimique, les secondes ont besoin de recevoir (ou encore, d'avoir accumulé) un courant électrique pour le fournir à un moment donné.

L'accumulateur se compose de plaques de plomb pur et de plaques d'oxydes de plomb, plongeant dans l'acide sulfurique. L'acide sulfurique tend à se combiner avec l'oxyde de plomb pour faire un sulfate et de cette

combinaison surgit un courant électrique. Lorsque d'autre part on fait passer un courant électrique dans un accumulateur ce courant tend à remettre l'acide sulfurique en liberté et à restorer l'oxyde de plomb.

C'est à cause de ce phénomène que l'on peut au moyen d'un hydromètre mesurer le degré de charge d'un accumulateur. Si l'hydromètre indique une forte densité du liquide. Cela indique que ce liquide contient une forte partie d'acide sulfurique en liberté, capable de s'attaquer aux plaques et par là même de produire un courant. Si au contraire, l'hydromètre indique une faible densité cela indique que la presque totalité de l'acide est combiné avec les plaques et que l'accumulateur cesse presque totalement de produire un courant dans cet état.

L'électricité peut être produite non seulement par des procédés chimiques mais aussi par des moyens physiques ou encore mécaniques. Les machines génératrices reposent sur le principe de l'induction. C'est-à-dire que lorsqu'un champ de lignes de forces est traversé par un conducteur il induit dans ce conducteur un courant. Il n'y a donc qu'à faire tourner une bobine de fil dans le champ d'un électro-aimant pour obtenir un courant. Les machines électriques se composent de trois éléments : un inducteur, un induit et un collecteur.

Le collecteur et le filage des bobines peuvent être arrangés de telle façon que le courant soit ou continu ou alternatif. En variant la vitesse de rotation, la grosseur et la longueur du fil des bobines ainsi que l'intensité du champ magnétique ou peut obtenir le voltage et l'ampérage que l'on désire.

Par contre lorsqu'on fournit un courant électrique à une machine génératrice, elle fournit de l'énergie mécanique. C'est ce qu'on appelle la réversibilité des machines électriques. On utilise ce principe dans la fabrication des moteurs.

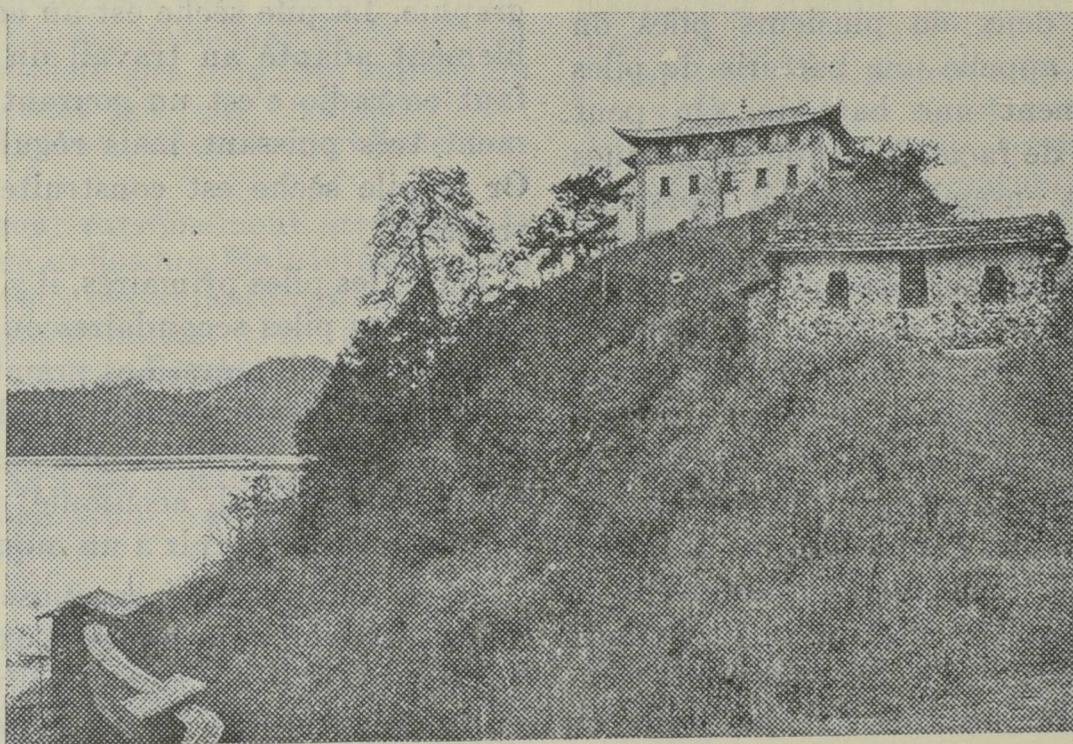
L.-M. BOLDUK, ptre.

**N'achetez pas sans connaître
les avantages du
*Radio de Forest***

CATALOGUE adressé sur demande.
SPÉCIALITÉ: Pièces détachées pour récepteurs

C. Robitaille

320, rue St-Joseph, Québec



UN SANCTUAIRE AU THIBET



Coin de l'ouvrier

Des principes

OÙ SE TROUVE LE VRAI BONHEUR

LE jeune homme, c'est l'avenir, c'est l'espoir. La race sera ce que les jeunes d'aujourd'hui seront. C'est pourquoi ceux qui vieillissent, ceux dont la carrière touche à son déclin ont tant de sollicitude pour la jeunesse.

Le jeune homme, bouillant d'ardeur, impatient de tout frein, ne prête qu'une oreille distraite aux conseils dont sont prodigues les vieux. Ceux-ci pourtant ont l'expérience que ceux-là n'ont pas, une expérience qui souvent leur a coûté bien cher. Ah ! si c'était à recommencer, ils sauraient bien comment s'y prendre pour arriver. Mais voilà, la vie est un cinéma dont le rouleau ne se dévide qu'une fois. Et les avatars, et les erreurs, et les insuccès, dont sa vie a été parsemée, le vieillard voudrait de toute son âme les éviter à ceux qui viendront après lui. C'est pourquoi il est si prodigue de conseils. Il ne se fait pas illusion — pour lui le temps des illusions est passé ; il a été jeune lui aussi et il se souvient combien peu il s'occupait alors de ce qu'il qualifiait de radotages. Cependant à son insu, de ces radotages il reste dans l'âme du jeune homme plus que le souvenir, et l'expérience aidant il finit par être obligé d'admettre que les conseils des vieux ont parfois, presque toujours, du bon.

Aujourd'hui un souffle malsain, d'indépendance et de jouissances, passe sur le monde. On traite de vieux chiffons des principes qui sont la base même d'une société bien ordonnée. L'autorité pèse, on voudrait en secouer le joug. Même dans les sphères d'où nous sommes accoutumés d'attendre la lumière qui éclaire les masses, il y a des éclipses malheureuses. On voudrait bâtir un autre monde avec des matériaux nouveaux. Mais on oublie que la nature humaine est partout et toujours la même, et que l'ordre n'est possible que dans

l'obéissance. On enseigne à mesurer l'effort et à grossir les exigences, on excite des appétits qui deviendront insatiables.

J'ai blanchi sous le harnais et l'expérience acquise m'autorise à dire qu'on fait fausse route, qu'on s'engage sur une pente dangereuse.

Aux jeunes hommes, je dirai : faites tout ce que vous devez faire, et même un peu plus, de tout votre cœur, de toutes vos forces, volontairement, joyeusement, avec enthousiasme.

Soyez dociles, obéissez avec promptitude à votre père, à votre contre-maître, à votre patron, à tous ceux qui ont autorité sur vous. L'obéissance coûte parfois, mais elle est toujours fructueuse, tandis que l'insubordination mène à la ruine.

Au travail, ne consultez pas trop souvent votre montre, cela fait trouver la journée plus longue. Ne mesurez pas votre travail par le nombre d'heures, mais par votre capacité ; faites toujours le plus et le mieux possible. Ne soyez avare, ni de votre temps, ni de vos efforts. Ce qui compte, ce n'est pas ce que l'on est strictement obligé de faire, c'est le surcroît. Donnez un bon " robinette ".

Le vrai mérite finit toujours par être récompensé. Un patron un tant soit peu intelligent s'attache le bon ouvrier en lui donnant sans mesquiner une compensation honnête pour le fruit de son travail.

Quant au salaire, ne soyez pas trop exigeants. Ne vous créez point des nécessités de ce que vos pères considéraient du luxe, et vous en aurez assez.

Le mécontent qui croit toujours n'avoir pas un salaire équivalant à son travail n'est pas ordinairement celui qui en fait le plus.

Le contentement intime, la paix de l'âme, se trouve dans la satisfaction du devoir accompli.

Le vrai bonheur, des individus comme des sociétés, ne réside pas tant dans un salaire

plus ou moins gros que dans les sacrifices de toutes sortes qu'appelle l'entier accomplissement des devoirs d'un chacun.

Croyez-m'en, voilà des principes qui vous porteront mieux en route que les billevesées de visionnaires et les panacées de prétendus docteurs en doctrine sociale.

*

* *

Le devoir, il n'y a pas de plus bel idéal à proposer à un jeune homme. Celui qui fermerait l'oreille aux pernicieuses suggestions du monde pour écouter toujours son instinct naturel et la voix de sa conscience, celui-là ne s'écarterait jamais de la droite ligne du devoir.

Il ne manque pas de cyniques pour se moquer du devoir, toujours austère et parfois coûteux, qui vous chanteront sur tous les tons que vous perdez votre temps à des niaiseries et que cet idéal n'est qu'amourette de songe-creux.

Laissez-les dire et faites votre devoir : les hommes passent, les grands comme les petits disparaissent à tour de rôle de la scène du monde, mais les principes chrétiens demeurent.

Et bien faire son devoir est le principe dont découlent tous les autres.

*

* *

Dans mes *Réflexions de fin d'année*, j'insistais sur la notion du devoir.

S'est-on demandé ce qui arriverait si tout le monde faisait intégralement son devoir ?

Mon Dieu, bien des choses qui aideraient à rendre la vie plus supportable.

Par exemple, si chacun faisait son devoir nous n'aurions plus besoin de muselières, de lois restrictives, de police, de tribunaux, de prisons...

L'harmonie régnerait au sein de nos conseils municipaux...

Les gendres embrasseraient leurs belles-mères...

Les enfants écouteront leurs parents...

Les avocats n'auraient plus un seul client à plumer...

Patrons et ouvriers travailleraient sans friction au bonheur et à la prospérité communes, si seulement chacun faisait son devoir !...

Mais... c'est un rêve !... Ce serait trop beau... la vie serait trop douce... Nous ne voudrions plus d'autre ciel !

Pierre LÉPINE.

Patrons et ouvriers

Elle est grosse de difficultés, cette grave question de l'entente entre patrons et ouvriers. Il semble bien que seule la bonne volonté de part et d'autre, appuyée de principes vraiment chrétiens, puisse prétendre à une solution favorable.

Les lignes suivantes, tracées par un apôtre du travail méritent d'être lues et méditées.

Le patron, c'est lui qui possède le *capital*, et il apparaît à ce titre comme le rouage premier et indispensable de l'entreprise, étant seul assez pourvu pour en supporter les lourdes charges. C'est lui, généralement, qui possède l'*instruction*, soit l'instruction générale, soit l'instruction spéciale, c'est-à-dire technique et professionnelle : ce qui le rend capable d'administrer et de faire progresser son industrie. C'est enfin celui qui possède ce que sa situation lui met en mains, l'*autorité* nécessaire pour mener la maison.

En dehors du patron, il y a bien les *collectivités*, qui mettent en commun leurs faibles moyens, lesquels, réunis, constituent une puissance. Absolument parlant, elles peuvent évidemment réussir ; mais pratiquement elles comptent surtout des échecs, à cause de l'énorme difficulté d'assurer l'unité de direction là où les intéressés sont nombreux, avec diversité des intelligences, des tendances et des prétentions de chacun.

D'après le sens même du mot, il y a dans le patron quelque chose de paternel ; de fait, il procure le travail, et dans la maison même du travail, il administre sa chose publique : à ce titre, il serait comme le père, tout au moins le bienfaiteur de l'ouvrier. Mais s'il est par quelque côté un bienfaiteur, il est aussi un chef, et il a été dit avec beaucoup de vérité que "notre ennemi c'est notre maître". De là vient que le nom du patron évoque chez l'ouvrier un sentiment très mélangé et souvent défavorable, dans lequel entre quelque mesure de jalousie, puis le désagrément de l'indépendance personnelle plus ou moins bridée et de la volonté d'autrui imposée et regardée dès lors comme un joug. — Ajoutez à cela qu'il se rencontre des patrons difficiles à contenter, exigeants en matière de travail, qui réclament ou paraissent réclamer plus que ne leur accorde la stricte justice, et, ce qui est peut-être plus sensible encore, que certains sont froids et durs dans leur langage et dans leurs procédés.

S'il en est ainsi, il se crée vite contre le patron une antipathie profonde et persistante, qu'on a

vue parfois aller jusqu'à la haine, et même à des haines féroces.

Les mêmes inimitiés se font jour si c'est l'ouvrier qui est négligent, paresseux, cherchant à se dérober, et si alors il est dépisté et reçoit des reproches tant soit peu amers et pénibles. Même résultat encore, si l'ouvrier est faible, accessible aux influences, facile à persuader et à enflammer et s'il devient ainsi pour des meneurs une proie et pour le patron un opposant. — En tous ces cas, voilà, entre le patron et les siens, une barrière qui s'élève, ou un abîme qui se creuse.

C'est ainsi que des hommes faits pour s'entendre, qui ont besoin l'un de l'autre et dont les intérêts, à le bien prendre, sont les mêmes, peuvent en venir trop aisément, au détriment de leurs âmes, et au détriment même de leurs avantages temporels, à se suspecter et à se détester! La sagesse et la raison demandent qu'on sache dominer ces impressions excessives et fautives. L'employeur et l'employé ne sont parfaits ni l'un ni l'autre; et pour que l'ordre règne et que le bien se fasse, il faut que chacun mette du sien dans l'œuvre commune.

Ce que le patron doit y mettre, c'est l'observation de deux lois souveraines qui s'imposent à lui, et auxquelles il ne saurait contrevenir sans devenir prévaricateur, la *justice* et la *charité* —

Et ce que doit y mettre l'ouvrier ou l'employé, c'est la *loyauté* et la *confiance*.

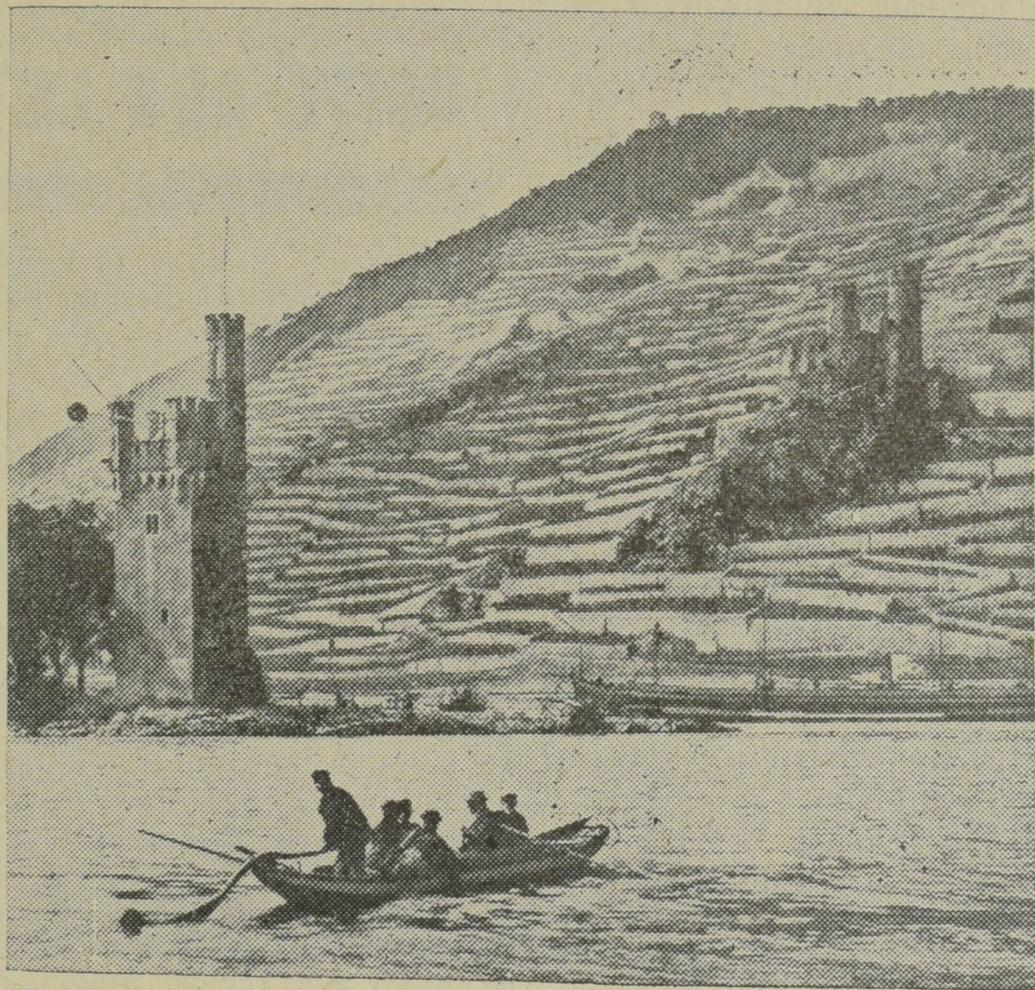
Et pour que de tels sentiments s'établissent et demeurent plus sûrement, il est bien désirable qu'il y ait, entre le patron et l'ouvrier, la *sympathie*. Qu'ils ne soient pas étrangers l'un à l'autre! Qu'ils se connaissent et qu'ils se parlent! Qu'il existe entre eux de bons rapports!

Les difficultés s'aplanissent alors, les heurts s'évitent et de précieux avantages se rencontrent. Le patron et l'ouvrier doivent savoir quelquefois causer ensemble: non pas que celui-ci tienne vis-à-vis de celui-là le langage de la critique, moins encore de l'insolence ni non plus le langage de l'adulation, ni celui de la timidité. Que ce soit une conversation faite de respect, d'urbanité, de franchise et de confiance. Bien peu d'esprits se ferment à de telles ouvertures et à de telles dispositions; c'est la bonne harmonie qui devient régnante, et l'on a vu se former ainsi entre patrons et ouvriers de vrais et profonds attachements mutuels.

Que si l'on se trouvait en face d'un patron, de qui vraiment les procédés seraient répréhensibles, resterait à le quitter, si on le peut, et en attendant à donner la moindre prise possible à son mauvais vouloir.

Ph. DE POTERAT.

(L'Écho du Patronage.)



PAYSAGE LE LONG DU RHIN, EN FACE DE BINGEN
On voit la tour des rats et les ruines du château d'Ehrenfels



Vers la nouvelle année...

TOUJOURS MIEUX

LAISSONS de côté les vaines rêveries sur la fuite du temps, ne songeons plus au passé car ce passé renferme peut-être des jours très heureux que nous voudrions revivre, ou des jours sombres et endeuillés dont le souvenir n'est que trop vivace dans notre âme, tournons nos regards vers l'avenir, vers cette année nouvelle qu'il nous est donné de bien commencer. Que notre Idéal et notre mot d'ordre soit: Toujours mieux !...

Certes à mes fidèles lectrices je pourrais répéter le souhait d'usage : Bonne et heureuse année ! mais il en est tant parmi vous qui n'attendent plus le bonheur ! Il en est tant que les deuils et l'abandon ont visité, un si grand nombre n'ont besoin que d'oubli et de résignation ! Aussi ne vaut-il pas mieux dire : Que la prochaine année vous soit meilleure et qu'elle vous apporte une volonté plus ferme, un désir plus intense de faire " toujours mieux "...

Que cette année nouvelle soit la mieux remplie de toute notre existence, que chaque jour apporte son contingent d'actions méritoires, de sacrifices généreux, de joie sereine. Ce ne sont pas seulement les actes héroïques qui méritent les louanges, mais la beauté intérieure qui provient du renoncement et de la patience a aussi ses charmes et sait s'attirer l'admiration.

Cherchons le bien à faire dans l'humble tâche que Dieu nous a donnée, parmi des êtres qui ont besoin de nous et qui souffriraient davantage si nous disparaissions tout à coup de leur horizon. Toutes nous sommes capables de remplir ce devoir qui nous semble pénible pourvu qu'au culte du moi nous voulions substituer l'énergique volonté d'agir et de faire toujours mieux...

Au soir de cette année, si Dieu nous prête vie, combien nous serons heureuses de nous sentir meilleures !...

Ne regardons jamais le fardeau tout entier, prenons-le jour par jour, heure par heure et remplissons notre tâche gaiement, chaque effort aura sa récompense, pas une parcelle de labeur ne sera perdue ; cette lutte de tous les jours rendra notre âme plus sereine et plus forte et ce désir de faire mieux toujours aura un effet salubre dans notre vie morale.

Que cette volonté de faire mieux grandisse et sache nous approcher de la Perfection... Idéal de la Sagesse chrétienne. Ainsi nous aurons bien rempli notre tâche quotidienne et la satisfaction du devoir rempli vaut bien la peine d'un peu d'effort...

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

MARCELLA.— Vous avez eu le plaisir de lire votre article dans le dernier numéro; continuez petite amie, vous voyez bien que le succès vous sourit...

Maintenant que l'âge vous veut raisonnable... suivez son conseil... tout en étant joyeuse et en donnant aux vôtres tout le bonheur qu'il vous est possible de donner. C'est le moyen infaillible d'être heureuse vous-même, et quand l'amitié et la sympathie ne viennent pas en retour on a du moins la satisfaction du devoir rempli, c'est beaucoup.

Toutes ces choses que vous désirez à l'aurore d'une année nouvelle sont légitimes; puissent les jours de l'an nouveau donner à votre rêve la douceur de la réalité.

Je fais avec plaisir votre message à Madeleine et je souhaite vivement que cette enfant prodigue... nous revienne, elle fut une des premières à notre Femina et je ne puis attribuer à l'oubli son silence prolongé... Les lettres qui me seront adressées à votre intention

iront certainement vous distraire pendant ces longues journées hivernales.

BENJAMINE.— Je suis heureuse de la bonne entente qui règne entre votre correspondante et ma petite Benjamine; c'est un charme réel que celui de l'imprévu et je suis certaine que vous ne serez pas désabusée si un jour, vous venez à connaître votre amie sténo...

Votre billet est toujours le bienvenu...

MARCELLA à MADELEINE.— En relisant les numéros de l'*Apôtre*, j'y retrace le nom de l'amie qui m'avait demandé de correspondre; absente à ce moment, je n'ai pu acquiescer, maintenant je serais enchantée de vous lire Madeleine, si toutefois mon long silence ne vous a pas trop déplu. Amical bonjour.

PETITE POSTE

MARCELLA avec plaisir, répondra aux amies de Femina qui aimeraient à lui écrire, celles qui préféreraient correspondre en sténographie seront les bienvenues.

Jeanne LE FRANC.

Aux petits enfants

Bonne, belle et heureuse année ! Joie et félicité à vous et à tous ceux qui vous sont chers ! Que Jésus-Enfant vous accorde force bénédictions et vous réserve ses faveurs les plus précieuses !

A l'aurore de cette année nouvelle, tels sont, enfants, les vœux que je forme pour vous.

* * *

Noël et le premier jour de cet an tout neuf, vous ont apporté, sans nul doute, la réalisation de vos rêves et ont ainsi, comblé vos espérances.

Jouets, bonbons, livres d'images, s'accumulent dans vos chambrettes ; vous êtes heureux, et moi, je me réjouis de votre plaisir.

Maintenant, il vous faut remercier et prouver votre reconnaissance aux personnes qui vous ont gratifié de ces jolis cadeaux.

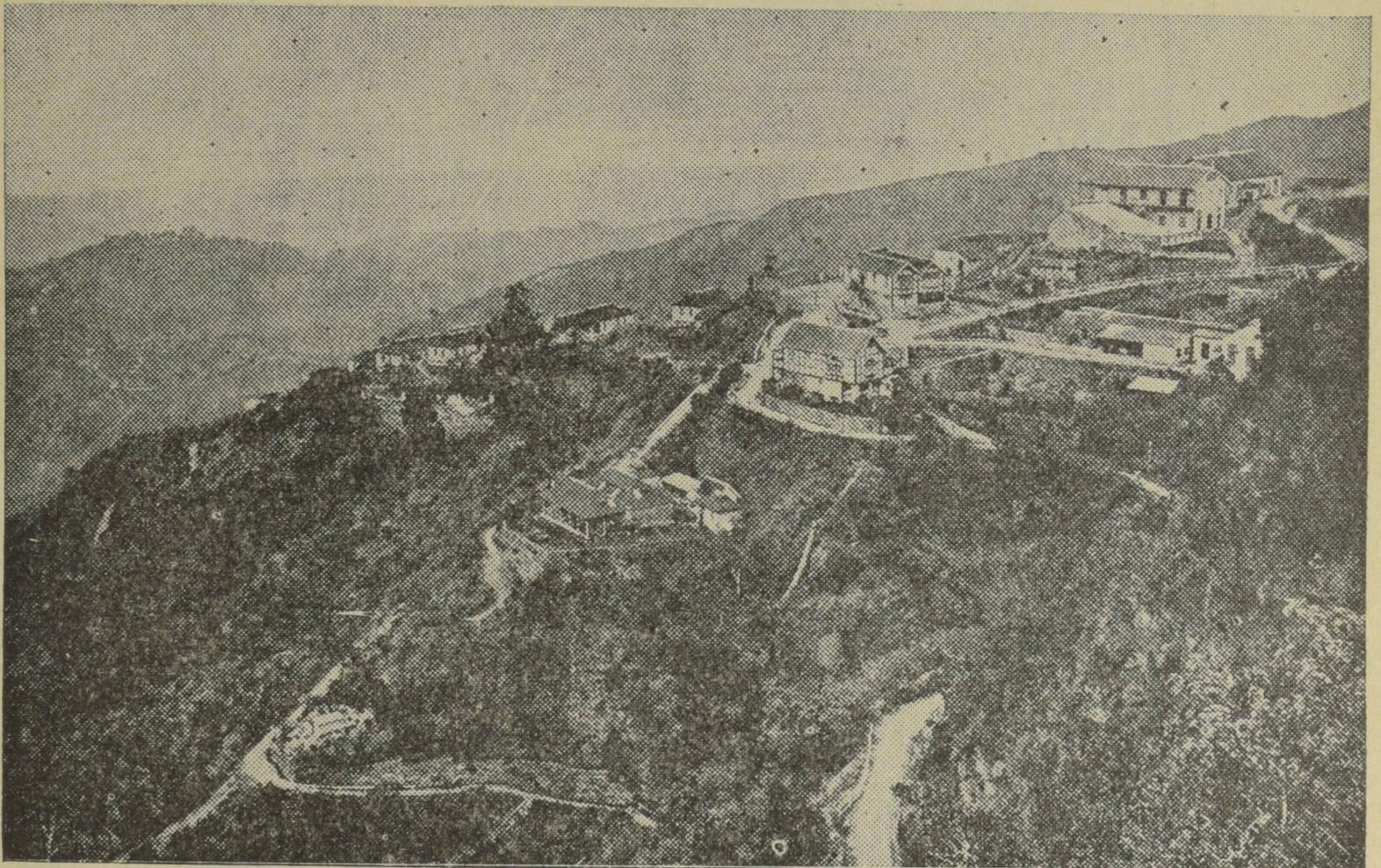
A ces chaleureux mercis, joignez de bonnes résolutions de travail, de douceur et d'obéissance ; puis, demandez à Jésus de Bethléem de bénir vos généreuses intentions et de vous aider à y demeurer fidèles.

* * *

Voici, mes petits amis, les souhaits et les conseils que je tenais à vous dire à l'aube de ce nouvel an. Puissent-ils être compris. C'est ce que souhaite la franche amitié de

Cousine ROBERTE.

Ce 2 janvier 1927.

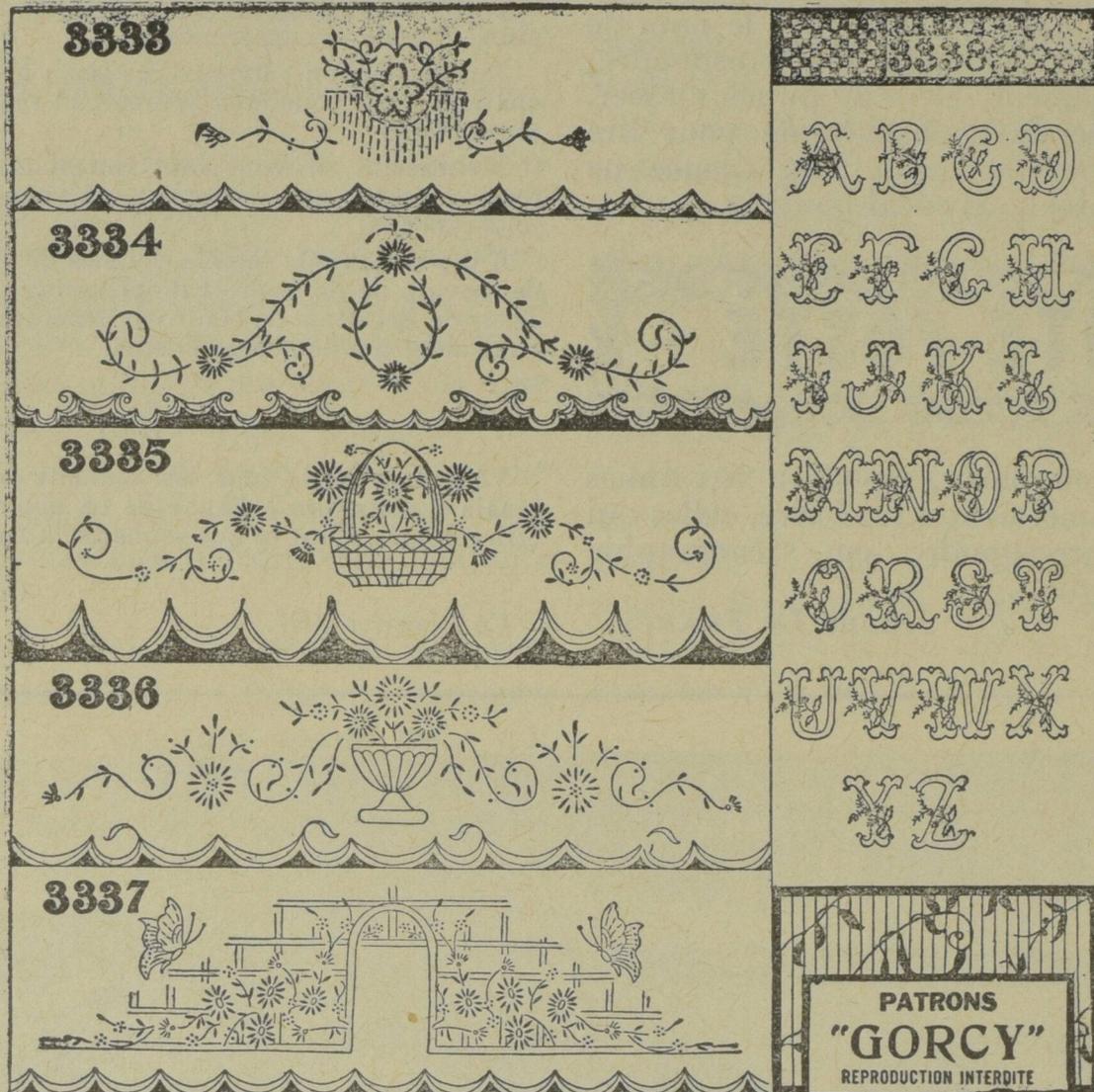


VUE DE NEWCASTLE, JAMAÏQUE

Cet endroit pittoresque est situé à 3,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Patrons de broderie et ouvrages de dame

DE L'APÔTRE



3333-3334-3335-3336 3337.— Motif avec feston pour serviettes et taie d'oreiller. Patron à tracer 15 cts chacun. Au fer chaud, deux patrons du même numéro pour 25 cts. Serviettes étampées sur toile, 59 cts chacune. Taie d'oreiller étampé sur coton circulaire, 98 cts chacune. Coton à broder C. B., 30 cts. Broderie de couleur facile à exécuter.

3338.— Alphabet complet. Hauteur des lettres, 2 pouces. Au fer chaud, trois alphabets complets, 25 cts.



Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit : SERVICE DES PATRONS DE BRODERIE DE L'APÔTRE, 103, rue Ste-Anne, Québec.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Saint-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE DÉCEMBRE

ÉNIGME

Macédoine.

CHARADE

Char — rue — charrue.

MÉTAGRAMME

Ain — Fin — Vin — Pin — Lin.

RÉBUS No 72

Habille-toi lentement quand tu es pressé.

Mot à mot : A billes — toit — L'an — TE
ment — Camp — TU haie — presse — É.

Ont trouvé des solutions partielles : M. Paul Lacroix, 846, rue St-Vallier, Québec ; Mlle Cécile Cartier, 3516, Delorimier, Montréal ; Mlle Cécile des Érables, Boîte C., Suncook, N. H.

Ont trouvé toutes les réponses exactes : Mlle Cécile Leclerc, Loretteville ; Mlles Blandine Gagnon, Yvonne Bélanger et Eugénie Routhier, Couvent de Saint-Charles de Bellechasse ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; M. l'abbé Alonzo Rousseau, Clinique Roi-Rousseau, Mastai ; Mlle

Irène Turcotte, Ste-Marie, Beauce ; M. l'abbé Lucien Leclerc, Sanatorim, Lac Édouard ; Mlle Marie-Thérèse Gagné, St-Maxime de Scott, Dorchester.

Les deux noms suivants ont été sortis de l'urne : Mlles Blandine Gagnon et Irène Turcotte.

JEUX D'ESPRIT

CHARADE

Mon premier, en français, est article ou [adverbe ;
Mon second, très souvent, croît et fleurit dans [l'herbe ;
Et mon tout, fort longtemps, fut, dans [l'antiquité,
Chez des peuples nombreux, le langage usité.

NOTA : L'ortographe n'est pas observée dans le second.

LOGOGRIPE

A travers mainte embûche
Sur mes six pieds, je cours ;
Sur cinq, tu me parcours ;
Sur quatre, je trébuche.

ANAGRAMME

1° Ville de Normandie. — 2° Attacher solidement.

MOTS CARRÉS

1° Manteau à capuchon. — 2° Quadrupède en bas âge. — 3° Prêtre de l'Église russe. — 4° Illustre prince Troyen.

DEVINETTE PLAISANTE

Quel est le papier à lettres de choix pour les patineurs ?

LES LIVRES

L'ALMANACH CANADIEN
DU CENTENAIRE DE ST-FRANÇOIS

On ne saurait trop louer et remercier " L'Echo de St-François " qui, à l'occasion du VII^{me} Centenaire de la glorieuse Mort de S. François, vient d'éditer un délicieux Almanach de près de 80 pages, à la fois bien canadien et bien franciscain par les articles, les variétés, les nouvelles et agrémenté presque à chaque page d'illustrations charmantes, dont un ravissant hors texte en couleurs de la Vierge-Marie.

Et tout cela se vend le prix dérisoire de 20 sous l'exemplaire, \$2.00 la douzaine.

" L'Almanach Canadien " est même offert gratuitement, comme Prime de 1927, aux abonnés de " L'Echo de St-François ".

Heureux abonnés à qui la Revue ne coûte que 50 sous par an et qui bénéficient d'une telle Prime. On peut se procurer :

L'ALMANACH CANADIEN DU CENTENAIRE

à

" L'Echo de St-François ",
1062, Wellington, Ottawa.

SUR LA RUE

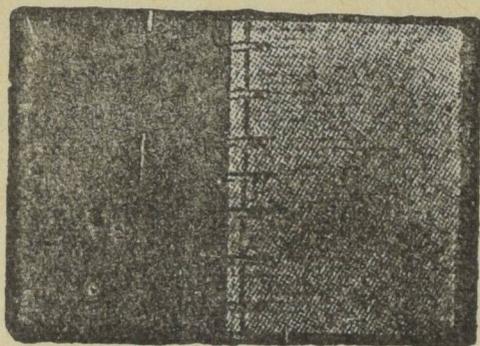
— Un capitaine de vaisseau, faire \$10.000 de dettes, ça n'a pas de noms !

— Si, ça s'appelle une dette flottante.

LIVRETS AVEC

ANNEAUX POUR

FEUILLETS MOBILES



L'ACTION SOCIALE Limitée
103, rue Ste-Anne, Québec

Le chapelet de l'oncle Jean

Le chapelet de mère-grand
Avait fait plus d'une campagne :
Il était revenu d'Espagne,
D'Austerlitz, d'Eylau, de Wagram,
Car depuis ses débuts, sous Hoche,
Jusqu'à la fin du conquérant,
Un grenadier, notre parent,
Avait toujours eu dans sa poche
Le chapelet de mère-grand.

Or, ce grenadier de la garde,
L'oncle Jean — comme on l'appelait —
Aimait beaucoup son chapelet,
Et d'en rire, nul n'avait garde,
Lorsqu'il l'égrenait dans sa main,
Vu qu'il était d'humeur grognarde,
Explosif comme une bombarde,
Et sans aucun respect humain,
Ce vieux grenadier de la garde.

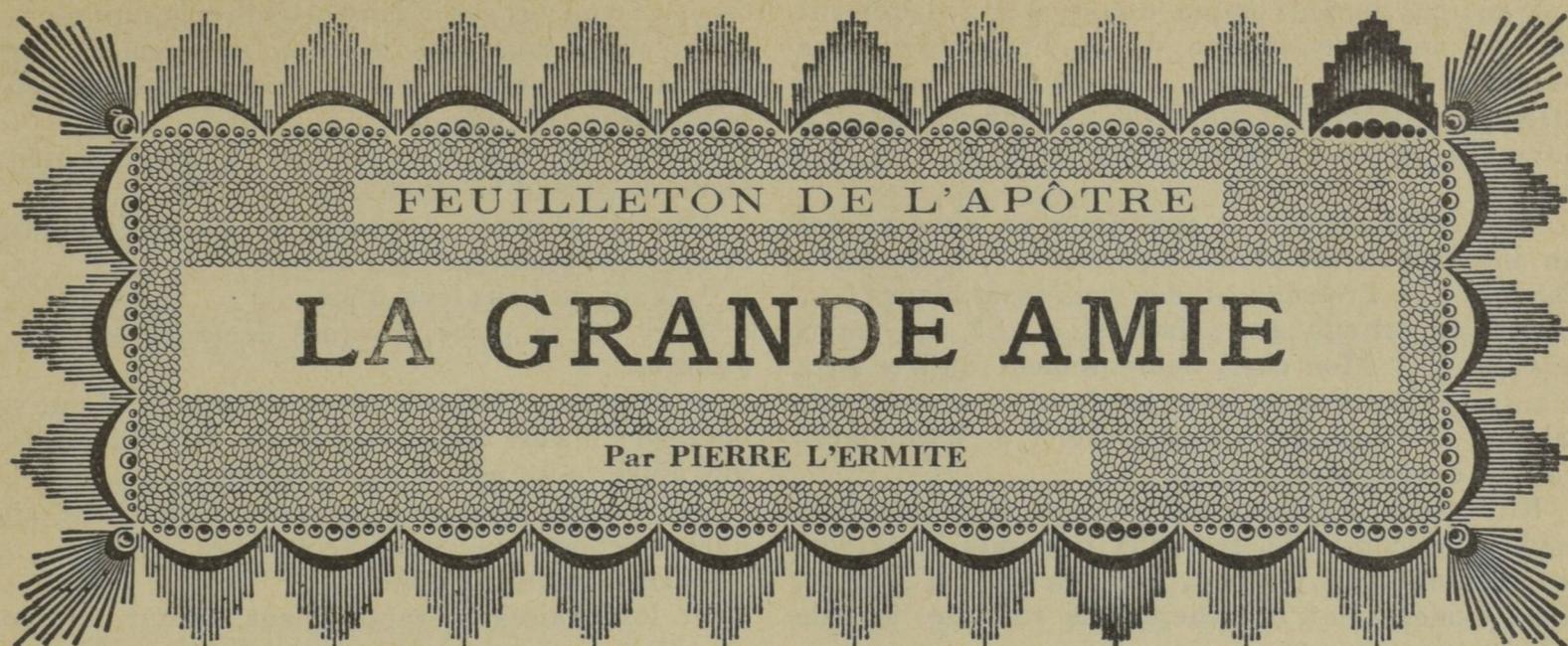
C'est mon chapelet, disait-il,
Qui m'a toujours remonté l'âme ;
Quand j'avais prié Notre-Dame,
Mon élan était plus viril.
Je me ruais dans la bataille,
Et, sans même voir le péril,
Au milieu des coups de fusil,
Je frappais d'estoc et de taille,
Et j'en revenais !... disait-il !

Aussi, je disais des *Ave*,
Le soir, sous ma tente de toile,
Et souvent à la belle étoile,
La tête sur quelque pavé.
Et jusqu'à la chute de l'Aigle,
Partout où je me suis trouvé,
Chaque soleil qui s'est levé
M'a toujours vu — c'était ma règle —
Dire une dizaine d'*Ave*.

Et, sauf plus d'une estafilade,
Ou parfois du plomb et du fer
Qui m'entraient entre cuir et chair,
Je n'ai jamais été malade.
J'ai pu, sans me rompre le cou,
Prendre l'Europe en enfilade ;
Et d'escalade en escalade,
Aller de Madrid à Moscou :
A peine quelque estafilade !

Mère-grand nous parlait ainsi —
D'après l'oncle, — et dans ses doigts pâles,
Lourd, comme fait avec des balles,
Pendait le chapelet noirci ;
Et tandis que, sentant la poudre,
Ce rosaire mal dégrossi
Glissait sur son index durci,
Devenu tout bleu de trop coudre,
Mère-grand nous parlait ainsi.

Arsène VERMENOUEZ.



No 5

CHAPITRE XI (suite)

La soirée littéraire débuta par une ode de ce dernier genre que dit sérieusement un pauvre petit prétentieux qui montrait le fond de sa gorge à force d'articuler. Cette poésie, d'une compréhension plutôt difficile, s'intitulait

LE ROI VIEUX(1)

— "Nuit

vaine

ombre pâlie

ailée de bleu...

J'ai froid ! du feu ! du feu ! du feu !"

— "Bravo, bravo, bravo, mon maître !"

— L'esclave, à toi ? chante *ma peine*.

Opium ? Haschich ? Tabac, Bétel ?

— Haschich, mon maître.

... Parcheminé, ceints de bûchers,

Un poisson d'or ailé de bleu,

Un corps couché d'imperator,

Les pieds aux poings, les mains au nez,

Vingt yeux vitreux — un regard mort."

— "Hi, hi, poète ! poète !

O joie ! — quel beau devoir de pittoresque !

— "C'est tout, mon maître."

— "C'est peu, c'est fort..."

Foin des *brumes* enfin ! à bas leurs frustes fresques !

Quoi qu'on dit, la Couleur c'est bien joli tout de

[même !

Et c'est joli toujours et c'est joli quand même !

Et puis foin des rêveurs, distillateurs d'ennui.

Vraiment !

Leurs chants,

Oùt-on jamais de p'tites vieilles gueuses de folies

[telles ?

— A nous la Fresque à forte haleine, à nous les

[cris !"

— "A toi, mon maître !

Éther ? Opium ? Haschich ? Bétel ?"

L'incendie a levé son panache en pleins cieux.

Sa flamme s'est gelée au creux froid du ciel sombre,

Et du Royaume on monte, on monte, on monte, on

[monte,

On s'écrase en pleurant vers mon bassin d'or bleu.

On m'écrase ! —

"Hé ! c'est moi ! Moi, le Roi !

— "Merci à nous !" — "J'ai soif !"

— "Merci à nous !" — "J'ai froid !"

— "Tiens, bois et chauffe-toi..."

— "Pourquoi forhvir du cor ?

— "Qui appelle mes dogues ?

Je ne suis pas mort..."

On marche sur mon corps..."

Qui s'étend sur mon corps ?..."

— "Ta gorge, Roi, ta gorge !

Lampe ce glouglou d'or.....

— "Tonnerre ! qui m'a fait boire un plein broc

de fonte.

C'est trop ! traître ! — Ah ! Damneur !...

— L'enfer ! la grande forge !

O mon... palais... éteint... orné... de neige...

[et d'ombre.

..... nuit !"

— "A nous la Fresque à forte haleine, à nous les

[cris !"

Quand ce fut fini, il y eut des petits gloussements d'approbation comme en poussent les profanes à la fin de certains morceaux d'imitation ultra-wagnérienne.

Victor eut pourtant le courage de son opinion.

— C'est fou !... murmura-t-il à sa nièce.

Alberte répondit par un geste opportuniste qui semblait dire

— Que voulez-vous que cela me fasse !...

(1) De M. Paul Fort.

Mais un jeune homme donne particulièrement sur les nerfs de Jeanne de la Ferlandière, une batailleuse à ses heures... Accoudé au piano, il attend négligemment son tour ; avant même qu'il ouvre la bouche, Jeanne s'est penchée vers son frère :

— ... Je parie que ce pontife-là va nous réciter un morceau encore plus exaspérant !... Regarde-le, Jacques !... Promène-t-il des yeux assez blancs !... sa mèche est-elle assez fatale !... Et ces mains flasques !... Mon cher, heureusement qu'il y en a d'autres pour lier le joug au front des bœufs de labour... Tiens, il va commencer !... il commence !... c'est commencé !...

Et, toujours debout au coin du piano, le bras replié sur le meuble, ses yeux navrants levés vers les moulures du plafond, bien en face d'Alberte, dont évidemment il recherche le suffrage, le pâle esthète commence :

Maintenant, j'ai revu les moissons oubliées,
Et, dans la paix des soirs pleins de saines senteurs,
Les rudes moissonneurs, près des gerbes liées,
Croisant leurs bras avec des gestes de lutteurs.

Maintenant, j'ai revu les forêts et les plaines,
Et j'ai marché dans les pâturages herbeux ;
Ma gorge a respiré les puissantes halemes
Qui montent du sol roux blessé par les grands
[bœufs.

— C'est pour toi, mon cher, murmure Jeanne derrière son éventail... Alberte a dû lui commander ce petit poulet-là !... Vrai... elle a toutes les attentions, cette jeune fille !...

Mais l'esthète continue d'un ton de plus en plus délaquescent, comme si ses lèvres complètement découragées eussent laissé couler un lamentable sirop de gomme.

Mais, comme un empereur parmi les foules viles,
Je suis passé dans la campagne, indifférent ;
Car toujours, en mon cœur, l'impur amour des
[villes
Chantait plus haut que la forêt et le torrent.

Dans les routes des bois et dans les fraîches sentes.
Les augustes frissons des vieux arbres hautains
Ne me faisaient songer qu'à des robes absentes,
Et les ciels me faisaient regretter les satins !...

Quand un vent balsamique arrivait des vallées,
J'avais des souvenirs pervers de parfums lourds ;
Et les soleils épars dans les nuits constellées
N'étaient pour moi que des bijoux sur du velours.

— Tiens, observe Jeanne, maintenant c'est pour vous deux...

— Nous deux... ? Jeanne, je t'assure que ta plaisanterie me fait mal...

— Il faut lui répondre, à ce raté-là !... D'ailleurs,regar le, on te le demande... elle aussi vient insis-

ter... Tu ne vas pas la faire attendre, je suppose ?...

En effet, sans mot d'ordre, uniquement parce que la terre vient d'être méprisée, tout le monde se retourne vers Jacques...

— Tu vois, murmure Jeanne, tu incarnes bien la terre, on attend ta réponse...

Alberte interroge des yeux M. de la Ferlandière et ses yeux semblent déjà dire

— Vous ne vous levez pas... ?

Alors, de sa place, Jacques demande le nom de l'auteur...

— Éphraïm Mickael, répond l'esthète d'une voix blanche ; il s'est éteint très jeune... à l'aube de sa vie, ainsi qu'un pâle cierge d'église...

— Voudriez-vous me permettre de dire aussi quelque chose ?... demande Jacques.

— Oh ! comment donc !...

Et les chaises se rapprochent autour du jeune gentilhomme, qui vient prendre la place de l'intellectuel.

— Ce sont, dit-il, des vers de Paul Harel, d'un poète qui, non seulement, n'est pas mort très jeune... mais qui probablement mourra très vieux... Je vous avoue également qu'entre lui et un pâle cierge d'église il y a une certaine différence...

Après cette légère ironie, dite d'une façon très courtoise, pour prévenir l'assemblée du changement de ton, Jacques commença de sa voix bien timbrée :

L'air ne retentit plus des chansons de la plèbe.
Les modernes ruraux, fils de ceux qui luttèrent,
Ont refusé l'effort et déserté la glèbe.
Où sont les paysans, les vrais, ceux qui
[chantaient... ?

Aux anciens, il fallait la plaine et la charrue,
Le grand air dont le souffle ondoie au font des
[blés ;
Les nouveaux ont quitté le sillon pour la rue,
Et, jeunes, des désirs malsains les ont troublés.

Les pères étaient beaux, tout brunis par le hâle ;
Leurs artères battaient, pleines d'un sang vermeil ;
Les fils étioles ont le visage pâle ;
L'ombre a pris ces enfants, nés pour le grand
[soleil.

Leurs bras n'étaient pas faits pour les besognes
[viles

t le joug paternel pesait à leur fierté.
I es voyez-vous, épars sur le chemin des villes.
Tous ces riches d'espoir qu attend la pauvreté !

Ils ont, ces émigrants, ambitieux ou lâches,
Géné les citadins, gêné les artisans.
Dieu les avait créés pour de plus nobles tâches,
Les paysans devraient rester des paysans !...

Pauvres gens ! au démon qui vous soufflait l'envie,
A l'esprit tentateur, il fallait dire " Non !"
L'homme n'a pas le droit de gaspiller sa vie,
D'abdiquer sa grandeur, de renier son nom !

Les cités vous ont pris dans tous leurs esclavages.
L'amère ambition vous a gâté le cœur.
Civilisés ! Pourquoi... ? Quand vous étiez
[sauvages,
Le sol dur craquait-il sous votre pied vainqueur ?

Dans la terre, où le soc a fait ses déchirures,
Le bon grain du semeur n'a-t-il donc plus germé ?
Dans la plaine, où les blés étalaient leurs parures,
Les soleils dévorants ont-ils tout consumé ?

Rien n'est changé, pourtant ! Là-bas, le trèfle
[rouge
Brille entre l'orge épaisse et le sainfoin tremblant ;
Le trèfle, où le soleil éclatant luit et bouge,
Tache la plaine en feu de son carré sanglant.

La campagne toujours a des gloires superbes,
Mais quels féconds labeurs, mais quels joyeux
[hymens
Si tous les bras oisifs allaient s'offrir aux gerbes,
Si le flot des absents remontait nos chemins !

Ah ! que le déserteur s'arrête et qu'il revienne
Vers la ferme, à l'endroit où ses pères sont morts !
Du métier désappris, que l'absent se souvienne !
C'est le travail des champs qui nous rendra les
[forts !

On entendit alors dans tous les groupes des applaudissements très mêlés, les uns enthousiastes, les autres discrets... Ces strophes de belle santé et de plein air jetées là, dans le cadre factice des salons, passant comme un frémissement de vent dans les chênes, au-dessus de ces crânes chauves et de ces épaules poudrées, firent sur tout le monde l'effet si diversement apprécié d'une fenêtre ouverte...

Jeanne serre la main de son frère, qu'Alberte avait remercié la *première*.

— Bonne *seconde*, lui dit-elle, mais le cœur y est tout de même !...

Dans un coin, le gros Victor, le dos au feu et les deux mains dans les poches, répétait de son ton sceptique de soireux

— Très bien !... très bien !...

— Et si on dansait ?... demanda M. Nathan.

Et, en quelques instants, le bal s'organise. Jeanne, dans un coin, parle d'une façon très sérieuse à Jacques

— Maintenant, tu sais, nous avons assez paru... Si nous partions... ? Ils m'énervent, tous ces boulevardiers-là...

— Je veux bien, mais j'ai promis la *première* valse à Mlle Harmmster.

— Vrai !...

Et Jeanne se recule avec un véritable effarement au fond des yeux.

— Qu'as-tu ?... demande Jacques un peu agacé.

— Rien !...

— Je n'ai pas pu faire autrement.

— Oh ! je sais bien... On ne fait pas toujours ce que l'on veut... et la preuve, c'est que...

—... ?

— Je partirais tout de suite si je pouvais ! Le plancher de ces gens-là me brûle les pieds !

— Mais partons !

— Non... va danser !...

— Et toi... ?

— Oh ! moi !...

Et Jeanne se rassied, puis, brusquement, ferme son éventail

—... Tiens... ta juive qui vient te relancer...

—... Ma juive !... proteste Jacques...

—... Oui, ta juive !... la *première* valse... tu la traites royalement

Alberte passait, en effet, devant M. de la Ferlandière, toute droite dans sa robe d'émeraude sombre, avec l'intention évidente de rappeler la promesse faite tout à l'heure, si déjà elle était oubliée

— Souvenez-vous, Monsieur de la Ferlandière, la *première* valse, c'est pour moi !...

Un instant, Jacques hésita devant une impolitesse évidente, une sorte de rupture avec Alberte, dès le début des négociations pour la paix du pays. Mais Jeanne, placée derrière son frère, lui murmurait ironiquement, avec ce ton que savent trouver les femmes à certaines heures

— Va donc, Jacques !... Tu la fais attendre, ce n'est vraiment pas bien !... Allons dépêche-toi !...

Alors Jacques, mécontent de lui, de sa sœur, de la soirée, de tout le monde, va s'incliner devant Alberte, et l'amène à son bras pour la valse.

Jeanne, dans son coin, refuse toutes les invitations sous l'éternel prétexte de fatigue ; et, les yeux presque tristes, suit les jeunes gens qui passent et repassent sous son regard dans les arabesques capricieuses de la danse : quel couple superbe ils forment !... Jacques, le visage sévère, la taille haute, danse d'une façon impeccable, mais réservée, froide. Alberte, au contraire, s'abandonne au plaisir de cette occasion complètement inespérée ; on devine qu'elle se sent heureuse au bras du jeune gentilhomme, qu'il sera son maître demain, s'il veut l'être !...

Et, dans ce cadre factice, fait pour elle, sous cette lumière éclatante, dans ce courant de musique et de parfums, dans cette folle griserie de la danse, Alberte triomphe, pendant que Jeanne pense tout bas

— Pauvre Odile, comme elle a bien fait de ne pas venir !...

Puis, la valse finie, Jacques de la Ferlandière rejoignit sa sœur, et aussitôt lui offrit de partir.

—... Si toutefois cela ne te coûte pas trop... ? demande Jeanne.

Jacques ne répondit pas.

Mais, à peine eurent-ils quitté le salon, qu'Alberte, en toilette de bal, passa dans une pièce voisine, et, le front brûlant à la vitre froide, regarda le coupé de M. de la Ferlandière qui, lentement, au pas de

ses chevaux superbes, venait se ranger devant le perron.

Une dernière fois, elle entrevit le jeune homme qui avait jeté une pelisse sur son habit ; elle le regarda pendant qu'il s'effaçait pour laisser à sa sœur le temps de s'installer ; puis, des yeux, elle suivit longuement dans l'obscurité la voiture qui s'éloignait...

Quand tout fut fini, que le bruit même de l'attelage cessa de se faire entendre dans la campagne lointaine, Alberte releva la tête au ciel, une poussière infinie d'étoiles brillait doucement dans l'azur silencieux... Alberte leur sourit pour la première fois de sa vie

— ... Qui sait?... dit-elle tout bas, en laissant retomber le lourd rideau... oui... qui sait?... j'ai peut-être la mienne !

Alors, légère comme un oiseau, elle revient dans les salons, et s'assied, toute rêveuse, dans un coin.

Son père, trouvant qu'elle néglige un peu trop tôt ses devoirs de maîtresse de maison, vient à elle :

— Tu ne dances pas... ?

— Je ne danse *plus*.

— Tu es malade... ?

— Non... je suis, au contraire, heureuse... oh ! si heureuse !!

CHAPITRE XII

Le lendemain, dès 2 heures, Odile en était à entendre son cinquième compte rendu de la soirée des Harmmster... et quels comptes rendus !

D'abord, elle en avait ri ; mais quand, coup sur coup, on lui eut présenté les choses avec une fronde inattendue de détails, et surtout avec cette suprême perfidie que possède la femme dans le maniement de certaines passions, Odile arriva, presque malgré elle, à se poser quelques timides interrogations qu'elle repoussa tout de suite comme indignée d'elle-même ; puis elle s'étonna de leur insistance, favorisée d'ailleurs par le tour perpétuel que prenaient les allusions de la conversation ; alors, ce qui était plus grave, et obéissant en cela à un penchant de sa nature, Odile fit la chose sienne, ne posa plus aucune question, et découragea l'entrain des bonnes petites amies par une indifférence extérieure absolue.

Jacques et sa sœur arrivèrent assez tard à l'Abbaye. Les visites battaient leur plein, car le lundi était jour de réception d'Odile et de sa tante.

On prit le thé ; et, là encore, malgré l'attention anxieuse avec laquelle Odile essayait de faire dévier des récits et des plaisanteries qui l'angoissaient, elle dut boire le calice jusqu'au fond, jusqu'à la lie, car le coup de pied de l'âne lui fut donné par la vieille demoiselle Desbougit, une sorte de fausse dévote qui se chargeait de faire largement payer au prochain le peu qu'elle se figurait accorder à Dieu.

Jacques semblait gêné, presque mécontent. Jeanne était encore moins en train ; et, en dépit de tous

leurs efforts, pour la première fois peut-être il y eut ce soir-là entre les jeunes gens une sorte de contrainte, tissée de tout petits malentendus, mais qui allaient grandir encore en arrière-pensées par l'absence silencieuse de chacun.

Quand tout le monde fut parti, Odile, très douce et très maîtresse d'elle-même pendant la réception se jeta dans un coin du salon en un geste brusque de détente, et, les deux mains croisées sur ses genoux, les yeux fixés dans le vide en une douloureuse intensité d'interrogation, se murmura pour la vingtième fois la même question

— Serait-ce donc vrai?... ?

Serait-il vrai, comme tout le monde vient de l'insinuer, qu'Alberte a vaincu Jacques hier soir, par le rayonnement superbe de sa beauté?... Serait-il vrai qu'ils ont causé longuement ensemble et à l'écart comme d'anciens amis?... qu'Alberte a presque affiché M. de la Ferlandière par la manière dont elle lui a demandé de dire quelque chose répondant aux idées émises par les amis personnels de son père?... par la façon heureuse dont elle a valsé avec lui le *premier* et le *seul*... et surtout par sa disparition presque complète de la soirée dès que Jacques en fut parti?... ?

Et surtout, pourquoi Jacques s'était-il prêté, en une soirée officielle, à une telle manœuvre, lui, l'homme de caractère, chez lequel tous les actes avaient une indiscutable signification?... ?

Elle, Odile, n'est donc rien pour lui... ? rien qu'une petite fille qu'on protège?... Et il n'a pas pensé... dans son âme, délicate pourtant, qu'il lui ferait mal, à elle, sa petite amie?... ?

... Va-t-elle une seconde fois se sentir toute seule sur la terre... presque à l'étroit dans un cœur où se cresse maintenant une rivale... ?

... Rivale ? le vilain mot !... auquel jamais elle n'avait pensé... ?

... Après tout... c'est le droit de Jacques il est son protecteur et son ami, sans doute ; mais a-t-il jamais pensée à entrer davantage dans sa vie... à elle, l'orpheline de l'Abbaye... ?

Donc, même dans cette surprise indiciblement douloureuse, la personnalité de Jacques reste intacte ; et c'est la première conclusion qu'Odile en dégage il est toujours l'ami que l'on aperçoit dans un sympathique rayonnement... Seulement, voilà !... si l'on s'habitue vite au bonheur, on s'accoutume mieux et plus encore à l'espérance, surtout quand elle pousse depuis très longtemps... loin des choses officielles... au milieu d'une nature sympathique... dans le cadre ordinaire des vies très simples.

Dans ce pays perdu, Jacques ne voyait guère qu'Odile... Il était donc logique que jusqu'à ce jour elle fût tout pour lui !

Car elle avait bien été tout, à certaines heures du moins, fugitifs instants qui ne sont peut-être que des épisodes dans la vie d'un homme, mais qui constituent le *tout* de la vie d'une femme... ?

Et elle se rappelle mille détails qui, rapprochés les uns des autres, esquissent d'une façon presque certaine la physionomie d'une affection...

Oui, quand elle avait été seule dans la vallée, Jacques avait dû l'aimer... lui, le fort, malgré la fragilité de sa nature à elle... Il l'avait certainement aimée... et regardée comme la compagne future de sa vie!... Non... une femme ne se trompe pas... ou plutôt il avait cru peut-être l'aimer...

Mais aujourd'hui le désert se peuplait, Jacques avait pu comparer il allait falloir lutter...

A cette pensée, Odile eut un geste de désespérance résignée...

Lutter... ? à quoi bon... ? Il y a des sentiments qui s'acceptent, mais ne s'imposent pas, et dont la déception doit s'entourer de fier silence...

Et ce fut une consolation pour elle, dans ces instants désolés, de s'être montrée bonne et douce, ce soir, de n'avoir posé aucune question, et de n'avoir livré en pâture aux invités, ni la tristesse de son visage, ni l'angoisse sainte qui lui déchirait le cœur...

...Et puis, faut-il le dire... tout au fond de son âme, elle s'attendait presque à ce malheur. Le rêve était trop beau pour durer... trop grand peut-être aussi, car elle se sentait bien faible, pour porter sur ses frères épaules la responsabilité du bonheur de Jacques, et l'obligation de réaliser l'idéal de femme que cet homme supérieur avait dû se former...

De nouveau, la défiance de l'avenir, l'appréhension de la vie montent en Odile ; et là, dans un coin du grand salon, assise à sa petite table, le front trop lourd dans sa main, elle regarde, au travers des carreaux, sa tante qui s'éternise sur la porte avec la dernière visite, et au second plan, derrière elle, sur la route de la Ferlandière, son rêve qui semble flotter et s'évanouir dans l'ombre grandissante.

A ce moment, Djinn, l'épagneul d'Odile — encore un cadeau de Jacques, — entra par la porte restée entr'ouverte, et vint mettre sa tête sur les genoux de sa maîtresse, avec ce bon regard des bêtes qui semblent comprendre notre tristesse et vouloir demander

— Je ne puis rien pour toi?...

Odile le caressa doucement... et, comme le chien semblait prolonger son interrogation, elle se pencha sur lui, et, les yeux pleins de larmes, l'embrassant sur sa tête soyeuse

— ...Djinn, murmura-t-elle tout bas, je l'aime...

Puis elle remonta dans sa chambre pour éviter le récit des gros riens de sa tante...

*

* *

Le lendemain, afin de n'avoir pas l'air de boudier, Odile partit à la Ferlandière par la grande route, avec Djinn.

La nuit avait laissé tomber sur Odile son influence reposante. Dieu, qui ne refuse pas sa rosée au plus

humble brin d'herbe, mit dans l'âme de la jeune fille un calme inespéré, la résolution très sage d'attendre les événements, de ne pas s'inquiéter pour des choses qui, somme toute, ne reposaient encore sur rien. Mais il fallut bientôt lutter pour défendre et conserver cette paix de l'âme, car la visite de la Ferlandière fut courte et gênée. Jacques avait été bon, idéalement bon, comme toujours, mais presque triste... Jeanne cachait évidemment quelque chose... En deux jours, elle avait changé complètement d'attitude vis-à-vis de son frère, et sa bonne figure dissimulait mal des préoccupations certaines ; à son départ, elle embrassa Odile avec une tendresse extraordinaire...

Sans aucun doute, il y avait du nouveau... du malheur dans l'air...

Pourtant, et contre ses habitudes, Odile se défendit encore contre cette seconde impression ; elle retourna par les étangs qui ceignent l'Abbaye, et, tout en marchant, se raisonnait bien, essayait de se persuader que l'attitude de Jeanne était infantine, ridicule... Pourquoi donner une telle signification à la conduite courtoise, très courtoise même de Jacques dans un salon vis-à-vis d'une jeune fille comme Alberte, que les circonstances plaçaient dans une très difficile situation... ? Jacques, avec son sentiment inné de délicatesse, devait agir comme il avait agi : c'était évident, le contraire aurait étonné...

Et Odile s'efforça de penser à autre chose...

Malheureusement, l'atmosphère est grise et morne, c'est bien un jour d'hiver, éclairant de sa lumière indécise la mort de tout. Dans les sentiers, on voit à un kilomètre au travers des futaies ; les jolis ruisseaux d'été coulent aujourd'hui avec des teintes de plomb entre des rives dénudées ; on dirait la vieillesse des choses, presque la fin de la terre ; les nids tourmentés par les vents semblent abandonnés pour toujours au milieu des branches qui n'abritent plus aucun mystère ; et le ciel traîne sur l'horizon comme un suaire de tristesse, prêt à tout ensevelir...

Odile, qui tient à son bonheur, réagit encore... Au printemps, pense-t-elle, tout renaitra, tout vivra, tout resplendira de vie et d'amour... Les bourgeons éclateront au bout des branches ; les ruisseaux chanteront de nouveau sous les primevères, à l'ombre des aubépines en fleurs ; les oiseaux reviendront à tire d'aile réparer les ruines de leurs nids ; et le ciel, redevenu bleu, brillera comme une espérance par-dessus nos tristesses et nos appréhensions de la terre...

Et la pauvre enfant se raisonne avec courage, tout en montant le Tuquet, petit sentier de culture qui escalade les champs au travers des terres, et relie la route de la Ferlandière à celle du Val. En route, pour aider ses pensées à revenir au beau, elle veut prendre plaisir aux ébats de Djinn, qui arpente à toute vitesse les blés déjà verts et courts, et elle s'amuse même à lui lancer des pierres qu'il rapporte à sa maîtresse, le panache triomphant, les yeux tout dilatés de plaisir.

Mais qu'y a-t-il... ?

Tout à coup, Odile s'arrête... Une voiture apparaîtrait là-haut, sur la route, entre les peupliers qui bordent la route du Val, et elle reconnaît l'attelage... C'est le coupé des Harmmster, avec ses deux grands carrossiers de cirque.

Toute droite, à mi-côté, la jeune fille commande les deux routes: une première fois, au-dessus d'elle, puis une seconde, en dessous; elle distingue sans aucun doute possible Alberte, seule dans son coupé, la glace baissée, malgré le froid... La voiture passe au galop devant l'Abbaye fait le crochet obligatoire et descend sur la route de la Ferlandière.

Odile la suit des yeux, tout en maintenant Djinn à côté d'elle, pour l'empêcher d'aboyer; mais son cœur semble subitement cesser de battre dans sa poitrine, quand, au poteau blanc, limite de l'allée qui descend en droite ligne chez Jacques, Odile voit Alberte donner un ordre au cocher, qui met ses chevaux au pas, et fait lentement... très lentement... le tour de la ferme et du château, comme un ennemi qui examine effrontément une place, repère à son aise les positions à prendre.

Et même, quelques instants, Alberte met pied à terre; puis, au travers du rideau d'arbres, par delà l'étang, regarde le château avec l'attitude d'une personne qui veut en graver dans sa mémoire les moindres détails. Ce manège dura un bon quart d'heure après lequel, sans continuer plus loin vers Tergnier, avec une brutale franchise pour tous ceux qui auraient observé sa démarche, comme il arrive si fréquemment dans les petits pays où tout se hausse à la proportion d'un événement, Alberte remonte en voiture, revient par la même route, passe une troisième fois devant Odile, puis une quatrième, toujours sans la voir, et définitivement repart au grand galop vers Frilleux et le Val d'Api.

Odile s'aperçoit seulement qu'elle grelotte sous sa pelisse; alors, sans réfléchir davantage, sans même chercher à mettre les choses à leur véritable point, la jeune fille redescend sur la route et, tout anéantie, revient à l'Abbaye.

Elle lui parut grande, immense, avec ses pièces sonores et désertes, désolées comme son pauvre cœur; ainsi c'était vrai: il y avait maintenant quelque chose, un lien, un mystère entre Jacques et Alberte; et Jacques ne lui avait rien dit: elle avait tout pressenti par les étrangers... pourquoi le jeune homme ne parlait-il pas s'il n'y avait rien à cacher... ? Et, le restant du jour, Odile s'enferma dans sa chambre pour avoir la liberté de son immense douleur.

Le soir même, la nature sembla vouloir se mettre à l'unisson de la jeune fille: le grésil tomba; puis la neige, une grosse neige floconneuse qui, en douze heures, intercepta toute communication entre les villages.

Et cela dura deux jours...

Odile, qui a pris froid, ne sort pas, et, dans ces longs loisirs que donne l'hiver à la campagne, savoure seule, devant la mystérieuse sympathie

de la cheminée flambante, tous les détails vrais ou supposés de son malheur.

Comme il s'évanouissait vite, le rêve qu'inconsciemment elle avait fait!... le si beau rêve! — si jamais il y a réellement de beaux rêves... ?

Tout cela perdu, éteint, anéanti, comme tout à l'heure mourrait le feu clair qui brûlait devant elle, ne laissant au milieu des chenêts qu'une misérable poignée de cendres...

Et Odile se lève, va, vient dans la grande pièce, s'arrête à la haute baie qui domine toute la vallée, et regarde la neige qui tombe toujours, mélancolique, à flacons de plus en plus pressés. Les bois, les champs, la Jouine, les deux routes et les sentiers de culture, le Tuquet, tout disparaît sous un linceul immaculé, et la campagne entière s'enveloppe de ce silence étrange des temps de neige, qui évoque l'idée du grand sommeil... de la grande paix froide dans le néant de tout.

Seule, la ligne des arbres indique encore la direction de la Ferlandière, qui semble dormir, là-bas, à quatre kilomètres, dans le fond de la Jouine, comme un immense mausolée.

Malgré sa peine — peut-être à cause d'elle, — Odile pense

— Que fait Jacques?...

Et des dialogues sans fin s'établissent dans son âme lassée.

— Que fait Jacques!...

Une voix intérieure lui murmure

— Il pense à Alberte!... Et toi, ne pense donc plus à lui... Regarde! la nature elle-même semble l'indiquer la séparation...

En effet, la neige tombe plus dense, plus lourde que jamais; les flocons s'écrasent aux vitres, le pays entier disparaît derrière de perpétuels rideaux mouvants, on dirait de plus en plus des suaires gigantesques qu'agitent furieusement les rafales, et au milieu desquels, toute perdue, passe parfois la silhouette lamentable d'un pauvre petit oiseau apeuré, dont les cris d'effroi s'évanouissent sans écho dans le bruit de la grande tourmente.

Toute la nuit, et le lendemain, la neige continua de descendre; mais, vers une heure, le ciel se déchira lentement, et, entre les arbres noirs du Bois-Roux, un soleil tout rouge laisse filtrer sa lumière froide sur la nappe éclatante.

Odile, qui étouffait de toutes les manières, eut, ce soir-là, l'idée de sortir. Déjà les paysans avaient ouvert quelques tranchées avec des voitures basses.

La jeune fille en profita, et, chaudement enveloppée dans une pelisse, son col de fourrure bien relevé, elle eut, pendant quelques instants, une sorte de diversion dans les aspects nouveaux que revêtait la "grande amie" par ces temps de neige.

Est-ce la mélancolie qui se dégage de l'uniformité générale des lignes et du silence absolu qui l'entoure?... Est-ce le souvenir toujours vivant et douloureux de la scène d'avant-hier!... Mais Odile, avant de rentrer à l'Abbaye, éprouve un grand désir de passer par l'église, tant la tristesse pèse lourd sur son âme.

D'ailleurs, c'est une gâterie qu'elle se donnait à la fin des journées très dures, d'aller s'agenouiller sur le petit banc de bois, où, pendant des générations, avait prié toute sa famille ; elle aimait sa place et tout le cadre de choses amies qui l'entouraient ; l'autel bleu de la Vierge, tout égayé par *la banderole à l'oiseau*, copiée par sa mère dans la tour de Coucy ; le vitrail de la chapelle, dont les dessins avaient occupé dix ans les loisirs de l'Abbaye. De son banc, elle apercevait encore les Sœurs de l'hospice et les figures résignées des petites orphelines ; elle en avait connu beaucoup ; et plusieurs, rappelées d'ici-bas, étaient devant Dieu à cette heure.

Très souvent, dans la semaine, surtout avant son voyage d'Italie, Odile se mettait là, toute seule, à ce banc, ses deux mains soutenant sa tête trop lourde de souvenirs et d'ennui, et, volontairement, s'abîmait dans l'anxiété de l'avenir, la lassitude du présent, le souvenir mélancolique du passé...

Généralement, elle était seule à cette heure du soir dans l'église qui s'emplissait d'ombre ; et alors, libre de toute contrainte, elle ne se refusait même pas la douceur mauvaise des larmes...

Pourtant, à la fin, elle se les reprochait presque toujours... Cette mélancolie était malsaine !... Pourquoi ne deviendrait-elle pas une femme terre à terre, pratique, comme tant d'autres ?... Elle en était arrivée à ces désillusions, à force de solitude et d'examen... Elle analysait trop pour jouir jamais de rien... Jean-Jacques devait avoir raison "La créature humaine qui pense est un animal dépravé !..."

... Et cependant ?...

Alors les raisons contraires arrivaient en foule pour défendre sa foi. Et, au milieu de ce débat sans cesse renouvelé entre l'idéal et la réalité, entre les aspirations idéales et la vulgarité ironique de la vie, Odile restait là, sans idée, sans la moindre force pour choisir... anéantie de la lutte... se demandant si elle faisait bien de venir remuer ici le monde des impossibilités actuelles, et s'il n'était pas préférable, comme le conseille Byron, d'attendre, au pied du poteau où se rive la vie, l'heure de la délivrance... le moment où, ce corps de mort ayant fini son temps, l'âme étendrait ses ailes et prendrait son essor dans l'azur... si toutefois elle avait une âme !...

Car c'était encore un des côtés de son intelligence — le plus inquiétant — à certaines heures ; elle avait la foi comme Jacques, avec une évidence si grande, une facilité si complète, qu'elle prenait en pitié ceux qui, autour d'elle, ne pratiquaient pas.

A ces moments-là, elle ne croyait plus... elle semblait toucher du doigt... voir Dieu, comme il est... face à face !...

A d'autres heures, c'est le contraire... Dieu semblait lui dire ce que le Christ murmurait à Marie-Madgeleine "... Ne me touche pas !..." Et il s'évanouissait devant elle, complètement.

C'était alors la nuit noire... le scepticisme atteignant tout, non seulement les ramifications lointaines, les données discutables de la foi, mais les

éléments mêmes de nos croyances... Avons-nous une âme... ? ... Existe-t-il réellement un Dieu... ? ... Le bien... le mal, ne sont-ils pas des mots... rien que des mots... ? des formules pour mystifier les naïves comme elle... ? pour empêcher les révoltes des faibles... ?

Et dans cette montée sourde de scepticisme, toutes les rancunes des vieilles objections, écartées jadis sans discussion, d'un coup d'autorité, semblaient prendre un corps et lui demander compte de sa foi.

Odile se levait alors de son banc, et plus près du Christ, à la Table Sainte, dans une genuflexion prolongée, affermissait son acte de foi ; elle empruntait la contradiction sublime de l'Évangile "Je crois, Seigneur !... Oui, je crois !... mais aidez mon incrédulité !..."

Elle attendait là, quelques instants, sa tête penchée sur la dalle de pierre, comme la fleur, flétrie par le vent et la chaleur, attend la goutte d'eau qui la redressera.

Et, à ces moments, elle avait presque toujours la sensation de quelque chose de très doux qui descendait sur son âme... On eût dit le Christ quittant le tabernacle et mettant sa main fraîche sur le front brûlant "Mon enfant, allez en paix !..."

Cet après-midi, Odile avait quitté l'autel, déjà toute au ciel ; elle avait même levé la tête vers le firmament, dont on voyait le gris s'évanouir au travers des vitraux dans un rayonnement triomphal de lumière : "Souvenez-vous de moi, n'est-ce pas, mon Dieu, souvenez-vous de *lui* aussi ! Souvenez-vous que je vous ai cherché à cette heure triste, comme l'ami toujours fidèle... que j'ai entendu votre parole *Venez à moi, vous tous qui souffrez !...* Souvenez-vous du désert de mon cœur !... du néant de ma vie !... de ma désespérance !..."

Elle sortit du porche avec sa résolution déjà presque prise : comme ces terres peu profondes ou très douces, sur lesquelles une tempête arrache jusqu'aux racines, son âme se sent toujours prête à être creusée, retournée, labourée par la douleur, etensemencée par Dieu pour d'autres moissons toutes différentes...

Et Odile allait prendre l'étroit sentier qui mène à l'Abbaye, quand, tout à coup, elle aperçut Jacques devant elle... Il l'attendait là, le bras passé dans la bride de son cheval, qui avait de la neige jusqu'au poitrail.

Et mystérieux pouvoir de la douleur, Odile, d'un coup d'aile, avait été déjà portée si haut, qu'elle ressentit en voyant Jacques un sentiment complexe, fait d'un profond bonheur sans doute, mais de lassitude aussi "A quoi bon... ? pourquoi essayer de faire vivre ce qui doit mourir... ? encore la lutte !... c'était devenu presque désirable, le calme... le néant du cœur devant le néant des choses... De la terre où l'on aime, délivrez-moi, Seigneur !..."

Jacques eut le sentiment de l'impression produite et vint à la jeune fille, la figure douloureuse :

— Odile... j'arrive de l'Abbaye... vous étiez absente... et votre tante ignorait la route que vous deviez suivre ; je suis venu tout droit à l'église, certain de vous y trouver...!

— Et pourquoi... ?

— Parce que vous souffrez !...

Odile eut alors une esquisse de révolte, le geste de la femme qui défend le sanctuaire de son cœur et interdit à ceux qui ne sont plus des intimes d'y lire.

—... Oh ! je ne suis pas jaloux de Dieu... Pourtant, j'aurais aimé à ce qu'il ne fût pas seul à vous entendre, car moi aussi, je suis un ami...

— J'en suis sûre, Jacques...

— Comme autrefois... ?

—.....

— Regardez-moi bien...

Et Odile leva sur le jeune homme des yeux qui avaient pleuré...

— Oui, Jacques, je suis sûre de vous... *autant* qu'autrefois.

— Mais en êtes-vous sûre *comme* autrefois... ?

Odile ne répondit pas...

Alors Jacques lui prit le bras

— Odile, il faut redescendre à l'Abbaye : je crains que vous n'avez froid, et puis j'ai besoin de vous parler... et à votre tante !...

Le jeune homme, tout en causant, pousse son cheval dans la grange de l'abbé Hans, et redescend à pied avec Odile.

Ils étaient seuls dans le sentier, entre deux murailles de neige qui étincelaient dans les froids rayons du soleil couchant ; et, devant eux, au-dessous d'eux, partout, la vallée entière dormait sous un immense voile blanc.

Odile, trop finement chaussée pour la neige, glissa plusieurs fois. Alors, bien doucement, comme on soutient une enfant, Jacques la prit contre lui.

— Appuyez-vous sur moi, *comme* autrefois...

— Merci, Jacques...

— Odile, pourquoi tout à l'heure n'avez-vous pas répondu... ?

—.....

— Pourquoi ?

—.....

— Je veux le savoir !...

—.....

Et comme Odile, très rose, baissait la tête sur sa fourrure, afin que l'expression de sa figure ne livrât pas sa pensée, Jacques s'arrêta au milieu du sentier, et, d'une voix altérée :

— Odile, voici une semaine que je ne vis plus...

Et lui, l'homme énergique, croisa les bras en un geste de découragement.

— Il n'y a donc pas sur la terre un moyen de vous montrer mon âme !... de vous faire comprendre l'inanité des choses que vous avez pu entendre... ?

—... Et aussi de celles que j'ai pu *voir* ? demande Odile en relevant la tête.

Mais alors elle aperçoit Jacques si pâle, avec une telle douleur folle au fond des yeux... c'était si bien le reflet de toute son âme loyale éclairant sa figure,

qu'immédiatement, sans explication, comme une âme qui prend contact avec une âme, l'évidence jaillit... le malentendu cesse... la jeune fille tend les deux mains en un bon geste de réconciliation.

Jacques les prend, ces deux petites mains gantées qui s'offrent à lui :

— Odile... lui dit-il très doucement, je ne sais pas ce qu'est l'amour, vous avez ici un homme qui n'est pas de son temps... qui ne sait pas dire les choses... qui a devant vous des timidités d'enfant... je n'ai jamais osé — je n'ose pas encore, — et pourtant il faut bien que je vous avoue... car après, vous ne pourrez plus douter de ma parole, et je ne veux pas recommencer une semaine comme celle-ci... Odile, si vous n'étiez pas là, vivant à mes côtés dans la vallée, il me semble que l'âme des choses s'en irait... que la terre serait pour moi comme une amie morte... comme une fleur sans parfum... que je n'aurais plus rien à demander à la nature que son silence et sa solitude pour penser à vous !... encore à vous !... toujours à vous !...

Odile, vous êtes tout pour moi :... Vous êtes ma raison d'être ici-bas !... Je sais tout de vous... les fleurs que vous aimez... les jours où vous allez à l'église... Et comme tout me parle de vous, chaque arbre de la route, chaque chemin de la forêt, chaque chaumière de pauvre, vous êtes la première dans ma pensée... la première aussi dans ma prière... Ah ! Odile... quelle semaine affreuse je viens de passer !

— Oubliez-la !...

— Oublions-la !... répète Jacques, c'est mieux... Ne pensons plus au monde et qu'il ne pense plus à nous !... Oh ! rester seuls ici... chez nous !... dans cette nature aimante, où tout nous parle l'un de l'autre, quel rêve, Odile !

Et, toute blottie contre lui, Odile écoute dans la clarté rose ; et la campagne immense semble, elle aussi, écouter tout heureuse, toute recueillie dans sa toilette claire de neige... Des guirlandes éclatantes de givre courent d'arbre en arbre, allumant des milliers de diamants et de pierreries jusqu'au sommet des hauts peupliers. Le soleil, très bas, tout près de disparaître derrière la Ferlandière, paraît attendre là, avec toutes ses clartés, pour mettre une suprême caresse sur la petite amie de Jacques... pour parer son front de lumière... pour la faire plus belle, plus gracieuse, plus étincelante encore que le cadre féérique qui l'entoure.

Et, comme si elle avait conscience que cette harmonie est faite pour elle, pour jeter sur un acte d'âme toute la poésie d'une nature amie, Odile s'arrête dans le sentier dominant la campagne, et, frémissante d'une émotion inconnue, reste quelques instants immobile et silencieuse. On dirait qu'elle savoure la joie intime de se laisser pénétrer tout entière de la sensation douce, mais irrésistiblement impérieuse des choses... de ce clair soleil d'hiver, qui allume d'or et de flammes sa chevelure blonde... de ce silence d'église, de cette prière muette des champs et des bois, des collines et des villages montant vers le ciel sur la fumée bleue des chaumes... de ce calme infini dans lequel l'âme elle-même semble

étendre et rafraîchir ses facultés pour bénir le Dieu infiniment bon qui, dès ici-bas, permet de telles jouissances à sa créature...

Puis, Odile lève quelques secondes ses yeux sur ceux du jeune homme :

— C'est beau, cela, murmure-t-elle tout bas...

— Et c'est pour nous !... Rien ici-bas n'arrive sans l'ordre ou la permission de Dieu... les cheveux de notre tête sont comptés... Pas un oiseau ne tombe sur le sol s'il ne l'ordonne... Oui, Dieu a voulu la nature toute blanche pour ce jour-là, gracieuse comme elle ne l'est presque jamais... Odile ! il me semble que, dans cette vallée, tout a pris vos couleurs... que tout y est présage... espérance... invitation !... que tout y prie pour nous !...

— L'office se dit bien en silence, répond Odile avec un sourire.

— En silence !...

Et le jeune homme regarde la jeune fille avec une indéfinissable expression de respect et d'affection :

— Il me semble, au contraire, que nous avons beaucoup causé !...

Pourtant Jacques n'avait pas encore tout dit, et il faut croire qu'il voulait, et tout de suite, exprimer sa pensée bien entière, car, après avoir reconduit Odile à l'Abbaye, il insista pour voir tante Berthe, qui faisait une patience acharnée avec M. le curé.

A sa vue, l'abbé Hans se leva pour se retirer ; mais Jacques s'y opposa :

— Monsieur le curé, vous n'êtes pas de trop... au contraire !... Je vous désire à toutes les heures graves de ma vie... Je suis à la plus grave... et je vais peut-être avoir besoin d'un très sérieux appui.

L'abbé Hans lui tendit les deux mains, et avec sa bonne expression de vieux prêtre :

— Mon ami, comptez sur moi !

La conversation dura une demi-heure. Ce que Jacques raconta dut leur paraître extrêmement gai car, de sa chambre, Odile entendait le gros rire de M. le curé, sur lequel perlait la note plus cristalline de la tante... Décidément, le but n'était pas aussi difficile à atteindre que Jacques se l'était figuré.

Puis, la femme de chambre, très rouge, monta trouver Odile dans sa chambre : "On demandait Mademoiselle tout de suite, en bas."

— Eh bien ! ma bonne grande, s'écrie la tante en voyant entrer sa nièce, figure-toi que M. le curé et moi nous avons confessé Jacques... une confession générale !...

— Et... vous lui avez donné l'absolution?... demande Odile, déjà troublée.

— Présisément..., on t'attend pour décider...

— Il avait beaucoup de péchés... ? continue la jeune fille.

— Un gros !... un très gros !...

Ici, Odile garde le silence pendant un certain temps.

— Et l'on peut savoir?... demande-t-elle enfin, avec une certaine résolution.

— C'est même nécessaire... figure-toi qu'il t'aime !...

— Et tu ne le gondes pas?... demande la tante en se croisant les bras...

— Dans ces conditions, s'écrie tante Berthe, riante et émue tout à la fois, il ne me reste plus qu'une chose à faire !...

Et, amenant Jacques et Odile devant l'abbé.

— Monsieur le curé, bénissez ces deux enfants-là !

— Oh !... du meilleur de mon cœur de prêtre et d'ami !...

La main du bon curé traça alors un lent et affectueux signe de croix sur le front incliné des deux fiancés ; et, quand ils se relevèrent, la tante poussa doucement Odile vers Jacques :

— Allons... mes enfants... embrassez-vous !... je vous le permets, aujourd'hui.

LE VENIN DE L'ABEILLE

Ce venin, acide corrosif, est l'acide formique. Il est le même que celui de la fourmi, d'où il tire son nom. On le rencontre aussi dans les poils de certaines chenilles, et dans différents liquides du corps humain. Il existe dans les aiguilles du pin et dans les feuilles de l'ortie. Il a une odeur pénétrante, une saveur brûlante, une action énergique. Les poils des chenilles irritent la peau et produisent de la rougeur et de l'inflammation : la piqûre de l'ortie est très douloureuse, celle de l'abeille ou de la guêpe est parfois suivie d'effets funestes.

Mais chez l'abeille ce liquide n'est pas, de sa nature, destiné à jouer un rôle malfaisant ; il a, au contraire, une importante et salutaire fonction : celle d'arrêter la fermentation et la putréfaction. On a remarqué que le miel provenant d'abeilles irritables ou rancunières a toujours un goût amer et une odeur piquante. C'est que les abeilles, lorsqu'elles sont irritées font sortir leur aiguillon, à l'extrémité duquel on voit poindre une gouttelette d'acide formique ; lorsqu'elles sont calmées, elles font rentrer leur dard, mais le venin se répand souvent sur le miel. Les abeilles facilement excitables donneront donc un produit moins agréable que celui des essaims pacifiques. En revanche, il se conservera mieux. Le miel, tel qu'on l'extrait des rayons, n'est, du reste jamais exempt d'acide formique, ce qui lui permet de se conserver pendant des années, tandis que le miel "purifié" s'altère assez promptement.

ENTRE DENTISTES MARSEILLAIS

— Mon cher, dernièrement, pour le compte du Gouvernement, je fus chargé de plomber la dent du Midi.

— Oh ! et moi je suis chargé de mettre un ratelier aux Bouches-du-Rhône.

CATARRHE

Conseil Gratis

Si vous avez le catarrhe n'aimeriez-vous pas qu'on vous enseigne ce qui peut se faire dans ce cas chez vous-même ?

Exactement là où vous demeurez actuellement vous pouvez avoir le bénéfice de trente-huit ans d'expérience heureuse — une vaste connaissance du catarrhe, de ses causes et de son traitement.

Ne négligez pas le catarrhe ! Ne le laissez pas détruire votre santé et votre bonheur.

Rappelez-vous que le catarrhe est plus qu'un malaise insignifiant — plus qu'une affection dégoûtante.

Le catarrhe laissé à lui-même détruit trop souvent l'odorat, le goût et l'ouïe et il ouvre fréquemment la voie à des maladies chroniques graves. Mettez-vous à temps sur vos gardes. Si vous avez le catarrhe commencez à le traiter **SUR-LE-CHAMP**.

Ne perdez plus de temps — d'énergie — d'argent pour essayer d'en venir à bout avec des conseils de vos amis.

Occupez-vous-en tout de suite. Écrivez dès aujourd'hui et vous recevrez un conseil gratuit.

APPRENEZ TOUT DE SUITE COMMENT TRAITER LE CATARRHE

Une fois qu'on connaît les détails de votre mal on vous enverra sans aucun frais un diagnostic de votre cas, lequel vous expliquera une bonne partie de ce qui vous sera d'intérêt vital au sujet de votre catarrhe.

Ne laissez pas passer cette offre — acceptez dès aujourd'hui cette assistance. Cette maladie traîtresse a été étudiée sous presque toutes ses formes et périodes.

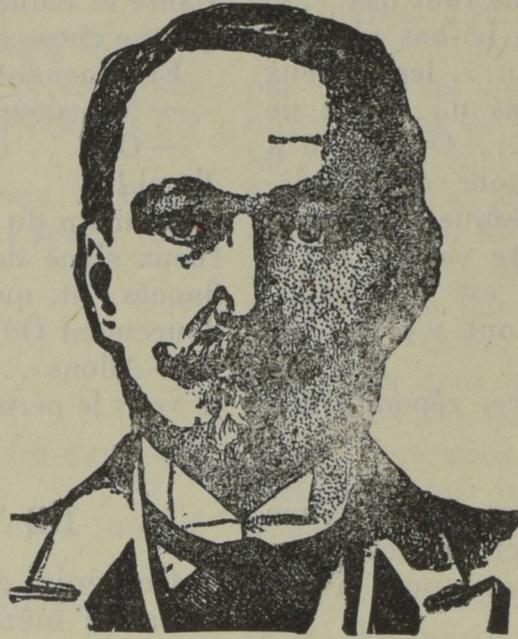
Écrivez et voyez si votre nom ne peut être ajouté à l'heureuse liste.

Lisez avec soin cette série de questions, répondez-y oui ou non ; écrivez vos noms au long et adresse lisiblement sur les lignes pointillées et envoyez aussitôt que possible par la poste ce coupon de conseil gratuit. Il ne vous en coûtera rien et vous pouvez obtenir l'aide même qu'il vous faut. Le Spécialiste Sproule fondateur de cette méthode, est un gradué en médecine et chirurgie de l'Université de Dublin, Irlande et autrefois chirurgien au Service Naval de la Malle Royale anglaise. Écrivez en français ou en anglais. Adresse :

**SPÉCIALISTE SPROULE POUR
LE CATARRHE**

454, Cornhill, Bldg.,

Boston Mass.



**SPROULE Spécialiste
pour le CATARRHE.**

COUPON POUR CONSEIL MÉDICAL GRATUIT

Ce coupon donne droit aux lecteurs de *L'Apôtre* d'avoir à titre gracieux un conseil médical sur le catarrhe.

Avez-vous la gorge au vif ?
Éternuez-vous souvent ?
Avez-vous mauvaise haleine ?
Les yeux vous pleurent-ils ?
Contractez-vous le rhume facilement ?
Avez-vous le nez bouché ?
Se forme-t-il des croûtes dans votre nez ?
Êtes-vous pire par temps humides ?
Vous mouchez-vous beaucoup ?
Perdez-vous le sens de l'odorat ?
Avez-vous mauvais goût dans la bouche le matin ?
Éprouvez-vous une sensation de pesanteur à la tête ?
Êtes-vous obligé de vous débarrasser la gorge en vous levant ?
Vous sentez-vous des chatouillements dans la gorge ?
Le nez vous coule-t-il ?
Vous tombez-t-il du mucus dans l'arrière gorge ?

NOM (au long)

ADRESSE

Les animaux qui ne boivent pas

Il y a au monde plusieurs sortes d'animaux qui, pendant leur vie entière, n'ont jamais avalé une goutte d'eau ; de ce nombre sont les lamas de Patagonie et certaines gazelles de l'Extrême-Orient. Un perroquet a vécu cinquante-deux ans au Jardin zoologique de Londres sans boire une goutte d'eau, et plusieurs naturalistes croient que les lapins n'absorbent d'autre liquide que la rosée dont l'herbe est quelquefois chargée. Un bon nombre de reptiles, des serpents, des lézards et certains batraciens vivent et prospèrent dans des lieux entièrement privés d'eau. On signale également une espèce de souris qui vit dans les plaines arides de l'Amérique occidentale, malgré l'absence de toute humidité. En France même, n'y-a-t-il pas, dans les causses de la Lozère, des troupeaux de vaches et de brebis qui ne boivent presque jamais et qui n'en produisent pas moins le lait dont on fait le fameux fromage de roquefort ?

MOTS D'ENFANT

Une petite fille voulait caresser un perroquet.

— N'y touchez pas, ma petite amie, lui dit quelqu'un, il vous pincerait.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il ne vous connaît pas.

— Eh bien, dites-lui que je me nomme Julie.

ABONNEZ-VOUS A
L'ACTION CATHOLIQUE

le journal des familles
recommandé par l'autorité
diocésaine.